N° 268 — Tome LXXIV 16 Août 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY, ALBERT DE BERSAUCOURT, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, COMMINGES, GUY-CHARLES CROS, HENRY-D. DAVRAY, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE, TRISTAN LECLÈRE, LEGRAND-CHABRIER, LUCIEN LELUC, MARIE LENÉRU, CHARLES MERKI, RACHILDE, JOSÉ THÉRY, A. VAN GENNEP

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 268 — 16 Août 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

COLLECTION

LES HOMMES ET LES IDÉES

Volumes in-16 à 0 fr. 75

Cette nouvelle Collection est une œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, do on a tant abusé, n'était suspect. Cependant il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qu lifie exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus généra

Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissan précise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, tel est en effet notre bu

Sans prétendre à l'universalité, notre domaine sera des plus étendus : les lettres, l sciences, l'histoire, la philosophie et toutes les études variées leur servant de base, en tout ce qui peut intéresser celui qui cultive son intelligence et veut se tenir au coura du mouvement intellectuel.

Ce lecteur, auquel nous faisons appel, se formera en même temps et à peu de fra une petite bibliothèque utile et d'intérêt durable.

Pensant que beaucoup de personnes désireront recevoir, au fur et à mesure de le publication et sans avoir à les commander, les ouvrages de la Collection *Les Homm et les Idées*, nous avons établi un abonnement par séries de douze (n[os] 1 à 12, 13 à 2 etc.), aux prix suivants :

France.................... **7 fr. 50** | **Etranger**.................... **8 fr.**

OUVRAGES PARUS

Henri de Régnier et son Œuvre, par Jean de Gourmont

La Naissance et l'Evanouissement de l Matière, par le Dr Gustave Le Bon.

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Essai s l'Idéal féminin en Italie à la fin du xiii[e] siècle, par Remy de Gourmont.

François Coppée et son œuvre, par Gauthier Ferrière

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, par St nisla Meunier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

René Quinton, La Loi de Constance origi nelle, L'Eau de mer milieu organique, par Luci Corpecho

Rudyard Kipling et la littérature anglo indienne, par Henry-D. Davray.

La Magie, sa Théorie, sa Pratique, ses Rap ports avec la Religion, par A. Van Gennep.

Jules Renard, par Henri Bachelin.

Magnétisme et Spiritisme, par Gaston Danville.

Francis Jammes, par Edmond Pilon.

L'Evolution littéraire de Maurice Barrès, par Hen Massis

1908, par P.-G. La Chesnais.

NIETZSCHE
CONTRE LE SURHOMME

—

I

« Vous devez chercher votre ennemi et faire votre guerre, une guerre pour vos pensées. » Ainsi parle Zarathoustra. Et M. Dumur se conforme à cette maxime, demeurant encore nietzschéen en guerroyant contre Nietzsche, pour ses propres pensées.

« Il faut, dit encore Zarathoustra à ses guerriers, que vous soyez fiers de votre ennemi. » Et M. Dumur, pour la vigueur de son intelligence critique, pour la sincérité et le désintéressement de sa pensée, est un de ces ennemis dont il convient de se parer. Je ne chercherai donc pas à le réconcilier avec Nietzsche. Je voudrais seulement lui faire accepter un terrain de mésintelligence moins contestable que celui qu'il a choisi. Je voudrais montrer qu'il ne lui est point utile, pour marquer son désaccord avec Nietzsche, de mettre Nietzsche en désaccord avec lui-même. Je voudrais insister de nouveau pour faire voir que cet état de contradiction de Nietzsche avec lui-même n'existe pas, si ce n'est sur un point où je n'ai jamais contesté qu'il ne fallût le reconnaître, mais où il décèle de la façon la plus symptomatique, — et la plus pathétique aussi, — la magnificence de cette sensibilité héroïque qui fait la grandeur de la philosophie du surhumain.

Dans son article *le Surhomme contre Nietzsche* (1), M. Dumur répond à des objections que, dans une étude sur *le Bovarysme de l'histoire* (2), j'avais soulevées au sujet de quelques-

(1) *Mercure de France* du 1er juin 1908.
(2) *Mercure de France* du 16 avril 1908.

unes de ses interprétations des idées de Nietzsche (1). Or, dans ce nouvel article, M. Dumur m'accorde tout d'abord que, sur le terrain strictement philosophique, la conciliation que j'opère entre les deux tendances nietzschéennes est fondée et résout d'une façon tout à fait satisfaisante pour l'esprit la plupart des antinomies nietzschéennes. Mais il retire en réalité dans les développements de son article ce qu'il concède au début. C'est, à mon avis, dépasser la mesure des différences nécessaires et l'accord théorique qu'il proposait tout d'abord me semble un excellent point de départ pour des divergences futures. Je voudrais faire voir qu'il s'y faut tenir.

Je sais bien que M. Dumur, au cours de son intéressant article, dès qu'il reprend l'offensive contre Nietzsche, cède à l'aversion que lui inspire, en raison de l'importance exagérée, à son gré, qu'elle assume dans l'œuvre, l'une des deux tendances de la philosophie nietzschéenne, celle qui s'exprime avec la conception de la culture, avec l'éloge de l'obéissance (Tout ce qui est vivant est une chose obéissante) et où j'ai vu plus spécialement le sens de la hiérarchie. Par une opposition de termes, qui l'entraîne, j'imagine, très au delà de sa pensée, en contraste avec la philosophie du *surhomme*, il la nomme la philosophie du *soushomme* et déclare que Nietzsche n'a pu formuler cette philosophie dans le domaine des contingences, politique, sociologie, art, littérature, en demeurant conséquent avec lui-même. M. Dumur, comme je l'énonçais, reprend donc ce qu'il avait accordé et constate une antinomie entre les deux tendances de la philosophie nietzschéenne. De plus il discrédite d'un terme péjoratif une partie de cette philosophie que je tiens quant à moi pour un contrepoids indispensable à l'autre, et à vrai dire pour aussi forte et non moins belle. Il me faut donc rappeler aussi brièvement que possible quelle est ma propre conception de la réalité à laquelle M. Dumur déclare adhérer pour montrer ensuite que les deux tendances de la philosophie de Nietzsche reproduisent exactement les deux pouvoirs opposés qui, aux termes de cette vue théorique, constituent le réel, et sans lesquels aucune réalité n'est concevable. Or, j'ai défini le réel comme un fait d'opposition entre deux états d'une même force, et j'ai précisé que cette opposition s'élève, sous forme de conflit, entre un pouvoir d'impulsion, créant le mou-

(1) V. l'article sur *Nietzsche et la culture*. *Mercure de France* du 13 février.

vement, en dehors de quoi il n'y a pas de réalité concevable, et un pouvoir d'arrêt qui, ralentissant selon mille nuances le flux de ce mouvement originel, sculpte, par l'infinité des combinaisons possibles, les formes du phénomène.

Un tel point de vue, fondé tout entier sur la conception du Bovarysme, s'il a des analogues dans l'Histoire des idées, ne doit rien à Nietzsche. Il n'en existe pas moins dans Nietzsche. Si Nietzsche ne l'exprime pas sous forme analytique, il y adhère implicitement, il l'énonce même et il en fait l'application. Il l'énonce avec des formules aussi précises que celle-ci où la vie, se définissant elle-même dans l'un des chants du Zarathoustra, déclare qu' « il lui faut être lutte, devenir, *but et entrave du but* ». Il en fait l'application avec ces deux groupes de tendances qui se manifestent tour à tour dans sa philosophie, avec ces deux groupes de tendances où M. Dumur veut voir une contradiction, mais avec lesquels, au regard de la théorie du réel, la réalité trouve ses conditions d'existence.

Le pouvoir d'impulsion est figuré chez Nietzsche par le surhumain, par le pouvoir attribué à la vie de se surpasser sans cesse elle-même, par le sens dionysiaque, — si l'on veut étendre les analogies. Le pouvoir d'arrêt y est représenté par la culture, qui implique un fait de répétition, par le sens apollinien qui, parmi l'effusion monstrueuse de l'exubérance dionysiaque, introduit des lignes et des contours, évoque les formes du réel. A se placer au point de vue de la théorie du réel, si le pouvoir d'impulsion existait seul, si la vie était une force se développant sans répit en ligne droite, aucun instant, aucun fragment de la vie n'entreraient jamais en relation avec aucun autre instant, avec aucun autre fragment, la vie serait une chose se fuyant éperdument elle-même, se refusant à toute réalisation d'elle-même. Il n'y aurait place, au cours de cet élan sans retour, pour aucune connaissance d'un état par un autre, et une existence qui n'aurait pas connaissance d'elle-même est quelque chose d'inconcevable.

Du point de vue de la théorie du réel, la réalité se forme aussitôt que résiste à cette impulsion primordiale un pouvoir s'exerçant en sens inverse, contraignant une partie du flux primitif, sinon à revenir sur son parcours, du moins à ralentir son cours, tandis que d'autres parties de ce flux continuent de s'écouler du même rythme. Du fait de cette intervention, des

parts du mouvement se rencontrent avec d'autres parts du mouvement. Des objets sont possibles pour des sujets. Une chose existe par rapport à une autre, des *relations* existent qui sont tout le réel. Cette théorie du réel n'est pas, à vrai dire, en son principe, comme semblait le croire M. Dumur, une théorie de juste milieu. Ce qui est essentiel au regard de la théorie, ce n'est pas que deux forces opposées forment un compromis d'une nature déterminée et opportune; ce qui est essentiel, c'est le fait d'opposition lui-même, c'est qu'une force soit divisée avec elle-même, qu'elle entre en antagonisme avec elle-même, qu'elle se contredise elle-même afin que naisse la vie de relation, le réel.

Un tel point de vue me permettra peut-être d'accorder gain de cause à M. Dumur et de prononcer avec lui: Nietzsche se contredit. Oui, Nietzsche se contredit en célébrant tour à tour le surhumain et la culture, le pouvoir d'impulsion et le pouvoir d'arrêt. Mais en cela il imite la vie, qui est contradiction d'elle-même d'une façon si essentielle qu'elle est toute conditionnée par cet état de contradiction. Aussi, si M. Dumur se met d'accord avec moi sur ce point, il lui faudra renoncer à faire un grief à Nietzsche de ce qu'il a professé la nécessité de la culture, de ce qu'il a préconisé l'obéissance, la discipline, la soumission à des règles fixées. S'il n'y avait pas chez Nietzsche cette contre-partie au surhumain, cet éloge du frein et du pouvoir d'arrêt, il faudrait tenir sa philosophie pour une stérile utopie. Le surhumain, la vie se dépassant continument elle-même sans se complaire jamais à quelqu'un des états qu'elle traverse, ce serait le pouvoir d'impulsion échappant à toute réalisation possible, faute d'entrer en relation avec lui-même. Une telle philosophie serait une philosophie de l'irréel, au même titre que celles qui, à l'autre pôle de la pensée, prétendent résorber le mouvement dans l'immuable et le divers dans l'un.

C'est du même point de vue de cette conception du réel qu'il faut accuser d'inconséquence tous ceux également qui reprochent à Nietzsche d'accorder une valeur tantôt à l'action et tantôt au spectacle. Autant reprocher à un homme d'être vivant. Si la vie ne prenait conscience d'elle-même dans le spectacle de sa propre activité, la vie ne serait pas, puisqu'il est impossible de concevoir une existence séparée de tout état de

connaissance; mais si la vie était privée de mouvement, il serait impossible également qu'elle eût conscience d'elle-même, aucune différence d'un état à un autre n'éveillant cet état de conscience indispensable au phénomène de la vie. La logique de Nietzsche ici encore est exactement calquée sur celle de la vie. Ce qui déroute, chez Nietzsche, et fait perdre à quelques esprits la notion des exigences du réel, c'est la grandeur des oscillations que sa pensée décrit, c'est l'accentuation dont il marque tour à tour le double rythme de la vie, son élan primordial s'exprimant dans la conception du surhumain, son pouvoir d'arrêt qui est aussi un pouvoir d'accumulation et qui s'exprime dans la culture. Mais faut-il donc lui faire un reproche de ce mode de pensée où se décèle l'allure magnifique du génie, l'intensité de vision d'une intelligence affrontant sans crainte du vertige les intervalles qui séparent les cimes les plus hautes?

Il n'y a donc aucun prétexte pour reprocher à Nietzsche, comme un défaut d'accord avec lui-même, les deux thèses du surhumain et de la culture, de la révolte et de l'obéissance, du lion rieur et du chameau porteur de lourds fardeaux. Cette contradiction, au regard du théoricien du réel, c'est celle-là même où s'exprime le rythme de l'existence. Elle dénonce le procédé nécessaire selon lequel l'existence se formule à tout moment à sa propre vue, dans cet état de division avec elle-même où elle est à la fois pour elle-même objet et sujet, où la connaissance qu'elle a d'elle-même se distingue du fait même de son existence pour que l'étreinte soit possible où les deux faits s'enlacent indissolublement.

M. Dumur constate que cette théorie du réel, selon laquelle les deux attitudes de Nietzsche se voient conciliées, m'est personnelle. J'en tombe d'accord et la revendique comme une conséquence de la notion du Bovarysme. Mais si cette conception, en tant qu'elle s'applique aux modes essentiels de la réalité, est exprimée avec une admirable intensité dans la philosophie de Nietzsche, y perd-elle donc sa valeur du fait seul qu'elle n'y est pas formulée en termes analytiques et parce qu'elle s'y produit sous forme d'affirmations pures et simples? Parce que Nietzsche affirme où je m'efforce de démontrer et de déduire et de systématiser, le contenu identique de ses affirmations doit-il être rejeté?

M. Dumur semble croire que je suis préoccupé de concilier Nietzsche avec lui-même. Ce n'est nullement la tâche que je me suis donnée dans le domaine philosophique. Pourquoi aurais-je ce souci? Je m'efforce de concilier mes propres idées avec elles-mêmes. Mais si Nietzsche se trouvait sur quelque point en désaccord avec lui-même, je n'en éprouverais nul dommage personnel. C'est ainsi que la conception du *Retour éternel* par laquelle M. Dumur me croit fort gêné ne me cause nul embarras. M. Dumur, d'ailleurs, en donne une ingénieuse explication qui, sous le jour de la théorie du réel, pourrait, croit-il, tenir lieu de conciliation entre cette conception et celle du surhumain. Je le veux bien; toutefois, cette explication est plus satisfaisante pour justifier la théorie du réel, et en faire une application extrême, symbolique, purement formelle que pour justifier Nietzsche. A cet égard, elle comporte quelque artifice, et M. Dumur le sait bien, qui conserve son opinion sur le caractère inconciliable des deux thèses. Mon opinion est aussi la sienne et la vérité est que la conception du *Retour éternel* ne me paraît pas pouvoir être incorporée dans le système logique des idées de Nietzsche. Elle lui est, à mon sens, excentrique. Mais elle est d'autre part étroitement liée à la sensibilité héroïque de l'homme. Par là, elle m'intéresse beaucoup plus qu'une vérité logique et je sais gré à M. Dumur de ce que sa remarque à son sujet me fournit l'occasion de m'expliquer sur sa genèse.

Inconciliable sous le jour intellectuel, avec la conception du Surhumain, la conception du Retour éternel va, sous le jour d'une logique de la sensibilité, se montrer, par une singulière inversion de rapports, strictement dépendante de cette même conception du Surhumain. Nietzsche, en effet, conçoit l'évolution sous la forme d'une ascension vers la hauteur. L'homme réalise cette ascension en s'élevant continuellement au-dessus de lui-même, en faisant de ses instincts des degrés vers des conceptions de plus en plus hautes de lui-même. En vue de cette réalisation supérieure, il lui faut sans cesse accroître sa force, il lui faut s'exercer et lutter contre des adversaires qui soient eux-mêmes de plus en plus puissants. Or, il n'est rien, en l'homme, de plus fort que son instinct le plus cher. C'est donc cet instinct le plus cher que l'homme va tenir pour son adversaire, qu'il va entreprendre de terrasser afin de s'en faire

un degré vers la hauteur. « Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont j'aime cette chose, il faut bientôt que j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour (1). » Ainsi l'exige la théorie du Surhumain, la plus ascétique qui puisse être conçue et qui se fonde toute sur la cruauté envers soi-même. Si telle est la théorie, si tel est l'impératif, quelle sera, pour Nietzsche, la pratique? Recherchons pour l'apprendre quel est chez Nietzsche l'instinct le plus cher. C'est sans contredit l'instinct de grandeur, c'est cet amour même d'une croissance sans fin, qui s'est cristallisé en l'idée abstraite du Surhumain. C'est donc de cet instinct le plus fort qu'il lui faudra se rendre maître pour se mesurer avec la douleur la plus aiguë, pour en triompher et s'élever, en se faisant de cette joie sacrifiée un degré vers la hauteur, au-dessus de lui-même.

Par un paradoxe en quelque sorte nécessaire, Nietzsche, en raison d'un amour de la grandeur poussé au paroxysme, invente la conception du cercle, la conception du retour éternel de toutes les choses qui exclut la possibilité d'un progrès sans fin. « L'homme petit revient toujours. » Voici l'idée terrible dont l'acceptation exigera de Nietzsche l'effort le plus héroïque. C'est aussi l'idée maîtresse du *Zarathoustra*. Que l'on relise parmi les chants de cette épopée métaphysique le chant de *la Vision* et de *l'Enigme*, où l'idée du Retour se présente à Zarathoustra pour la première fois sous la forme du serpent dont la tête est entrée dans la bouche du pâtre; que l'on se remémore l'impression d'horreur dont est marqué ce premier éveil de l'idée, puis, après l'évocation définitive dans le chant du *Convalescent*, « Debout, pensée vertigineuse, surgis du plus profond de mon être », l'abattement de Zarathoustra, ce sommeil prostré de sept jours, le réveil enfin, quand le héros s'est rendu maître de l'angoissante perspective et qu'il peut l'envisager sans peur. Zarathoustra se proclame alors le maître du Retour éternel de toutes les choses. C'est là le titre suprême qu'il revendique, c'est au-dessus de cette image acceptée du retour de toutes les choses, du retour de l'homme petit, que s'élève le rire de Zarathoustra.

Selon l'une des conceptions les plus fécondes de la philosophie de Nietzsche, conception à laquelle M. Henri Lichtenberger a su, dès ses premiers travaux, attribuer l'importance

(1) *Zarathoustra*, Soc. du *Mercure de France*, p. 163.

qu'elle assume, toutes les bonnes choses se détruisent elles-mêmes par auto-suppression. C'est ainsi que se détruit elle-même, dans la pensée du philosophe, par sa propre perfection, par son application poussée à ses dernières conséquences, l'idée de la vie s'élevant sans cesse au-dessus d'elle-même.

Prises l'une et l'autre comme des réalités absolues, les deux conceptions du Surhumain et du Retour s'excluent donc. Elles jouent, dans la philosophie de Nietzsche, le rôle des antinomies dans la philosophie classique. Il faudrait, pour leur faire place, ne voir, comme l'indique M. Dumur, dans l'une et l'autre, que des représentations mythologiques et disproportionnées des deux tendances, — principe d'accélération, principe d'arrêt — qui, sous le jour de la théorie du réel, donnent naissance, par les compromis où elles composent entre elles sans réussir jamais à s'exclure, à toutes les formes de la réalité. Aussi chimériques l'une que l'autre, ces deux conceptions ne seraient que des abstractions réalisées. Elles répondraient à un effort de l'esprit en vue de se représenter isolément les deux termes analytiques — principe d'impulsion, principe d'arrêt — que l'esprit peut bien distinguer, d'une façon toute artificielle, pour la commodité de ses opérations, mais qui sont indissolublement unis dans la relation où ils s'opposent en toute forme, en tout état quelconque de la réalité, et sont insaisissables en dehors de cette intime relation. A mes yeux, le grand intérêt de l'idée du Retour consiste en la limite qu'elle impose à l'idée du Surhumain. Elle condamne ainsi par une démarche logique, que Nietzsche lui-même a décrite, le point de vue théorique selon lequel le philosophe incline, par une tendance de tempérament, à attribuer au pouvoir d'impulsion, avec l'idée du Surhumain, une extension exagérée. Ainsi les choses sont remises au point de la théorie du réel dont Nietzsche a laissé dans l'ensemble de son œuvre une parfaite illustration, par la place qu'il y a accordée au principe d'arrêt, sous forme d'éloge de la culture et du fait d'obéissance et sous la forme aussi de l'esprit de lourdeur qu'il oppose, dans le *Zarathoustra*, comme un ennemi détesté, à l'aspiration vers la hauteur.

L'admiration que m'inspirent l'œuvre et la pensée de Nietzsche n'exige pas que je sois nietzschéen. « Il m'admire, donc il m'approuve. » Cette déduction, remarque Nietzsche

dans *Par delà le Bien et le Mal*, est une des formes de la sottise. Nietzsche ne se fût pas trompé au sens de mon admiration. Il ne l'eût pas confondue toujours avec un assentiment. Aussi bien n'est-ce pas dans les cas où elle n'implique pas une adhésion que l'admiration fait preuve, en triomphant d'un obstacle, de sa plus grande force et semble constituer le plus valable hommage? D'ailleurs du point de vue d'esthétique spectaculaire, conséquence de l'idéalisme philosophique auquel je me suis rangé, l'admiration, formule de l'activité esthétique, est à mes yeux de plus de prix que l'assentiment, formule de l'activité logique. Il me suffit donc d'avoir légitimé l'existence, dans la philosophie de Nietzsche, de la conception du Retour éternel par une démarche héroïque de la sensibilité. Estimant qu'il est des erreurs plus belles que des vérités, je n'éprouve après cela ni gêne, ni scrupule à relever, du point de vue logique, le caractère inconciliable des deux conceptions du Retour et du Surhumain. Il me faut d'autant plus faire cette constatation que si, sur nombre de points, mon assentiment s'associe à mon admiration à l'égard de la philosophie de Nietzsche, mes conclusions ne s'accordent pas avec les siennes quant à la nature du caractère métaphysique de l'existence et quant au principe qui la justifie (1). Cette justification repose à mon sens sur un caractère esthétique, Nietzsche, qui a bien connu cette solution du problème — : « la vie, a-t-il dit formellement, ne se peut justifier que comme phénomène esthétique (2) » — l'a pourtant repoussée dans les ouvrages de sa maturité, ceux où il se faut enquérir de l'orientation définitive de sa pensée, et il s'est efforcé, il a résolu de justifier la vie d'un point de vue purement éthique et, s'il faut le dire, malgré l'apparence paradoxale, comme phénomène moral. Emanant de Nietzsche, la tentative vaut qu'on la prenne en considération, et il n'est pas de motivation qui eût été plus propre que celle qu'il invoque à me faire modifier mon propre point de vue si j'avais dû le changer. La constatation de la chanson des heures : « la joie plus profonde que la peine (3) », est presque un argument positif ; mais il n'a toute sa portée que si l'on fait intervenir précisément la joie spectaculaire pour faire pencher

(1) Dans *Nietzsche et la réforme philosophique*, Société du *Mercure de France*, pp. 59 à 79, je me suis expliqué déjà sur ce désaccord.
(2) *L'Origine de la tragédie*.
(3) *Zarathoustra*.

du bon côté le plateau de cette balance métaphysique. Le rire de Zarathoustra au-dessus des perspectives du Retour éternel, au-dessus du cirque où l'homme petit revient toujours, le rire de Zarathoustra couronné de roses me semble un rire forcé auquel manque le pouvoir de la contagion. Rire ascétique, rire héroïque qui résout, je le répète, le problème du monde en termes de moralité selon la logique de l'effort moral et de la cruauté à l'égard de soi-même. En termes intellectuels, il m'a semblé que la douleur ne pourrait être rachetée métaphysiquement que par son inversion en joie spectaculaire parmi des perspectives où tous les événements qui composent la trame de l'univers n'apparaîtraient plus à l'esprit que comme le prétexte et le thème d'un spectacle.

Cette part faite à ce qui entre de contradictoire dans les conceptions de Nietzsche et après avoir, sous un certain jour, expliqué les causes de cette contradiction, il reste que, sous le jour de la théorie du réel, on ne saurait voir une faute de logique dans les deux attitudes par lesquelles Nietzsche, tour à à tour, avec le thème du surhumain accélère le mouvement de la vie et avec le thème de la culture lui impose des périodes de ralentissement. Il y a plus, et la conception nietzschéenne déjà rappelée, selon laquelle toutes les bonnes choses périssent par auto-suppression, établit entre ces deux rythmes du mouvement un principe de corrélation qui permet de voir comment l'un engendre l'autre. Il n'y a pas, a-t-on dit, de réalité possible sans l'intervention d'un principe d'arrêt sculptant, dans le flux amorphe et continu du mouvement, par la résistance qu'il lui oppose, les contours de quelque phénomène distinct. Ce pouvoir d'arrêt, à mesure qu'il se développe, tend à réaliser un certain compromis entre deux états du mouvement qui donnera naissance à une forme définie et parfaite de la réalité. Or, dans l'effort où il se formule en vue de se rendre maître du mouvement et d'en diminuer la vitesse, il est une période au cours de laquelle il va sans cesse s'approchant de la combinaison parfaite qu'il est dans son destin de réaliser. Il atteint cette apogée, mais, continuant à s'exercer, et réagissant avec une force toujours plus grande à l'égard du principe d'impulsion, il va détruire les proportions heureuses du compromis qu'il avait contribué à former, et il va menacer de supprimer, par sa propre exagération, la réalité qu'il avait composée. Par

l'exagération du principe d'arrêt, un état social tombe à ces périodes de cristallisation contre lesquelles s'élève avec raison M. Dumur. Mais contre ces périodes et dans le domaine des contingences, Nietzsche ne proteste pas avec moins de force et, en vue de circonstances déterminées, en appelle à ce pouvoir d'accélération qui dissocie les éléments joints entre eux par des forces d'arrêt, par des forces conservatrices qui ont dépassé les conditions de leur bienfaisance. « Ce sont, formule-t-il dans *la Volonté de puissance*, les principes de désorganisation qui aujourd'hui donnent le ton à notre époque (1) », et dans *le Crépuscule des Idoles*, il dit à l'oreille des conservateurs : « Il faut s'avancer pas à pas, plus avant dans la décadence, c'est là ma définition du Progrès moderne. » Cela signifie, — et les conservateurs n'ont guère compris le conseil, — que les conditions d'une nouvelle hiérarchie ne seront obtenues que par un ordre de choses entièrement nouveau et que les formes anciennes doivent être brisées entièrement afin que soient libérés les éléments des architectures nouvelles (2).

II

Il ressort de l'analyse immédiate que l'on vient de faire que la réalité sociale est constamment en voie de se former et de se dissoudre, et qu'abstraction faite de quelques moments inappréciables durant lesquels elle atteint une sorte de perfection, elle présente, dans la plupart des cas, une proportion excessive de l'un des deux principes qui entrent dans sa composition, soit que le principe d'arrêt y prédomine, soit que le principe d'accélération l'emporte. A tout moment, une intelligence renseignée sur les éléments objectifs inhérents à la réalité observée devrait donc être à même, semble-t-il, de prendre parti, tantôt en faveur du pouvoir d'arrêt, tantôt en faveur de l'autre pouvoir, afin de rétablir l'équilibre rompu. Oui, mais en fait, aucune intelligence n'est jamais en possession complète des données objectives du problème. Un fait d'appréciation intervient donc ici, et qui peut faire différer entre eux des esprits parfaitement d'accord d'ailleurs sur la nécessité théorique qui exige, en vue de la formation d'une réalité, l'intervention

(1) Soc. du *Mercure de France*, t. I, p. 90.
(2) Ce point de vue a été développé déjà dans *Nietzsche et la Réforme philosophique*. L'étude intitulée *le Parti pris sociologique*.

de deux principes s'opposant et se contrariant. Voici, avec ce fait d'appréciation, une cause de différence entre les opinions humaines qui suffit à introduire dans la vie la part de discorde et de dissentiment qui l'assaisonne et la préserve d'un accord universel où elle s'abolirait. Si, d'ailleurs, comme je me suis efforcé de le faire voir, le phénomène de l'existence ne forme pas un tout donné objectivement et dont les fragments, comme les découpures d'un jeu de patience, comporteraient une combinaison unique constituant la solution vraie, si l'existence est au contraire un phénomène dépourvu de finalité, se développant par l'apport continu d'une activité subjective aux modes incalculables, une conclusion plus rigoureuse s'impose. Il faut conclure, en effet, que non seulement aucune intelligence n'est jamais, en fait, en possession de toutes les données utiles à une solution, mais que nécessairement elle ne peut l'être jamais en raison du défaut d'objectivité, en raison du caractère inachevé du devenir phénoménal. Avec l'appréciation qu'elle porte, se formulera donc nécessairement un élément subjectif dont l'intervention attestera que le problème ne peut être résolu sous la catégorie logique et du point de vue d'une Vérité, mais qu'il relève de la catégorie du conflit et du déterminisme de la force.

Voici donc un domaine où il sera loisible à M. Dumur d'être en désaccord avec Nietzsche sur autant de points qu'il lui agréera, sans qu'il lui soit nécessaire ou même utile de mettre préalablement Nietzsche en contradiction avec lui-même. « Le lion, dit M. Dumur, ne dévore pas assez vite et surtout pas assez souvent le chameau. » Voilà bien un fait d'appréciation, et que légitiment, non la seule objectivité historique, mais pour une grande part les tendances et le tempérament de M. Dumur. Les deux textes de Nietzsche cités en dernier lieu témoignent que le créateur de la notion du Surhumain n'est pas sur ce point toujours en désaccord avec lui. Il l'est sans doute sur d'autres points. Pour montrer toutefois que Nietzsche prône à tort le pouvoir d'arrêt au détriment de l'autre, il ne suffirait pas de citer les développements au cours desquels Nietzsche célèbre la culture, ou affirme d'une façon générale la nécessité de la contrainte, de l'obéissance, de la subordination, — car ces éléments sont indispensables à la vie, et aucune réalité, M. Dumur en conviendra sans doute, non seulement n'existe,

mais n'est imaginable, dont ces éléments soient absents ; — il faudra citer une circonstance particulière à l'occasion de laquelle Nietzsche aura pris cette attitude. Ce sera, par exemple, son admiration pour le XVIIe siècle français et il s'agira de démontrer que cette admiration est injustifiée. Ce sera son aversion bien caractérisée à l'égard de la part idéologique de la Révolution, et il s'agira de démontrer que cette aversion n'est pas fondée. A défaut d'une démonstration, sans doute objectivement impossible dans les deux cas, il sera légitime, dans les cadres de la catégorie du conflit, de prendre position pour ou contre lui.

« Nietzsche, dit M. Dumur, n'est guère qu'un impulsif ; il est tout à ses haines et à ses préférences. Il est privé du sens historique (1). » Voici une opinion, et où se manifeste cet élément subjectif qui entre dans toute appréciation, et qui est, à vrai dire, lui-même de nature impulsive, qui est de la nature du parti pris. Ce mot n'a rien de désobligeant dans ma pensée, car j'en ai fait une vertu, la vertu de l'illogique, j'y ai vu ce principe de spontanéité qui introduit dans la vie, avec l'élément tout subjectif qu'il apporte, l'afflux constant de différenciation d'injustice, et d'hostilité par où la vie est vivante et échappe à toute possibilité de systématisation. Mais il suit de là que l'opinion exprimée par M. Dumur implique seulement ceci : que Nietzsche et lui sont de parti pris contraire. Cette polarisation différente entraîne, à l'égard de questions qui ne peuvent être tranchées objectivement, des jugements antagonistes. Elle entraîne aussi M. Dumur à présenter certains points de vue de Nietzsche, et des plus importants, sous un jour défavorable.

Je ne puis relever ici toutes ces imputations auxquelles je suis loin de souscrire. Elles susciteraient de longues discussions sur des points d'un très vif intérêt, mais une telle polémique dépasserait de beaucoup les limites d'un article. Je me bornerai à signaler comme sujette à caution l'interprétation selon laquelle le point de vue de la Volonté de puissance aurait dû déterminer Nietzsche à considérer l'histoire en simple savant qui surveille une expérience et à donner raison aux éléments en train de devenir les plus puissants. C'est là un point de vue, mais qui fait abstraction de deux considérations importantes ;

(1) *Le Surhomme contre Nietzsche*, p. 404.

l'une est celle du rapport de la puissance individuelle à celle du nombre, qui est aussi le rapport des élites à la foule, et de la qualité à la quantité. L'autre, enfin, nous signifie que, le plus souvent, avec les phénomènes sociaux on se trouve en présence de forces qui n'ont pas dit leur dernier mot, que le vaincu d'hier y peut être le vainqueur de demain, en sorte que le problème de la puissance, qui ne livre jamais tous ses éléments, n'y peut être résolu par des mesures objectives. Se prononcer sur l'issue de semblables phénomènes, c'est peser sur leur issue, c'est prendre parti et changer les termes du problème, c'est modifier la proportion des effectifs, des forces en présence. C'est donc se leurrer de croire que l'on adopte, à l'égard de phénomènes de cet ordre une attitude neutre de savant, et c'est, à mes yeux, l'un des mérites de Nietzsche, d'avoir fondé ses jugements en de semblables circonstances sur un parti pris vital, de ne s'être pas obstiné à résoudre, selon les procédés objectifs, des questions relevant de sciences telles que la sociologie et l'histoire, dans lesquelles entre toujours une part de subjectivité.

Ainsi en est-il du jugement de Nietzsche à l'égard du Christianisme, jugement qui domine toutes ses autres appréciations et se range sous des perspectives d'une généralité telle qu'elles intéressent l'évolution de notre civilisation tout entière. Or cette question de la mentalité chrétienne et de son opportunité n'est pas de celles qui peuvent être résolues objectivement. Il s'agit ici d'un conflit toujours ouvert à l'occasion duquel il faut prendre parti et non déduire. M. Dumur laisse ici percer quelques préférences, ainsi qu'il convient. Il reproche à Nietzsche sa dureté à l'égard du christianisme et de n'avoir pas distingué le christianisme des origines de ses formes actuelles. Il déclare aussi ne pouvoir se ranger que partiellement à la théorie du christianisme poison que j'ai développée à différentes reprises. Je ne crois pas, dit M. Dumur, « que le christianisme ait été un poison pour le monde occidental, au moins tant qu'il a gardé sa force de culture active. Il n'a pu l'être que lorsqu'il a perdu cette force pour passer à la période de culture passive où, cessant d'être utile, il a commencé à devenir nuisible (1) ».

L'opinion émise par M. Dumur est ici assez voisine de celle

(1) *Le Surhomme contre Nietzsche*, p. 407.

que j'ai exprimée moi-même pour la première fois dans *le Bouddhisme en Occident* (1). J'y ai présenté, en effet, le christianisme comme un poison, mais aussi comme un phénomène d'utilité, un poison pouvant être utile à un organisme s'il est absorbé à doses faibles. Toutefois, pour être utile, un poison n'en est pas moins un poison et je ne saurais faire à Nietzsche un grief de ce qu'il ne voit dans le christianisme que ce qu'il est en son essence, — sinon toujours dans ses conséquences à cause des réactions qu'il suscite, — un principe d'abaissement de la vie, ni de ce qu'il en dévoile la psychologie honteuse qui est de tous les temps, soit, par exemple, dans le passage célèbre de la *Généalogie de la Morale*, où il découvre à nos jeux l'officine où l'on fabrique l'idéal, soit dans les pages exaspérées de *l'Antechrist*. Et c'est pourquoi je n'admettrais pas volontiers la différence que M. Dumur établit entre les chrétiens des premiers âges et ceux de notre époque. Un saint Paul ne me semble se distinguer de ceux-ci que par des qualités intellectuelles. Il est sans doute l'inventeur le plus génial et le distillateur le plus subtil du poison chrétien. Mais ces titres intellectuels ne le désignent qu'avec plus d'évidence aux attaques de Nietzsche, qui s'en prend à la moralité chrétienne et au principe même de bassesse qu'elle exalte. On a pris l'habitude, par une confusion de termes, de mettre au crédit d'une idée religieuse ce qui est l'œuvre de certaines races d'hommes et de la latitude. Il y a là un quiproquo singulier. C'est par tout ce qu'il y a en elle d'anti-chrétien que la civilisation d'Occident est grande. Le catholicisme, qui préside à l'organisation, à la socialisation des groupes Barbares, a été, je n'ai cessé de le répéter, une réaction contre l'idée chrétienne. Il a substitué à son anarchie foncière une hiérarchie formidable. Le protestantisme, qui marque, en son principe, un retour vers l'idée chrétienne, ne tarde pas lui-même à s'asservir aux desseins des pouvoirs constitués : il est, pour certaines races du groupe européen, une dilution, à un autre titre, du même poison et qui tire toute son utilité des éléments anti-chrétiens qui y prédominent.

Quant à l'utilité du christianisme, ce fut d'introduire, au cœur de la réalité occidentale, ce principe de contradiction de soi-même, utile, selon la théorie, à la composition de toute réa-

(1) V. *La Fiction universelle*, Société du *Mercure de France*.

lité. Pour l'énergie barbare du monde occidental, le poison chrétien fut le détersif qui déchargea des races pléthoriques d'un afflux trop violent de vitalité, qui leur permit de se hiérarchiser et de s'ordonner au lieu de se déchirer en de trop violentes luttes intérieures. Au cours de cette période d'utilité, le poison est rejeté par l'organisme occidental aussitôt qu'ingéré. C'est ainsi qu'introduit dans notre pays aux temps mérovingiens le christianisme y demeure méprisé. Chevelure tondue, on jette alors au cloître un homme de noble race comme en un lieu dégradant. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le poison chrétien continue d'être ingéré par l'organisme occidental, mais il n'est plus vomi comme il doit l'être. Il y est digéré et menace de pénétrer, par l'entremise des idéologues qui l'ont assimilé, bien plus que par l'office des prêtres ou des pasteurs, dans le sang de quelques peuples d'Europe, pour en modifier d'une façon dangereuse les réactions. Nous sommes, parmi ces peuples, les plus contaminés. J'estime donc que la position prise par Nietzsche à l'égard du christianisme n'a rien d'exagéré et qu'au point de vue de la réaction sociale qu'elle peut déterminer, elle est de la plus haute opportunité. Si je devais corriger mes premières conclusions et mon premier diagnostic à l'égard du fait d'intoxication chrétien, c'est sans doute dans un sens plus nietzschéen que je serais amené à le faire.

III

C'est actuellement toute la question sociale, sous son aspect le plus élevé, de savoir si nous trouverons désormais notre équilibre au moyen de principes d'arrêts, de freins que nous aurons nous-mêmes fabriqués et qui s'adapteront à nos besoins, ou si nous continuerons d'avoir recours à un frein étranger, et qui menace de nous désarticuler. Le christianisme est le grand fait de Bovarysme qui domine tout le développement des civilisations d'Occident. Avec le christianisme, le monde occidental s'est conçu à l'image d'un modèle étranger, a adopté comme une vérité générale une attitude d'utilité propre à un groupe particulier. Pendant des siècles, il a su déformer l'idée au gré de ses besoins. Il est menacé peut-être de nos jours, en quelques-unes de ses unités du moins, de se voir déformé par l'idée. Il serait d'un intérêt poignant de savoir dans quelle mesure il saura réagir. Entrer dans l'analyse de ce long pro-

cessus historique est impossible, en cette fin d'article. Aussi bien, me suis-je réservé de traiter par la suite et isolément un tel problème en lui accordant l'importance qu'il requiert. Je ne veux ici envisager cette question de la conception judéo-chrétienne dans ses rapports avec les races qui ne l'ont pas elles-mêmes élaborée que dans ce cas exotique très particulier, mais très typique aussi des Maori que je n'ai fait que signaler brièvement dans un article précédent. M. Dumur attribue au dommage qui résulta, pour les Maori, de ce contact chrétien une interprétation qu'il croit différente de celle que j'avais indiquée. Je voudrais montrer qu'au contraire je suis ici d'accord avec lui et que son explication, loin d'infirmer le fait que j'ai produit, en est une justification excellente.

En opposition avec le cas où, comme en Occident, l'idée générale est exploitée par la physiologie de la race et convertie en un fait d'utilité, je citais, au cours d'une allusion rapide, comme représentative d'une aventure contraire, signifiant la défaite et la dissociation d'une physiologie ethnique par une idée générale (1), la conversion au christianisme des peuplades tahitiennes mise en scène dans *les Immémoriaux* par M. Max Anély. Je constatais donc qu'à Tahiti la race maori, « à défaut de cette culture physiologique qui constitue les fortes races, s'est montrée impuissante à composer le contre-poison qui eût pu la sauver, à inventer le compromis et la fiction qui eussent adapté à ses besoins personnels l'apport étranger ». Je signalais donc un fait pour l'opposer à un autre. Je n'en étudiais pas les causes et n'entendais aucunement, ainsi qu'un développement trop elliptique sans doute a pu le donner à penser à M. Dumur, situer la cause de la faiblesse maori dans un fait d'instabilité. Bien au contraire, et à rechercher les causes de cette faiblesse, j'aurais été amené à lui attribuer le même déterminisme exactement que lui attribue M. Dumur. « Les Maori, dit-il, ont dû succomber parce qu'ils étaient trop restés eux-mêmes jusqu'au moment où ils se sont trouvés en contact avec les puissances formées au dehors et qu'ils ne connaissaient pas. » Je tiens cette hypothèse pour une exacte application des conditions dont j'ai fait dépendre, dans *le Bova-*

(1) J'entends par ce terme une attitude d'utilité, élaborée par un groupe déterminé pour son usage particulier, mais tenue par d'autres groupes, faisant abstraction des conditions particulières de sa genèse, pour une vérité d'ordre général et dont par conséquent ils doivent aussi faire usage.

rysme et dans *la Fiction universelle*, les possibilités de développement d'une réalité quelconque.

Le Bovarysme formule la nécessité pour un être vivant, individu ou société, de faire place en lui-même à une part de fixité par où il maintient son identité et à une part de mutabilité par où il s'adapte au changement du milieu. Un être collectif ou individuel, énonçait la théorie, « se conçoit-il avec obstination semblable à lui-même, il va périr, car, parmi les circonstances du milieu qui changent et exigent une adaptation incessante, voici pour lui toute évolution arrêtée, toute croissance entravée. Cet être, qui se répète indéfiniment semblable à lui-même, va se trouver dans un état d'infériorité flagrant vis-à-vis de tous les êtres de même nature qui subissent une évolution normale. *En cas de conflit il lui faut disparaître.* Se conçoit-il au contraire à l'image d'un modèle absolument différent, le voici encore destiné à périr, car il va se montrer impuissant à atteindre le modèle qu'il s'est proposé et son énergie, employée tout entière en un vain effort, va se dissiper (1). » Pour constituer une réalité forte, une part de changement, aux termes de la théorie, n'est donc pas moins nécessaire qu'une part de fixité, c'est un compromis heureux entre ces deux états qui collabore à former cette réussite.

C'est de la considération de cette double nécessité que je tirais ces déductions, une première fois dans *le Bovarysme :* « Il semble que le mode le plus favorable du Bovarysme consiste, pour un être, à se concevoir autre qu'il n'est dans la mesure où cette conception nouvelle est assez proche de l'ancienne pour pouvoir s'y ajouter (2) » ; une seconde fois, dans *la Fiction universelle :* « Dans tous les cas, l'intervalle formé entre l'être réel et l'image suscitée par la suggestion sociale devrait être assez grand pour demeurer une occasion de croissance, assez étroit pour être franchissable (3). » Je formulais ainsi, comme condition de perfection, *la loi des petits intervalles* entre la réalité actuelle d'un être et la conception différente qu'il se forme de lui-même. Et cette loi comporte ce corollaire : *nécessité des variations lentes et continues comme condition du pouvoir persistant d'évoluer.* Ce corol-

(1) *Le Bovarysme*, Société du *Mercure de France*, p. 229.
(2) *Le Bovarysme*, p. 229.
(3) *La Fiction universelle*, p. 38.

laire était énoncé dans *le Bovarysme* en ces termes : « La possibilité de varier, c'est-à-dire, en langage psychologique, de se concevoir autre avec efficacité sous le jour de la conscience, est d'autant plus étendue pour un être, individu ou collectivité, — que cet être a varié avec plus de continuité depuis ses origines ; cette possibilité est d'autant plus limitée que cet être est demeuré plus longtemps stationnaire à quelque état de son évolution, c'est-à-dire qu'il a été maintenu sans variation dans ce même état pendant un temps plus long (1). »

Il semble que le cas des maori de Tahiti, tel que l'histoire nous le montre, tel que M. Max Anély l'a curieusement mis en scène sans aucun souci théorique, s'adapte exactement à ces formules. Composant une petite fraction d'un groupe ethnique plus considérable dont ils se trouvèrent séparés, relégués sur un habitat insulaire d'une extrême étroitesse, ces indigènes ont été privés pendant une longue période de tout contact avec des civilisations différentes et même voisines. Ils n'ont pas connu d'autres *moyens*, moyens de dominer la nature, ou les hommes, que ceux qu'ils inventèrent eux-mêmes. La nature, qui est clémente sous cette latitude un peu chaude, mais presque encore tempérée, leur permettait de vivre sans efforts et l'absence de voisins plus forts, venant les concurrencer, les dispensait aussi de s'ingénier et de s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Ces petites peuplades, obéissant à un besoin de différenciation qui est la forme même de l'instinct d'individuation, la condition et le principe de toute existence phénoménale, n'en étaient pas moins déchirées par des guerres intestines ; mais elles n'apportaient dans ces conflits qu'une différence de degré dans l'emploi de qualités et de moyens identiques. Ceci explique la faiblesse intrinsèque de leur Bovarysme national, — de faibles besoins s'accommodant d'un faible illusoire, — et son insuffisance qui devait éclater au premier choc avec une autre race.

Ce choc eut lieu en 1798, lorsque la Société des Missions envoya aux Iles Tahiti, sur le vaisseau *le Duff*, trente missionnaires méthodistes. Ceux-ci apportaient avec eux, avec la fiction chrétienne, une conception de la vie qui, quant au merveilleux et à la justification des dogmes, ne diffère pas sensiblement, en invraisemblance, de la conception cosmogonique des maori dont le polythéïsme ne devait pas s'étonner d'un dieu

(1) *Le Bovarysme*, p. 232.

nouveau. Mais cette conception, façonnée par le génie européen, accommodée à des besoins sociaux et moraux entièrement différents, heurtait la coutume locale et ne devait pas, dès l'abord, supplanter la conception traditionnelle. L'événement ne se produisit que plus tard. Comme il arrive presque toujours en semblable occurrence, ce n'est que sous la pression de mobiles peu nobles, sous l'influence de la peur et de la cupidité, que ce petit peuple renonça à ses propres superstitions, à sa propre sottise vitale, pour accepter celle d'une race étrangère. Comme il arrive dans tous les cas néfastes de Bovarysme idéologique, le changement de croyance, sous le masque accoutumé de l'idée de Vérité, formule abstraite de toutes les trahisons, eut pour cause un fait positif, un fait de puissance. Les missionnaires établis dans l'île surent profiter des discordes intestines qui régnaient entre les chefs. Ils mirent à la disposition de l'un d'entre eux ces *moyens* que la civilisation forte d'Occident avait su inventer, quelques mousquets, deux canons. Pomaré battit ses compétiteurs, étendit sa domination sur tous les rivages des îles Tahiti. Il devint Pomaré le Réformateur. Ce fut alors un crime politique que de n'être pas chrétien, et c'est à la faveur de la crainte, de la peur de châtiments précis, que les sujets du nouveau roi chrétien renièrent leurs dieux, leurs atuas, qu'ils se conçurent chrétiens.

Conception toute nominale, car les causes historiques qui viennent d'être brièvement exposées, en même temps qu'elles montrent pourquoi les Maori de Tahiti étaient pourvus d'un Bovarysme personnel inconsistant et qui devait témoigner de son insuffisance au premier choc, expliquent aussi pourquoi ils devaient être impuissants à utiliser à leur profit la conception nouvelle qui leur était proposée par les races d'Europe. L'écart était trop grand entre la conception des choses qu'ils s'étaient eux-mêmes donnée et celle que leur apportait l'Occident. Et cet écart était trop grand parce que leur propre conception, qui pourtant fut peut-être instable et versatile (1), n'avait pas évolué au vrai sens du mot en greffant

(1) M. Van Gennep relève chez les demi-civilisés des défaillances de mémoire qui ne permettraient pas, au delà de la dixième génération, la transmission des faits historiques. Ces défaillances retireraient à ces peuples les bénéfices de l'expérience historique. Leur tendance à varier se verrait épuisée par quelques métamorphoses en petit nombre que les mêmes instincts ethniques en présence de circonstances peu changées viendraient à reproduire périodiquement. Ils joindraient ainsi les inconvénients de l'instabilité à ceux de la fixité, — de la fixité du cercle.

sur des éléments fixes et permanents des éléments nouveaux, constamment empruntés et constamment assimilés, comme l'avait fait cette forte race anglo-saxonne dont l'illusoire venait heurter le leur. La même cause qui les rendait impuissants à conserver à ce contact leur Bovarysme propre les rendait donc aussi impuissants à se concevoir utilement selon un Bovarysme étranger. Privés de leur illusoire, ils devaient se montrer inaptes à tirer quelque profit de l'illusoire judéo-chrétien. Ils étaient ainsi condamnés à appliquer sur des anatomies physiologiques et mentales, non changées, des costumes et des coutumes morales ajustés à d'autres corps et à d'autres mentalités, et qui devaient demeurer de simples masques. Ils devaient donc produire cette impression caricaturale qui fut signalée comme l'une des conséquences du Bovarysme selon ses modes malchanceux et dont M. Van Gennep a montré un cas extrême et caractéristique avec les Libériens (1).

Je pense que les mêmes causes ont amené les mêmes résultats chez les nègres de Liberia et chez les Maori de Tahiti, avec des nuances toutefois dues à l'ethnicité et aux circonstances dont il y aurait lieu de tenir compte. Le grand fait commun, c'est l'écart entre la conception individuelle de la race et la conception proposée par le modèle étranger. Cet écart dans les deux cas a même cause : différence de développement entre des races, celles d'Occident, que l'hostilité du climat a contraintes d'évoluer sans répit, et des races, nègre ou maori, dont les conditions climatériques n'ont pas exigé cet effort. La fatalité de cet écart s'est peut-être aussi renforcée, dans les deux cas, d'une incompatibilité complète entre les deux fictions qui venaient aux prises et il est permis de se demander si la fiction maori, si la fiction nègre n'impliquent pas des directions dans le prolongement desquelles la fiction judéo-chrétienne n'eût pu jamais s'inscrire. On pourrait invoquer en faveur de cette hypothèse la remarque de M. Van Gennep d'après laquelle la fiction islamique aurait été, dans nombre de cas, plus favorable à diverses races demi-civilisées que la chrétienne. Si les choses sont ainsi, il apparaît que la réalité originale des races qui sont ici considérées eût dû être entièrement annihilée, pour que ces races

(1) V. *Mercure de France* du 16 juin 1908. *De quelques cas de Bovarysme collectif.*

pussent adopter la direction judéo-chrétienne. Cette constatation suscite une remarque indispensable.

Placé au strict point de vue d'une théorie du réel, je ne recherche pas, au cours de ces analyses, quel est le meilleur moyen pour asservir à notre civilisation occidentale des peuples qui se sont développés dans des conditions et sous l'empire de nécessités entièrement différentes. Ce souci convient au politique. Le théoricien se place au seul point de vue de la réalité qu'il envisage et s'enquiert des conditions de sa persistance et de son développement selon ses propres modes. Dirai-je que cette tâche théorique s'accorde aussi avec mon goût personnel qui m'incline à m'intéresser, — plus qu'à une unification du type humain, inspirée par quelque sombre croyance à une Vérité unique, — à la diversité du type humain, mieux faite pour conférer quelque attrait au spectacle du réel. Une forme cosmogonique nouvelle, une courbe nouvelle introduite dans l'art de l'ornementation, le bruissement d'un rythme nouveau traversant la forêt des sons, ces réussites humaines, venant à maturité, dans le champ divers de l'invention phénoménale, me réjouissent infiniment plus que le spectacle de quelques milliers de nègres ou de canaques pratiquant avec perfection toutes les finesses du régime parlementaire, pourvus de maisons de banque ou chantant dans des temples des psaumes au son des orgues. M. Van Gennep, qui étudie d'un point de vue parfaitement objectif les coutumes ethniques, partagera, je crois, cette manière de voir. Il reconnaîtra avec moi que les études ethnographiques sont intéressées, plutôt qu'à voir disparaître ces réalités particulières, à les voir prospérer. De telles réussites nous permettraient de distinguer dans quelles conditions, par la vertu de quelles métamorphoses, des races différentes des nôtres en viennent à donner la fleur que leurs racines les destinaient à produire.

De ce point de vue, le cas des Maori de Tahiti me semble se différencier de celui des indigènes de Liberia, et répondre par conséquent à une autre nuance de Bovarysme en ce que le degré de civilisation autochtone atteint par les premiers se montre sensiblement supérieur à celui que l'on trouve réalisé parmi les nègres de l'Afrique. Il y avait, en ces petites îles perdues de l'Océan, une ébauche de civilisation qu'il eût été intéressant de voir aboutir selon son sens propre. Si le Bova-

rysme des Libériens, pervertis par l'idéal d'Occident, est plus nettement caricatural, celui des Maori s'avive, en revanche, de quelque nuance d'émotion.

Me tenant au même point de vue, je rappellerai que M. Van Gennep exprime quelque prévention à l'égard de la valeur documentaire des *Immémoriaux* qu'il juge œuvre plus littéraire que scientifique. Cette prévention semble se fonder surtout sur le défaut de concordance qu'il relève entre les destinées subies par les Maori des îles Tahiti et par ceux de la Nouvelle-Zélande sous l'action du même ferment. Le cas des Maori de la Nouvelle-Zélande qui auraient assimilé la civilisation européenne avec une étonnante facilité lui semble une réussite qui contredirait théoriquement la faillite du cas tahitien. Mais cette réussite n'en serait-elle pas une, au point de vue seulement que je viens d'évoquer pour le mettre à part, de la domestication d'une espèce par une autre ? Les Maori de la Nouvelle-Zélande ont absorbé la civilisation européenne, mais l'ont-ils déformée à leur profit et de façon à enrichir la conception de la vie qu'ils avaient en propre et qui les distinguait ? Fortifiés par cet apport, donnent-ils, donneront-ils cette fleur particulière que leur race, entre toutes les autres, eût pu seule produire, ou ne font-ils, ne feront-ils que reproduire nos fleurs d'Occident, augmentant d'autant l'habitat où elles se développent sans les ennoblir, — ni la faune humaine, — d'une variété nouvelle? S'il faut adopter cette seconde alternative, le phénomène de destruction au point de vue de la race serait aussi néfaste et plus complet peut-être à la Nouvelle-Zélande qu'à Tahiti.

Resterait à distinguer pourquoi le fait de domestication a réussi plus complètement sur un sol que sur l'autre. Voici, semble-t-il, de cette différence, une vraisemblable explication. Elle se fonde sur cette circonstance: les Maori de Tahiti, privés de leur Bovarysme propre, dépouillés de la conception des choses qu'ils avaient eux-mêmes composée, n'ont pas été soumis, après cette destruction de leur personnalité originale, à la discipline d'une fiction étrangère unique; au contraire, plusieurs fictions se sont tour à tour proposées à leur obéissance, attirant en des sens divers ces énergies désemparées. Les Maori de Tahiti connurent tout d'abord la conception religieuse européenne par deux missionnaires espagnols catholiques, qui, en

1774, séjournèrent dans l'île durant une année. Cette première influence fut minime ; il semble cependant qu'elle ait jeté les germes d'une hérésie, mélangée, au goût du pays, d'un culte orgiaque, que M. Max-Anély a mise en scène au chapitre des *Hérétiques*. L'influence méthodiste et anglo-saxonne succéda à cette première initiation et triompha vers 1816 au moyen des armes distribuées à Pomaré le Réformateur. On sait enfin que, par la suite, les moines de la Compagnie de Picpus opposèrent au protestantisme dans l'archipel tahitien les formes rivales de la conception catholique et que l'influence française se substitua à l'influence anglaise. Cette multiplicité de directions proposées à un petit peuple déjà aberrant explique qu'après avoir perdu son propre illusoire il n'ait pu se reconstituer sous la discipline d'un illusoire étranger, et qu'impuissant à maintenir sa propre personnalité il ait été impropre à mimer celle d'une autre race. Le traitement différent qu'eut à subir le groupe maori de la Nouvelle-Zélande soumis à la seule et forte discipline anglaise rend compte d'une réussite différente. Cette explication fait tomber, semble-t-il, la prévention de M. Van Gennep en ce qui touche à la valeur scientifique des *Immémoriaux*.

L'ouvrage, dont la documentation a été recueillie en partie à Tahiti, au cours d'un séjour de plusieurs mois, m'a paru composé avec le plus grand souci d'exactitude du détail ethnologique. En ce qui a trait d'ailleurs à l'application que j'ai faite du point de vue du Bovarysme au récit des *Immémoriaux*, les faits historiques m'ont paru assez précis pour en garantir la parfaite appropriation. Enfin le livre de M. Max Anely m'a surtout séduit par la justification psychologique qu'il présente du phénomène, par les apports concrets dont il vivifie le schéma abstrait d'une théorie que son récit d'ailleurs n'avait pas pour but d'illustrer et auquel il s'adapte cependant comme un fait naturel à une loi. Dans le décor historique et géographique minuscule qu'il a choisi, les ressorts habituels de la mentalité humaine, en ce qu'ils ont d'essentiel et d'universel, se déploient et jouent avec un relief hautement démonstratif. La victoire du réformateur Pomaré sur les autres chefs de l'île à l'aide des quarante mousquets offerts par le Dieu de Jacob, c'est, dans le champ du microscope et avec la netteté aussi du microscope, la victoire de Clovis aux plaines de Tol-

biac. Enfin, l'équivoque d'une race qui, vaincue par une race plus forte dans la conception de l'univers qu'elle avait elle-même composée, se persuade qu'elle cède à la Vérité, cette manœuvre de la faiblesse qui est le cas typique d'un bovarysme idéologique, cette mauvaise conscience d'un être dont tous les instincts sont condamnés par une loi qu'il ne s'est pas lui-même donnée, le désaccord absolu entre les actes et les préceptes qu'un tel état engendre lorsque l'écart est trop grand entre la conception ancienne et la nouvelle, tous ces phénomènes ont été mis en scène avec une belle et forte sobriété aux chapitre des *Baptisés*, de *la Loi nouvelle* et de *la Maison du Seigneur*.

Dans *l'Ile du docteur Moreau*, de Wells, en un chapitre où l'énormité de la satire assaille l'esprit du lecteur sans la provocation d'une allusion, on voit apparaître, parmi l'ombre de la caverne où ils sont assemblés, les animaux humanisés par les pratiques chirurgicales du Maître. Et les voici qui récitent, en des attitudes terrorisées, les versets d'une Bible composée à leur usage et dont les commandements sont destinés à les dépouiller de leur instinctivité animale, à les faire se concevoir des hommes. Fanatisés par le rythme de leurs voix, l'Homme-Singe, l'Hyène-Porc et tous les autres monstres formulent d'un même unisson : « Ne pas marcher à quatre pattes : c'est la loi. Ne sommes-nous pas des hommes? Ne pas laper pour boire : c'est la loi. Ne sommes-nous pas des hommes? Ne pas griffer l'écorce des arbres : c'est la loi : Ne sommes-nous pas des hommes? » et la scène fantastique évoque et stigmatise d'un caractère d'identité combien d'autres catéchismes, et d'autres psalmodies. On trouve dans *les Immémoriaux*, sous forme d'observations précises dans le dialogue et dans la mise en scène, l'analogue de cette satire née de l'objectivité même des faits et où se confesse, dans le comique et dans l'horrible, la déchéance d'un être qui accepte pour la loi de ses instincts un commandement que son instinct le plus sûr et le plus personnel n'a pas élaboré, — pour divinité, une divinité étrangère où son image ne se reflète pas.

JULES DE GAULTIER.

LE BADAUD RÉTROSPECTIF

« Il y a des badauds partout ; mais on a donné la préférence à ceux de Paris », ainsi parla Voltaire. Déjà Dorante, *le Menteur* de Corneille, arrivant de Poitiers, s'était fait dire par son valet, qui connaissait mieux Paris, qu'

Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Auparavant le mot avait été employé par Rabelais et Régnier. Depuis, il a vibré dans *les Misérables*, où Victor Hugo, de style naturellement antithétique, proclame et déclame : « Paris commence au badaud et finit au gamin, deux êtres dont aucune autre ville n'est capable ; l'acceptation passive qui se satisfait de regarder, et l'initiative inépuisable ; Prudhomme et Fouillou. Paris seul a cela dans son histoire naturelle. Toute la monarchie est dans le badaud. Toute l'anarchie est dans le gamin. » Voltaire s'était contenté, dans son *Dictionnaire philosophique*, de ce sobre et précis tableau réaliste : « Gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, et qu'ils ne relèveront pas. »

Aujourd'hui le mot est bien vivant, étant quotidiennement prononcé et écrit, et la chose n'est point encore morte. Il est toujours un badaud de Paris. La panne d'un autobus, le bruit d'un pneumatique qui crève en donnant l'illusion d'un coup de revolver, le vol d'un ballon dirigeable, le boniment licite du camelot qui vend le fil à couper le beurre et l'instrument à fabriquer de la dentelle de carotte, l'appel illicite du camelot qui offre des cartes transparentes, le passage d'un enterrement, d'une escouade de soldats, même d'un seul uniforme, d'une dame à la mode excessive, d'un ivrogne ou d'un nègre, fournissent des preuves flagrantes que le badaud n'a point disparu des rues de Paris.

Peut-être, cependant, le nombre des badauds diminue-t-il.

Cet aspect d'immense fourmilière sociale que prend Paris de plus en plus est une indication. Notre temps, précurseur des temps socialistes, n'est pas favorable à l'éclosion du parasite « badaud ». Il y a dans le badaud un ferment individualiste qui est contraire à l'idéal de la ruche. La nonchalance et le désintéressement sont nécessaires à un badaud. Si un système pénal d'amendes et de renvois force l'ouvrier et le petit employé à une exactitude machinale, comment s'arrêteraient-ils devant un chien écrasé ?

Si quelques-uns s'arrêtent à tout risque, ce sont des poètes. Mais, comme nous ne vivons point encore en régime socialiste, nos divers accidents et incidents de la rue trouvent des gens pour s'y intéresser, qui n'ont rien à craindre. Il est vrai qu'ils sont en général de médiocre fortune à peu près assurée, et qu'ils n'ont guère, ou ne peuvent plus avoir du tout, d'ambition. Leur passion des spectacles gratuits est grande. « Panem et circenses », demanderaient-ils volontiers,à l'instar du peuple romain. Je ne sais si le gouvernement de la Troisième République, tout au « panem », ce dont il faut bien le louer, a jamais assez songé aux « circenses ». L'admirable conception d'Eugène Carrière et de ses amis sur les Fêtes humaines et populaires ne s'est point encore réalisée. Avec raison, un de ces amis de Carrière, Charles Morice, un jour demanda au grand peintre Albert Besnard de composer un feu d'artifice. Quel soir l'applaudirons-nous parant le ciel d'une gloire fugitive ? L'insipidité des Quatorze-Juillet parisiens n'est que trop sensible aux yeux, aux oreilles, à l'esprit. Les plus stupides des badauds en sont las. Mais les joies sont aussi nécessaires à la vie des peuples qu'à la vie d'un homme. A dire ce que je crois le vrai, les fêtes populaires devraient être autant d'occasions à augmenter l'intensité de la joie personnelle des individus. Saturnales, médiront certains penseurs moroses et moraux. Qu'ils se cloîtrent ! et n'empêchent point, parce qu'ils ne dansent pas, les paysans de danser ! Je ne veux pas, puisque je m'efforce d'être le moins tyran que je puis, les condamner à lire dans leur retraite le pamphlet de Paul-Louis Courier.

Sans doute le jour de grande fête — Fête Dieu, Nationale ou Municipale — est la suprême jouissance pour le badaud. Mais enfin il n'attend point ce jour-là pour se manifester. Les

cas cités plus haut sont de tous les jours et répétés plusieurs fois chaque jour. Et il en est bien d'autres. Et il y en a même pour personnes sages. Ici je fais allusion à ces innombrables conférences gratuites qui attirent quelques élèves et beaucoup de badauds à la Sorbonne, au Collège de France, dans les musées et bibliothèques. Je n'ai garde de protester contre l'absolue gratuité et les portes ouvertes, puisque je regrette, revendiquant le titre de bon badaud de Paris, le tourniquet récemment placé à quelques-uns des palais appartenant à tous les Parisiens. Je trouve donc heureux qu'on ne refrène point par une question d'argent cette forme intellectuelle du badaudage.

On dresserait un curieux calendrier de toutes les réunions qui sollicitent, gratuitement et spirituellement, la présence attentive du public. Les expositions naissent et ne meurent que pour renaître. Si beaucoup, sans doute, ont un prix d'entrée, quelques-unes ont la gratuité dominicale, et quelques autres sont librement accessibles tous les jours. Parmi ces dernières, le badaud ne manquera pas, je l'espère, de visiter celle ouverte pour tout l'été de 1908 dans la Bibliothèque de la ville de Paris (Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, rue de Sévigné, à côté du Musée Carnavalet), où sont rassemblées beaucoup d'images sur la vie publique — donc la badauderie — de Paris au temps des Romantiques. Ce lui sera une instructive, amusante, philosophique façon de faire le badaud rétrospectif.

Le rétrospectif badaud romantique devant les habits, dont les illustrations des journaux de mode exposés lui offrent les modèles, ne s'étonnera pas plus qu'il ne s'est étonné — il raillera peut-être autant — des vestons cintrés, tuyautés et juponnés qu'il a rencontrés, en venant, sur les mannequins vivants, ses contemporains vêtus en gravure de mode 1908. Et si ce dernier hiver, il a pesté et fulminé contre les chapeaux de théâtre, n'eût-il point fait de même en 1838, placé derrière un volumineux chapeau à la Paméla ?

Cette comparaison des âges lui causera un vertige délicieux s'il sait s'y abandonner. Il demandera à consulter, pour renouer sa cravate, un petit livre qu'une vitrine dérobe aux mains si elle ne le cache aux yeux et qui s'intitule : *l'Art de mettre sa cravate en 30 leçons*. Et il hésitera s'il en doit accommoder le nœud à la Jésuite ou à l'Italienne, à la populaire ou à la Colin, à la gastronome ou à la sentimentale, à la coquille ou puce-

lage (il n'est point de sot mot, et le mot à l'époque n'était pas scandaleux) ou bien au Trône d'Amour.

En apercevant certaine figurine d'un album de costumes travestis, il s'émerveillera de l'ingéniosité qui y a fait placer, au lieu d'un visage banal, une feuille d'étain où la personne feuilletant l'album peut se mirer, et, se mirant, se sembler ainsi à soi-même revêtue du costume. Et il se servira de ce miroir pour se remettre, dans la peau et l'esprit, les habits et, les habitudes d'un dandy.

Ainsi, dandy apparent et toujours badaud fervent, il ira, musant aux étalages des vitrines, introduisant dans sa promenade le caprice du hasard que se sont astreints à déjouer les organisateurs. Ceux-ci poursuivent un but d'enseignement. Ils ont classé et groupé leurs documents sous vingt-trois titres. Et on leur doit l'hommage de les remercier et les féliciter de la clarté de leur plan, ainsi que du soin minutieux qu'ils ont mis à la rédaction des étiquettes et d'un catalogue populaire et gratuit. La confusion du bric-à brac a plus de charme pour le badaud. Mais il est si facile de désordonner ! Un sceptique pourrait ajouter que désordonner est imposer son propre ordre au monde — et par conséquent que c'est un geste naturel et nécessaire.

Cependant, nous allons signaler, non tout ce que les vitrines contiennent d'intéressant, ce qui serait répéter l'excellent catalogue, mais seulement ce qui incite le badaud à des souvenirs rapprochés de nos parisiennes mœurs actuelles.

S'il y a une église romantique, c'est bien Notre-Dame de Paris, de par la grâce de la toute-puissance littéraire de Victor Hugo. Un pan de mur, à gauche de l'entrée, lui est justement consacré. Mais, avec non moins de raison, les gravures choisies ne montrent pas tant l'église elle-même que ses environs. On remarque comme la vie populaire du quartier continue à s'éloigner de la cathédrale. Elle l'enserrait au moyen âge et il semblait que l'église jaillît d'autant plus haut qu'elle était plus pressée au pied. Maintenant, les abords sont à peu près dégagés et le parvis est un désert. Je n'en suis pas fort satisfait. Au moins il restait vers 1830 autour de Notre-Dame des rues pittoresques aux noms évocateurs : Marmousets, Licorne ; — mais aujourd'hui on a perdu le souci de n'inscrire sur les plaques bleues indicatrices que des noms significatifs,

et on a la manie de les transformer en cartes de visite d'hommes plus ou moins célèbres. Ainsi plaça-t-on Stendhal et Pailleron... à Belleville !

Et puis, en ce temps-là, on voit encore la Seine un peu capricieuse, non encaissée entre des quais droits et tristes comme des murs de prison. Il y a une plage, des blanchisseuses en plein air, et des draps suspendus méridionalement sur les façades des maisons. Voilà pourquoi est maussade de regret le badaud devant cette estampe où sont confrontées Notre-Dame et la maison des blanchisseuses, séparées par un fleuve et non par un canal.

Un peu plus loin, si le badaud se pique de littérature, il apercevra, parmi les rues sombres qui ouvrent sur la place du Châtelet comme les portants d'un décor de drame romantique, celle de la Vieille-Lanterne, où, plus tard, on devait trouver le corps de Gérard de Nerval se balançant, tel un pendu de ballade villonesque, au-dessus d'un corbeau qui voletait, croassait, et ainsi prouvait ironiquement la continuité de la vie.

Le même badaud, dans un grand panorama des Tuileries et du Louvre, pénétrera tout de suite l'amas de maisons qui rasé est devenu la place du Carrousel,et se croira personnage de Balzac.

Qu'il se baisse et mette l'œil devant une maquette qui représente par combinaison optique, avec plusieurs plans en perspective, le Palais-Royal. Alors il sera peut-être de l'avis de Stendhal : « La première nécessité pour une ville, c'est un portique où l'on puisse se promener en paix quand il fait du vent et de la pluie. » Et quand le Palais-Royal, qui offrait ce genre de « promenade couverte », perdit son affluence de badauds, cette raison causa peut-être le succès des passages qui fut grand sous Louis-Philippe. Mais aujourd'hui apprécie-t-on autant qu'alors le portique de la rue de Rivoli ? Non — ce qui confirme mon observation sur la diminution des flâneurs.

Voici un dessin où le badaud peut reconnaître combien, étudiant en droit qui fréquentait au bal de la Grande Chaumière, il avait jambe, bourse et esprit légers. La légende dit en effet : « Danser le cancan, avoir sa redingote chez ma tante, et cent sous dans sa poche, voilà le bonheur, le vrai bonheur,

le parfait bonheur. » Et il sourit en pensant aux idylles de Bullier d'à présent.

Ce qui touche évidemment un bon badaud, ce sont les grands faits-divers. Assistait-il à l'attentat Fieschi, aux obsèques des victimes, au retour des cendres de Napoléon, au convoi du duc d'Orléans ? Les gravures évoquent surtout la pompe empanachée de ces enterrements. Le grand enterrement a été, si j'ose dire, éminemment populaire pendant tout le XIXe siècle. On se rappelle les derniers : Gambetta, Victor Hugo, Carnot. L'aspect de cortège solennel en a vraiment fait une fête de la foule. Les sentiments de tristesse s'en évaporent, comme ceux de terreur. Stendhal raconte qu'à Rome il a vu « passer sur un brancard, et la tête découverte, la jeune marquise Cesarini Sforza, spectacle atroce ». Il n'oubliera de sa vie cet enterrement qui traverse le Corso la nuit aux lumières des cierges. Il ajoute : « Spectacle atroce... mais qui fait penser à la mort, ou plutôt qui en frappe l'imagination, et, par là, spectacle fort utile à qui règne en ce monde en faisant peur de l'autre. » Cette leçon de sagesse, on peut la rencontrer dans cette Exposition, mais devant le célèbre et émouvant Daumier, qui représente le massacre de la rue Transnonain.

De moins tragiques spectacles requièrent les yeux du badaud. Voici une suite d'aspects du boulevard. Ah ! quelle douce joie de vivre à Paris au temps où Paris a l'air d'une importante ville de province... Le boulevard de Gand a des arbres, des arbres de jardin, des arbres de forêt. Un peuplier dresse son vert et bruissant paratonnerre à côté de Tortoni. Il n'y a pas de trottoir, mais des bornes, et le ruisseau. C'est la cohue sur le Grand Cours. Ici, le badaud peut s'arrêter, amoureux de la dame à la mode qui déguste une glace sans descendre de sa voiture ; là il sera auditeur du concert improvisé par des musiciens italiens devant la façade des Bains Chinois — une façade que nous qualifierions maintenant de style exposition... Si les chanteurs des cours et des rues ont transporté leur vogue sur les boulevards dits encore extérieurs, les glaciers ont bien perdu la leur. Mais ce qu'il faut surtout déplorer, c'est la haine des végétaux qui possède les municipalités de Paris depuis Haussmann. Des avenues de maisons à l'alignement géométrique avec des arbres apportés empotés, placés sous grillage, écartés les uns des autres d'une commune me-

sure — voilà pourquoi Paris me paraît devenir la ville la plus antinaturelle qui soit. Que d'arbres détruits! Ah, peuplier de Tortoni! Mais où sont les arbres de Paris? Courez vite aux quelques coins où il y en a encore qui ne viennent pas du Fleuriste municipal, mais s'élèvent de leur terre natale. Ce ne seront pas nos petits-neveux qui ne s'abriteront plus sous leur ombrage, ce seront nos fils et nous-mêmes.

Je confesse que plus me plaît la place de la Concorde creusée de fossés herbeux que la place de la Concorde dallée, plate et nue. Il semble que l'on dise : Cachez cette terre que l'on ne saurait laisser voir, sinon pour spécimen dans les squares. Cette maxime rendrait le badaud enragé, si la spontanéité n'était une marque de son caractère qui exige de prendre le temps comme il vient, si surtout le badaud n'était point, comme je le crois et le crains, menacé d'extinction.

Encore que non systématiquement contempteur du temps présent, pourra-t-il cependant ne pas regretter le Carnaval perdu? Nos carnavals ne sont plus que d'ennuyeux anniversaires. Le bœuf gras et le bal de l'Opéra sont trépassés. Quel chicard, quel débardeur descend de la Courtille? Le badaud n'oserait plus se déguiser. Qu'il en prenne quelque humeur en regardant ces Gavarni et ces Eugène Lami, un autre que moi le lui reprochera.

Ce qu'il regrettera moins, je le pense pour lui sans en être bien sûr, c'est l'exposition des condamnés au carcan. Le 7 mai 1831, il aurait pu voir le nommé Serrusier obligé, avant d'accomplir ses six ans de travaux forcés pour crime de tentative de vol à l'aide d'effraction, de rester publiquement attaché au carcan pendant une heure. Et en dépit de La Bruyère : « si les hommes étaient sages, la place publique serait abandonnée et il serait établi qu'il y aurait de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles », il eût sans doute été de l'avis de Dandin :

> Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux,

vers humoristique du doux Racine, soupçonné empoisonneur. Et il aurait couru au pilori comme il courra à la guillotine... demain.

Mais la meilleure preuve que le badaud n'est point foncièrement méchant, c'est qu'allant au carcan et en revenant, il s'amusera du singe d'un joueur d'orgue de Barbarie, il rou-

coulera avec le chanteur ambulant la romance sentimentale de *la Grâce de Dieu*, il pouffera enfantinement au montreur de marionnettes, il débitera des fadaises à la jolie marchande de chapeaux communs — dont une aquarelle de Ch. Philippon nous a conservé le portrait charmant.

Il pourrait rester longtemps encore à badauder dans cette salle pleine de documents si l'attention d'un badaud ne se lassait assez vite. Mais qu'il ne s'en aille pas au moins sans avoir regardé la brochure intitulée : *Histoire de l'homme déguenillé et à longue barbe qui se promène dans le Palais-Royal. Ses aventures, ses amours, ses combats, et sa captivité à Vincennes, Bicêtre, etc., ainsi que ses derniers procès.*

L'homme déguenillé..., etc., est Chodruc Duclos, le plus excentrique des romantiques badauds, dont Victor Hugo traça cette silhouette : « Paris combine dans un type inouï, qui a vécu et que nous avons coudoyé, la nudité grecque, l'ulcère hébraïque et le quolibet gascon. Il mêle Diogène, Job et Paillasse, habille un spectre de vieux numéros du Constitutionnel, et fait Chodruc Duclos. »

Au Palais-Royal on rencontrait en effet tous les jours, en haillons, le Cynique, qui avait été d'abord le Superbe et un superbe aventurier royaliste au temps de la Révolution et de l'Empire. Il ne changeait jamais son vêtement afin d'insulter son ami le ministre Peyronnet, qui ne lui offrait pas une assez haute situation officielle. Il bouchait ses trous avec du papier. Souvent on l'inculpa, pour s'en débarrasser, de vagabondage et d'outrage public à la pudeur. Mais il réfutait l'accusation en démontrant qu'il avait tout de même quelque argent et que sa nudité était fort relative. Cette réfutation n'entraînait pas toujours la conviction du tribunal. Plusieurs fois il fut condamné. Dès la liberté, il retournait à son Palais-Royal.

Le badaud d'aujourd'hui, ayant quitté l'exposition de la Bibliothèque de la ville de Paris, fera bien de ne pas imiter ce Chodruc Duclos, badaud exaspéré, s'il veut vivre en bonne intelligence avec la police... et cependant il risque de croiser dans la rue l'Homme des Cathédrales ou l'Homme de la Nature, car nous avons aussi parmi nos contemporains des originaux de même acabit.

LEGRAND-CHABRIER.

POÈMES

—

A mon ami R. de R.

CE MATIN, LE CIEL EST IMMENSE...

Ce matin, le ciel est immense
Et je sors, dès mes yeux ouverts,
Pris de l'ardente impatience
De m'étendre dans le champ vert,

Et là, couché parmi les herbes,
Eternel, saoul d'air, ruminant,
J'adore le soleil superbe ;
C'est mon monarque éblouissant.

Le vol des insectes m'enivre ;
Je sens, atôme que je suis,
Dans un bien-être obscur de vivre
Que l'univers m'absorbe en lui.

Les yeux de l'aimée et ses gestes
Et son sourire et son doux corps
De tout cela il ne me reste
Qu'à peine un ennui qui s'endort.

Toutes mes pensées coutumières
Sont, au loin, des oiseaux enfuis,
Je ne suis qu'amour de lumière,
Amour de formes et de bruits.

Ah ! puisque l'univers existe,
Puisque les arbres clairs sont là,
Puisque mon cœur, à jamais triste,
A retrouvé son nirvâna,

Je ne veux, en cette journée,
Abjurant mon orgueil humain,
Qu'être, parmi les graminées
Qui touchent ma bouche et mes mains,

Un épi que le soleil baise,
Lourd et plein sous le ciel brûlant,
Sur qui rien ne pose ou ne pèse,
Un épi bercé par le vent.



TROIS HEURES DU MATIN. JUIN...

Trois heures du matin. Juin. Calme sur la ville ;
Par ma fenêtre ouverte entre un grand pan d'azur.
Les yeux mi-clos, je songe à toi d'un cœur tranquille ;
Dehors, des voix d'oiseaux égratignent l'air pur.

De mes tristesses avec l'ombre évanouies
Je n'entends même plus l'accord sourd et profond ;
La nuit de bon labeur touche à sa fin bénie
Et la gloire de vivre environne mon front.

Devant mon blanc lit prêt, contre ma cheminée,
Je prolonge à dessein mon clair rêve planant.
C'est tout le matin bleu et l'œuvre terminée,
C'est toute la fanfare éclatante du sang !

Et je vais m'endormir, car voici le soleil,
Sachant que les moments divins sont les plus courts.
Je pense à toi. J'ai pour parfumer mon sommeil
La rose épanouie et rouge de l'amour.



A UNE JEUNE FILLE

Lorsqu'au printemps surgit de la mer Astarté,
Que la terre lui fut dans sa splendeur offerte,
Crois-tu qu'aux plus beaux mots elle eut l'oreille ouverte ? —
Que t'importent les vers que d'autres ont chantés ?

Que ton plaisir, au cœur éclatant de l'été,
Jaillisse vers le ciel mieux qu'un calice inerte,
Et, plus qu'à la rosée aspire l'herbe verte,
Que ton corps jeune et pur tende à la volupté.

Détourne tes yeux clairs de nos obscurs problèmes,
Ne cherche point pourquoi passe et meurt qui l'on aime,
Ni la raison qui fait les pommiers blancs fleurir.

Plus tard ton cœur fané voudra ravir aux livres
Ce qu'il a poursuivi sans pouvoir le saisir...
Il n'est de joie que d'être belle et que de vivre.



ÉPITHALAME

Puisque devant vous s'ouvre comme une allée
Tout votre vert avenir,
Que le double rêve et la chimère ailée
Vont pour vous piaffer, hennir,

Soyez sous le soleil deux âmes entr'ouvertes,
Deux cœurs palpitants et tendus,
Et partez, les yeux grands, pour votre découverte
Du vaste univers attendu.

Le secret, le subtil attrait de la honte
Illuminera vos délires cachés ;
Toujours, dans le brasier de vivre, sachez
Etre deux flammes parallèles qui montent !

Soyez encor le feu pur parmi les cendres,
Deux beaux astres clairs perdus dans le ciel bleu,
Et que votre amour, votre amour grave et tendre,
Soit comme une rose debout devant Dieu.

GUY-CHARLES CROS.

LE CAS DE MISS HELEN KELLER

Je voudrais vivre seize cents ans.

HELEN KELLER.

L'Amérique est riche en jeunes filles, mais il n'y a pas que la manière d'Alice Roosevelt et de Gladys Vanderbilt. L'une d'elles, qui n'est ni milliardaire, ni beauty — bien qu'elle soit charmante — possède une notoriété si encombrante qu'elle est obligée de faire imprimer qu'elle ne peut pas répondre à ses lettres, des compatriotes inconnus lui annoncent qu'un bateau portera son nom, S. M. la reine douairière d'Espagne lui envoya son portrait en médaillon et, de célébrité à célébrité, elle fut en relation avec des artistes et des écrivains. Si l'on demande ce qu'a fait cette jeune fille, voici : elle est sourde-muette-aveugle.

Mark Twain a dit que les deux personnages les plus extraordinaires du dix-neuvième siècle étaient Napoléon Ier et Helen Keller. Le goût reçoit un petit choc au rapprochement de ces deux noms et, cependant, à ne considérer que la rareté des êtres, il est simplement exact. Si l'on supprimait de la vie impériale toutes les sanctions glorieuses pour n'en laisser subsister que la dépense de force et qu'on offrît à un homme le moyen de reproduire la somme d'énergie fournie par le capitaine ou par la jeune fille, la réponse ne fait pas un doute : il opterait sans hésitation pour l'empereur.

Ce qui rend miss Keller infiniment intéressante, hors de tout point de vue pathétique et même, si je puis le dire, énergétique, c'est l'expérience qui répète en sa vie les étapes de l'humanité. Elle a passé de l'inconscience à la conscience, de l'animal à l'homme, elle a vu naître son âme et, comme une grande mystique, elle nous décrit ses « états intérieurs ». Helen Keller racontant ses visions est seulement beaucoup plus intellectuelle. Il y a chez elle une désinvolture, un vocabulaire techniques qui font certainement oublier — et c'est l'éloge

auquel elle serait sensible — l'inévitable frisson provoqué par une telle expérience.

Le livre où elle nous racontait son éducation, ses lectures, ses voyages et ses examens, était déjà bien surprenant. Or, miss Keller est en incommensurable progrès dans son article *Sense and Sensibility* — Century, Febr-March 1908. — Il ne s'agit plus de nous apprendre comment elle est devenue normale, mais, chose bien plus importante, de définir, d'étudier l'exception qui est la sienne. Dans son livre, on était toujours en présence de l'effort, de la victoire d'être pareille aux autres. Aujourd'hui elle comprend mieux les différences, elle s'y attache et révèle des qualités d'observation qui tiennent du psychologue, de l'artiste et même, dans leur tension vers une vie supérieure, de l'ascète.

Quand les professeurs des sourds-muets me parlaient de leurs élèves aveugles, je demandais toujours : « Comment les commence-t-on ? » On ne s'imagine pas comme c'est simple ; il ne faut qu'être très patient. Le seul instrument indispensable est une langue humaine. L'enfant normal apprend à la parler, l'enfant qui ne parle pas à la lire, l'enfant qui ne parle ni ne lit, à l'écrire.

On écrivit dans la main d'Helen (1) « poupée ». On lui donna sa poupée et puis d'autres poupées, et toujours on écrivait les mêmes lettres. On lui apprit à les épeler elle-même. Elle imita d'abord et quelques semaines après comprit le rapport des mots aux choses. Elle a pu distinguer l'heure précise de ce qu'on appellerait sa conversion à l'intelligence. Comme elle confondait toujours *gobelet* et *eau*, on dut lui mettre la main sous une fontaine. « Tandis que je goûtais la sensation de cette eau fraîche, miss Sullivan traça dans ma main restée libre le mot eau, d'abord lentement, puis plus vite. Je restais immobile, toute mon attention concentrée sur les mouvements de ses doigts. Soudain il me vint un souvenir imprécis comme de quelque chose depuis longtemps oublié et, d'un seul coup, le mystère du langage me fut révélé... Je quittai le puits avide d'apprendre. Toute chose avait un nom et tout nom provoquait une pensée nouvelle. En retournant à la maison, tous les objets que je touchais me semblaient frissonner de vie. » Et

(1) Le professeur se sert de l'alphabet manuel ; l'élève pose légèrement la main sur la sienne pour ne pas gêner les mouvements.

bien que la mélancolie soit délibérément absente de cette autobiographie, miss Keller remarque : « Chose qui ne m'était pas encore arrivée, je m'endormis impatiente du lendemain. »

Bien qu'Helen ne semble pas avoir eu, comme nos sourds-muets des établissements religieux, la grande épreuve du catéchisme à traverser, pour l'enseignement des mots abstraits, il fallut d'heureuses trouvailles. C'est un jour qu'elle enfilait des perles — deux grosses, trois petites — et réfléchissait au moyen de réparer une faute, que miss Sullivan mit un doigt sur son front et lui dit : « Pensez. » La traduction de « j'aime Helen » fut diabolique. Le professeur avait beau indiquer le cœur et dire : « Cela se passe ici », la théorie viscérienne de l'affection restait incompréhensible pour l'élève. Cela ne se touchait pas et comme elles avaient des violettes et qu'il faisait chaud, Helen demandait si c'était le soleil ou l'odeur. C'est en lui expliquant ce qu'elle éprouvait pour le jeu qu'on fit pénétrer cette petite sauvage dans le domaine du sentiment.

La méthode était naturellement de soumettre l'élève au plus grand nombre d'expériences possibles. Il fallait toucher à tout, comme elle en recevra l'autorisation à Chicago du président de l'Exposition. Miss Keller est montée sur des échelles pour toucher les statues, elle a tenu toutes les fleurs dans ses mains, caressé toutes les bêtes, sans excepter les fauves des ménageries, elle a pu toucher les costumes et les visages d'Irving et d'Helen Terry après une représentation. Jefferson est venu jouer pour elle dans un salon ; la jeune fille mimait d'après les retouches de l'acteur. Miss Keller lit le français, l'allemand, le latin, le grec ; elle a composé en algèbre et en toutes ces langues avec sa machine à écrire ; elle a étudié la géométrie au moyen d'un dispositif ingénieux de fils de fer sur un coussin, car elle est entrée à Radcliffe Collège après des examens pour lesquels ses livres gaufrés arrivaient toujours trop tard et quand, pour l'algèbre, elle avait à se débattre entre les différents Brailles dont il fallait encore se faire envoyer la clef. Mais ce qu'elle était la seule à vouloir faire, ce dont tout le monde la décourageait, et qui prouva par la suite avoir été le plus précieux, elle apprit « à parler avec sa bouche » en lisant au toucher sur les lèvres et la gorge du professeur. Le résultat fut sans doute ce qu'il est pour les sourds-muets, mais il s'agissait bien de se faire comprendre ! Sans le savoir, elle

venait d'apprendre à penser. « Quand j'étais enfant, dit-elle, mon langage intérieur était un épèlement intérieur. Dès que j'appris à parler, mon esprit rejeta les signes et commença d'articuler. »

C'est à ce dernier effort, je le crois, qu'elle doit aussi son style qui choisit les mots pour l'oreille et rythme les phrases. Cela est bien étonnant, et je ne trouve pas qu'on ait assez remarqué le phénomène. A moins de composer une sonate, il semble que rien ne lui était plus inaccessible. Elle aurait pu lire indéfiniment; une lecture épelée ne lui donnait que le lettre à lettre, mais aucune valeur relative des syllabes et des mots. Il faut qu'elle ait senti les voyelles dans sa gorge et dans sa bouche, les consonnes entre ses lèvres et ses dents; pour prendre ce contour de la parole qu'elle sait si bien contrôler, il faut qu'elle ait senti la respiration dans la phrase, qu'elle se soit mise à lire comme à penser en articulant, c'est-à-dire en entendant.

Voici où en est aujourd'hui miss Keller. Elle a 28 ans, mais à peine 20 ans d'humanité, si l'on tient compte que son premier mot lui fut épelé à sept ans et que les images, les impressions d'enfance n'ont pas existé pour elle.

Il y a quelques mois, dans un journal annonçant la publication du *Mathilda Ziegler Magazine pour les aveugles*, paraissait l'entrefilet suivant : « Un grand nombre de poèmes et de contes doivent être négligés parce qu'ils relèvent de la vue. Les allusions au clair de lune, à l'arc-en-ciel, aux étoiles, aux nuages et paysages ne doivent pas être imprimés, parce qu'elles tendent à exagérer chez l'aveugle le sens de son affliction. »

C'est-à-dire, je ne dois pas parler de belles demeures et de jardins, parce que je suis pauvre. Je ne dois rien dire sur Paris et les Indes, parce que je ne peux pas les visiter dans leur réalité territoriale. Je ne dois pas rêver du ciel, parce qu'il est possible que je n'aille jamais là. Cependant, un esprit d'aventure me contraint à user des mots de vue et de son, dont je ne peux deviner le sens que par l'analogie et l'imagination. Le jeu hasardeux est la moitié du plaisir, la joie de la vie quotidienne. Je m'illumine quand mes livres parlent des splendeurs que l'œil seul peut contempler. Les allusions aux nuages et aux clairs de lune n'exagèrent pas le sens de mon affliction, elles emportent mon âme hors de l'étroite réalité de l'affliction.

Les critiques aiment beaucoup nous dire ce que nous ne pouvons pas faire. Ils assurent que la cécité et la surdité nous séparent com-

plètement des choses dont jouissent le voyant et l'entendant et par conséquent affirment que nous n'avons aucun droit moral à parler de la beauté, du ciel, des montagnes, du chant des oiseaux et des couleurs. Ils déclarent que les sensations mêmes que nous devons au sens du toucher sont « suppléées » comme si nos amis sentaient le soleil pour nous! Ils ont nié *à priori* ce qu'ils n'ont pas vu et que j'ai senti. Quelques hardis incrédules sont même allés jusqu'à nier mon existence. Afin donc que je puisse exister, je recours à la méthode de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Ainsi me voilà métaphysiquement établie et je rejette sur les incrédules la charge de prouver ma non-existence. Quand nous considérons le peu qu'on a découvert au sujet de l'esprit, n'est-il pas stupéfiant qu'on veuille avoir la prétention de définir ce que nous pouvons ou ne pouvons pas connaître? J'admets que, dans l'univers visible, il y a d'innombrables merveilles insoupçonnées par moi. De même, ô critique assuré, il y a des myriades de sensations perçues par moi et dont vous n'avez pas rêvé.

Ce petit avant-propos montre la place que la jeune fille occupe dans la publicité de son pays. Elle a eu souvent affaire aux journaux, aussi bien pour prendre part à la dispute théorique de son cas que pour se défendre des apitoiements stupides : « Je ne suis pas une épave humaine. » Elle sait très bien ce qu'elle a de plus que les autres et a pris possession de ses provinces inconnues comme les grands artistes s'emparent de leur œuvre. Helen Keller est un être pour qui le monde tangible existe.

Tendez vos mains pour sentir l'abondance des rayons solaires. Pressez les douces fleurs contre vos joues et suivez du doigt les grâces légères de leur forme, la délicate mutabilité de leur apparence, leur souplesse et leur fraîcheur. Exposez votre face aux marées aériennes qui balaient le ciel, « aspirez de grandes gorgées d'espace », émerveillez-vous, émerveillez-vous à l'infatigable activité du vent. Amassez note à note la musique infinie dont le flot se répand en vous, aux sonorités tactuelles de milliers de branches ou des eaux précipitées. Comment l'univers porterait-il une ride quand le plus profond et le plus émotionnel des sens, le toucher, demeure fidèle à son service? Je sais bien que si une fée m'ordonnait de choisir entre la vue et le toucher, je ne me séparerais pas du chaud et caressant contact des mains humaines, ni de la richesse de forme, la noblesse et la plénitude qui se pressent entre mes paumes.

« Dans ma classification des sens, dit-elle, l'odorat est un

peu inférieur à l'oreille ; et le toucher est de beaucoup supérieur à l'œil. » Pour essayer de la comprendre, il faut se rappeler combien la langue est peu attentive à tout cet ordre de sensations. Si elle avait été française, elle n'aurait eu qu'un seul mot pour les parfums et pour les contacts, et « le toucher » lui-même, quel mot superficiel, épidermique pour cette première fonction de la vie : sentir. Nous le localisons tout de suite au bout des doigts, mais, bien que Miss Keller ait dit avec stupeur, en parlant des autres : « Quand ils regardent, ils mettent leurs mains dans leurs poches », le mot tact a pour elle une signification bien plus étendue : « Chaque atome de mon corps est un vibroscope. »

La nécessité donne à l'œil un précieux pouvoir de vision et de même au corps entier un précieux pouvoir de sentir. Quelquefois l'on dirait que la substance même de ma chair est autant de regards épiant un monde chaque jour nouvellement créé. Le silence et l'obscurité qu'on dit m'enfermer ouvrent hospitalièrement la porte à d'innombrables sensations qui me distraient, m'informent, m'avertissent et m'amusent.

Il ne m'appartient pas de dire si nous voyons mieux avec la main qu'avec l'œil. Je sais seulement que le monde que voient mes doigts est vivant, brillant et satisfaisant. Le toucher apporte à l'aveugle un grand nombre de douces certitudes qui manquent à de plus fortunés, parce que leur sens du toucher est inculte. Quand ils regardent, ils mettent leurs mains dans leurs poches. Sans doute, c'est une des raisons pour lesquelles leur connaissance est souvent si vague, inexacte et inutile.

Il n'y a rien de confus ni d'incertain en ce que nous pouvons toucher. Par le sens du toucher je connais le visage de mes amis, la variété sans limites des lignes droites et courbes, toutes les surfaces, les accidents de terrains, le délicat façonnage des fleurs, les mille formes des arbres et la course des vents puissants. En dehors des objets, des surfaces et des changements atmosphériques, je perçois d'innombrables vibrations. J'obtiens une connaissance assez étendue des choses de tous les jours par les chocs et les ébranlements qu'on sent partout dans la maison.

Bien plus que le toucher de l'épiderme, qui ne lui donne que des relations géométriques, cette autre manière de sentir, plus proche de l'oreille que de la main, et qui est vraiment un autre sens, avec des organes différents : la faculté de percevoir les vibrations, l'a mise en rapport avec le monde vivant. L'é-

tude qu'elle en fait est curieuse par la révélation d'une suppléance presque totale de l'ouïe, on ne peut même dire à la parole près, puisqu'elle a appris la voix et l'articulation au toucher, pas même à la musique près, puisque celle-ci est le règne des vibrations, à la mélodie près, sans doute, encore miss Keller observe-t-elle : « Je ne suis jamais arrivée à distinguer une composition d'une autre. Je crois que c'est possible. Mais la concentration et le surmenage de l'attention seraient si grands que je doute que le plaisir puisse être proportionnel à l'effort. »

Voici la description exacte de ce monde de la vibration, le plus inséparablement lié à la vie. Miss Keller nous parle d'abord de l'ébranlement des pas, auquel elle reconnaît l'âge, l'humeur et le sexe de celui qui marche :

Je sens en eux la fermeté, la décision, la hâte, la réflexion, l'activité, la paresse, la fatigue, l'insouciance, la timidité, la colère et le chagrin. Je perçois très clairement ces dispositions chez les personnes qui me sont familières.

Les pas sont fréquemment interrompus par certaines vibrations et saccades, de sorte que je sais quand on s'agenouille, frappe du pied, remue quelque chose, quand on s'assied, quand on se lève. Ainsi je peux suivre jusqu'à un certain point les mouvements de ceux qui m'entourent et leurs changements d'attitude. A l'instant, un léger, un confus piétinement de pieds nus et ouatés m'apprend que mon chien a sauté sur la chaise pour regarder à la fenêtre, ce que je ne lui permets pas sans investigation, car, à l'occasion, il m'arrive de sentir le même mouvement et je le trouve non sur la chaise, mais frauduleusement sur le sofa.

Quand un menuisier travaille dans la maison ou dans la ferme à côté, je sais par la vibration dentelée, oblique, de haut en bas, la résonnante percussion des coups sur les coups, qu'il emploie la scie ou le marteau. Si je suis assez rapprochée, une certaine vibration promenée le long d'une surface de bois m'instruit de fait qu'il est en train de raboter.

Un léger froissement sur le tapis m'apprend qu'un courant d'air a fait envoler mes papiers. Un coup net est le signal qu'un crayon a roulé par terre. Si un livre tombe, il rend un flaquement plat. Le rappel d'un bâton sur la balustrade annonce que le dîner est servi. La plupart de ces vibrations sont oblitérées en plein air. Sur une pelouse ou sur une route, je sens seulement une course, un pas lourd et le passage des roues.

En plaçant ma main sur les lèvres et la gorge d'une personne, je

me rends compte de bien des vibrations spécifiques et je les interprète : le rire étouffé d'un petit garçon, le « Eh ! » de surprise d'un homme, le « hem » de l'ennui ou de la perplexité, un gémissement de douleur, un cri, un murmure, un sanglot, une suffocation, un halètement. Les cris des animaux, bien que sans paroles, sont éloquents pour moi : le ronron du chat, son miaulement, son crachement de colère, saccadé, agressif ; l'aboiement avertisseur d'un chien, ou sa joyeuse bienvenue, son hurlement de douleur ou son ronflement satisfait ; le meuglement d'une vache et le jacassement d'un singe, le hennissement d'un cheval, le rugissement du lion et le terrible grondement du tigre. Peut-être devrais-je ajouter, pour le bénéfice des critiques et des incrédules qui pourraient parcourir cet essai, qu'avec ma propre main j'ai senti tous ces sons. De mon enfance à l'heure actuelle, j'ai saisi toutes les occasions de visiter les jardins zoologiques, les ménageries et les cirques, et tous les animaux, excepté le tigre, ont parlé dans ma main. Je n'ai touché le tigre que dans un museum, où il est aussi inoffensif qu'un agneau ; je l'ai cependant entendu rugir royalement comme une cataracte sur des rocs.

Pour continuer, je connais aussi le « plop » d'un liquide dans un vase. Donc, si je renverse mon lait, je n'ai pas l'excuse de l'ignorance. Je suis aussi familière avec l'éclatement d'un bouchon, le pétillement d'une flamme, le tic-tac de la pendule, le branle métallique d'un moulin à vent, l'élévation laborieuse et la chute de la pompe, le jet volumineux de la pompe à incendie, le coup illusoire du vent à la porte et à la fenêtre, le fracas du tonnerre et bien d'autres vibrations impossibles à énumérer.

Ces avertissements, ces repères dans le monde sensible, ne lui furent pas seulement des renseignements au jour le jour, il a fallu faire reposer là-dessus toute une éducation, se construire avec ces riens une représentation de la vie :

Je me suis tenue près d'un pont en voie de construction et j'ai senti le fracas tactuel, le retentissement des lourdes masses de pierre, la chute de la terre éboulée, la rumeur des machines, le bruit mat des charrettes de boue, les triples coups des marteaux de forge. J'ai pu sentir les pots à feu, le goudron, le ciment, ainsi j'ai une idée très vive des grands travaux dans la pierre et l'acier et je crois être au courant de tous les bruits infernaux qui peuvent être réalisés par l'homme ou par la machine. La chute des corps tombant lourdement, l'éclat soudain, déchirant, des bûches qu'on fend, le brisement cristallin de la glace pilée, le craquement d'un arbre précipité à terre par un ouragan, l'incompréhensible et persistant chaos de bruit d'un train de marchandises qu'on aiguille, l'explosion du gaz, les roches

qui sautent et le grincement terrifiant du roc sur le roc qui précède l'écroulement, toutes ces choses sont tombées sous l'expérience de mon toucher et contribuent à ma notion de Bedlam, d'une bataille, d'une trombe, d'un tremblement de terre et de toute autre énorme accumulation de bruits.

Le toucher me met en contact avec le trafic et l'activité multiple de la ville. Sans parler du mouvement et de l'encombrement de la foule, des indescriptibles grincements et hurlements électriques de la rue, je suis consciente des exhalaisons émanant de différentes boutiques; des automobiles, camions, chevaux, éventaires de fruits et des nombreuses variétés de fumées.

La cité est intéressante, mais le silence tactuel de la campagne est toujours le bienvenu après le fracas de la ville et les irritantes secousses du train. Combien silencieuses et sans troubles sont les destructions, les réparations et les altérations de la nature! Avec nul bruit de marteau, ou de scie, ou de pierre séparée de la pierre, mais avec une musique de bruissements et de chutes mûres sur le gazon, viennent à terre les feuilles et les fruits que le vent chasse des branches. Silencieusement tout tombe, tout se fane, tout est reversé à la terre afin qu'elle puisse recréer; tout dort, tandis que les architectes actifs du jour et de la nuit accomplissent ailleurs leur silencieux travail. Même sérénité quand tout à coup le sol cède à la lumière une création nouvellement élaborée.

Mais cette remarquable suppléance fait totalement défaut pour un autre organe. La vue est la fonction la plus isolée, vers laquelle il n'y a pas de degrés dans notre sensibilité ; avec une intuition merveilleuse, elle a découvert que les phénomènes intellectuels lui fourniraient encore la meilleure analogie, en tenant compte, cependant, de certaines données, apportées par l'odorat.

Les sensations du toucher sont permanentes et définies, les odeurs varient et sont fugitives, elles changent de nuance, de degré et de place. Il y a quelque chose encore dans une odeur qui me donne une impression de distance. Je dirais d'horizon — la ligne ou l'odeur et l'imagination se rencontrent à l'extrême limite de l'odorat.

L'odorat me renseigne plus que le toucher et le goût sur la manière dont l'ouïe et la vue s'acquittent probablement de leurs fonctions. Le toucher semble résider dans l'objet touché, parce qu'il y a contact de surfaces. Dans l'odorat, il n'y a aucune notion d'intermédiaire et l'odeur semble résider, non dans l'objet senti, mais dans l'organe. Puisque je sens un arbre à distance, il est compréhensible pour moi qu'une personne voit cet arbre sans le toucher. Je ne suis pas intri-

guée par le fait qu'elle en reçoit l'image sur sa rétine, sans intermédiaire puisque mon odorat perçoit l'arbre comme une sphère impalpable, sans plénitude ou contenu. En elles-mêmes, les odeurs ne suggèrent rien. Je dois apprendre, par association, à juger par elles de la distance, du lieu, et des actes ou du voisinage qui en sont les habituelles occasions, précisément comme on m'a dit juger de la couleur, la lumière et le son.

Nous avons dit que ce sont les phénomènes mentaux auxquels elle demande ses meilleures analogies de la vision.

En simple hypothèse, il y a des correspondances adéquates pour toutes les choses de la vie, pour la chaîne entière des phénomènes. L'éclair de la pensée m'explique la soudaineté de l'éclair et le passage d'une comète à travers le ciel. Mon ciel mental m'ouvre les vastes espaces célestes et je procède à les remplir avec les images de mes étoiles spirituelles. Je reconnais la vérité par la clarté et la direction qu'elle donne à ma pensée et, sachant ce qu'est la clarté, je peux imaginer ce que la lumière est à l'œil. Ce n'est pas une convention du langage, mais un impérieux sentiment de la réalité, qui parfois me fait tressaillir quand je dis : « Oh ! je vois ma faute » ou : « Comme sa vie est sombre et sans joie ! » Je connais ces métaphores, cependant je dois m'en servir puisqu'il n'y a rien dans notre langue pour les remplacer. Des métaphores sourdes-aveugles pour y correspondre n'existent pas et ne sont pas nécessaires. Parce que je peux comprendre le mot « reflet » figurativement, un miroir ne m'a jamais intriguée. La manière dont mon imagination perçoit les choses absentes me permet de voir comment les verres grossissent les choses, les rapprochent ou les éloignent.

Refusez-moi cette correspondance, ce sens interne, confinez-moi au monde du toucher incohérent, fragmentaire, et je suis une chauve-souris qui va et vient sur le vent. Supposez que j'omette les mots de vue, ouïe, couleur, lumière, paysage, les mille phénomènes, instruments et beautés qui leur sont attachés, je souffrirais une grande diminution de la surprise et du plaisir en atteignant la connaissance ; en outre — perte plus terrible — mes émotions seraient émoussées et je ne pourrais pas être en contact avec les choses invisibles.

Un fait s'est-il élevé pour démentir l'adéquacité de ces correspondances? Y a-t-il une cellule d'un cerveau d'aveugle qu'on ait ouverte et trouvée vide ? Y a-t-il un psychologue qui ait exploré l'esprit du non-voyant et qui puisse dire : « Il n'y a pas de sensation ici ? »

N'est-ce pas l'admirable justification des poètes, que cette connaissance du réel suppléée par la métaphore? Et miss Keller qui, je le crois bien, n'a pas lu Baudelaire, fait-elle

autre chose que répéter — et jusqu'au titre même — le mystérieux sonnet des correspondances ?

> Comme de longs échos qui de loin se confondent
> Dans une ténébreuse et profonde unité,
> Vaste comme la nuit et comme la clarté
> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

En étrangère à qui la langue a ménagé des surprises que nous ignorons, elle trouve même que nous l'avons trop admis, et qu'avant elle nous en sommes arrivés à la confusion des sens :

> Non seulement les sens nous trompent, mais les habitudes de notre langue indiquent que les gens qui possèdent cinq sens trouvent difficile de garder leurs fonctions distinctes. Je dois croire qu'on entend des points de vue, qu'on voit des tons, qu'on goûte la musique. On me dit que les voix ont une couleur. Le tact, que j'avais supposé être une affaire de perception délicate, devient une affaire de goût. A juger par le large emploi du mot, le goût paraît être le plus important de tous les sens. Le goût règne sur les grandes et les petites conventions de la vie. Certainement, le langage des sens est plein de, contradictions et mes semblables, qui ont cinq portes à leur maison ne sont pas plus chez eux en eux-mêmes que je ne le suis. Alors ne peut-on pas m'excuser, si ce compte-rendu de mes sensations manque de précision ?

Il ne faut pas oublier qu'elle possède autre chose que les vibrations, si infime que nous paraisse l'odorat, si indigent en apport humain, tout prend ici la valeur spéciale des moindres indices pour un enquêteur passionné. « Les sens, dit-elle, s'entr'aident et se renforcent l'un l'autre à tel point que je ne sais pas lequel, du toucher ou de l'odorat, me renseigne davantage sur le monde. Partout la rivière du toucher est rejointe par les ruisseaux des perceptions de l'odorat. » Miss Keller trouve difficile de parler avec dignité et vérité de l'odorat. Il n'occupe pas, trouve-t-elle, parmi les sens, la haute situation qui lui serait due. « Il y a quelque chose de l'ange tombé, dans son cas. »

> Dans mon expérience, dit-elle, l'odorat est fort important, et je trouve les plus hautes autorités en faveur de la noblesse d'un sens que nous avons négligé et déconsidéré. Il est écrit que le Seigneur commanda que l'encens soit continuellement brûlé devant lui avec une odeur agréable. Je doute qu'il y ait une sensation naissant de la

vue plus délicieuse que les odeurs qui filtrent à travers des branches chauffées du soleil et agitées par le vent, ou la marée des parfums qui s'enfle, se calme, s'élève encore, onde à onde, remplissant le vaste monde d'une invisible odeur. Une bouffée de l'univers nous fait rêver des mondes que nous n'avons jamais vus, nous rappeler en un éclair des époques entières de notre plus chère expérience.

Après quelques notations du parfum des saisons, auxquelles nous sommes entraînés, grâce à l'observation lyrique d'une toute moderne littérature, Helen Keller revient à son point de vue plus psychologique de l'odorat, sens informateur :

Je sais, par l'odorat, dans quelles maisons je pénètre. J'ai reconnu une maison de campagne à l'ancienne mode parce qu'elle possède plusieurs couches d'odeurs, laissées par une succession de familles, de plantes, de parfums et de draperies.

Dans le calme du soir, il y a moins de vibrations que pendant le jour, ainsi je dépends davantage de l'odorat. Le relent sulfurique d'une allumette me dit qu'on allume les lampes. Plus tard, je note une défaillante traînée d'odeurs qui flotte encore et disparaît. C'est le signal du couvre-feu. On éteint les lampes pour la nuit.

Au dehors, je suis avertie par le toucher et l'odorat du terrain sur lequel nous marchons et des lieux par où nous passons. Quelquefois, quand il n'y a pas de vent, les odeurs sont groupées de telle sorte que je reconnais le caractère du pays. Je peux situer une haie, une grange, une ferme dont les fenêtres sont ouvertes, un bouquet de pins.

Je n'ai pas, à la vérité, le flair infaillible du lévrier ou de l'animal sauvage. Néanmoins les odeurs humaines sont aussi variées et capables d'être reconnues que les mains et les visages. Le cher parfum de ceux que j'aime est si défini, si impossible à confondre que rien ne peut l'abolir complètement. Si des années se passaient avant que je puisse revoir un ami intime, je crois que je reconnaîtrais instantanément son parfum, au cœur même de l'Afrique, aussi rapidement que le ferait mon frère qui aboie.

Une fois, il y a longtemps, dans la foule d'une gare, une dame, en passant, m'a embrassée. Je n'avais pas même touché sa robe, mais elle laissa un parfum avec son baiser, qui me donna une lueur d'elle. Voilà bien des années qu'elle m'a embrassée. Cependant son parfum est vivant dans ma mémoire.

Il est difficile de trouver des mots pour la chose même : l'odeur caractéristique de la personne. Il semble qu'il n'y ait pas un vocabulaire adéquat des odeurs et je dois retomber dans les phrases approximatives et les métaphores.

Certaines personnes ont une vague odeur insubstantielle qui flotte

autour d'elles, trompant tous les efforts pour l'identifier. C'est le feu-follet de mon expérience olfactive. Quelquefois j'en rencontre à qui fait défaut une distinctive odeur personnelle et je trouve rarement de telles personnes amusantes ou intéressantes. D'un autre côté, celui qui possède une odeur définie a souvent une grande vitalité, de l'énergie et de la vigueur d'esprit.

Les exhalaisons masculines sont, en général, plus fortes, plus vives, moins largement différenciées que celles des femmes. Dans l'odeur des jeunes gens, il y a quelque chose d'élémental, comme le feu, l'orage, la mer salée. Elle a une pulsation de gaieté et de désir. Elle suggère toutes les choses fortes, belles et joyeuses et me donne un sens de bonheur physique. Je me demande si les autres observent que tous les petits enfants ont la même odeur pure, simple, indéchiffrable comme leur dormante personnalité. Ce n'est que vers l'âge de six ou sept ans qu'ils commencent à avoir une perceptible odeur individuelle. Elle se développe et atteint sa maturité avec leurs forces mentales et physiques.

Ce que j'ai écrit au sujet des odeurs, particulièrement des odeurs personnelles, sera peut-être regardé comme le sentiment anormal de qui ne peut avoir idée « du monde de réalité et de beauté perçu par l'œil ». Il y a des gens qui sont aveugles aux couleurs, des gens qui sont sourds aux tons. La plupart des gens sont aveugles et sourds aux parfums.

Elle dit aussi :

Je comprends comment l'écarlate diffère du cramoisi, parce que je sais que l'odeur d'une orange n'est pas celle du raisin. Je peux aussi concevoir que les couleurs ont des nuances et deviner ce que sont les nuances. Dans l'odorat et le goût il existe des variétés, pas assez larges pour être fondamentales, aussi je les appelle des nuances. Il y a une demi-douzaine de roses près de moi. Toutes ont leur indiscutable parfum de rose, cependant mon nez me dit qu'elles ne sont pas les mêmes. L'American Beauty est distincte de la Jacqueminot et de la France. Les odeurs dans certains gazons se fanent aussi réellement pour mes sens que certaines couleurs au soleil pour les vôtres. La fraîcheur d'une fleur dans ma main est analogue à la fraîcheur que je goûte dans un fruit nouvellement cueilli. Je me sers d'analogies semblables pour élargir ma conception des couleurs. Certaines analogies qui existent pour moi entre les qualités des surfaces, de la vibration, du goût et de l'odorat, existent pour les autres entre l'ouïe, la vue et le toucher. Ce fait m'encourage à persévérer, à essayer de jeter un pont sur l'intervalle entre l'œil et la main.

Ces derniers mots nous font abandonner la partie purement

descriptive et nous mènent plus près de la mentalité de cette jeune fille, dont le plus précieux des sens est une infatigable curiosité pour un monde tellement absent qu'il est vraiment pour elle un « autre monde » et qu'il lui faut à peu près toutes les vertus ascétiques pour en avoir seulement le désir. On finit par oublier, devant un vocabulaire si semblable au nôtre et une telle ardeur de divination, l'extrême indigence de ses sensations réelles. Pour vivre, il a fallu qu'elle sente et qu'elle veuille sentir. La vue et l'ouïe nous font vivre sans nous, mais le toucher est un acte, un accident. « Quand ma main me fait mal d'avoir trop touché », dit-elle. Elle est trop attentive pour ne pas mesurer l'effort qu'elle fournit. « Quand mon esprit se traîne lassé et surmené de forcer les idées à jaillir d'une matière obscure, insonore, incolore, détachée. »... Détachée : elle a très bien compris que ce une à une des sensations n'était pas la normale. « Il ne faut jamais oublier qu'avec les doigts je vois seulement une très petite portion des surfaces, et je dois passer et repasser la main sur elles, avant de saisir un tout. » Une petite fille dans la situation d'Helen Keller laissait retomber ses bras, quand on lui apprenait à enfiler des perles. Le prodige est toujours l'éveil de cette curiosité. Miss Keller eut sans doute près d'elle une admirable excitatrice, mais c'est bien plutôt l'élève qui donne l'impression d'avoir surmené le professeur.

L'aveugle doué de quelque courage est en face de l'inconnu et lutte avec lui, et que fait d'autre le monde de ceux qui voient ? Il a l'imagination, la sympathie, l'humanité et ces existences indéracinables l'obligent, par une sorte de délégation, au partage d'un sens qu'il n'a pas. Quand il rencontre les termes de couleur, lumière, physionomie, il cherche, devine, résout leur signification, par des analogies tirées des sens qu'il a. Je tends naturellement à penser, raisonner, tirer des conséquences, comme si j'avais cinq sens au lieu de trois. Cette tendance dépasse mon contrôle, elle est involontaire, habituelle, instinctive. Je ne peux pas obliger mon esprit à dire : « Je sens » au lieu de « Je vois » ou « J'entends ». Le mot « sentir » prouve être à l'examen non moins une convention que « voir » et « entendre », quand je cherche des mots qui décrivent exactement les choses extérieures, qui affectent mes trois sens corporels. Quand un homme perd une jambe, son cerveau persiste à le contraindre d'user de ce qu'il n'a pas et qu'il sent être là. Se peut-il que le cerveau soit ainsi cons-

truit qu'il doive continuer l'activité qui anime la vue et l'ouïe, après que l'œil et l'oreille ont été détruits?

Elle est merveilleuse de persuasion et d'ingéniosité quand elle justifie l'élan qui l'emporte vers la Vie inconnue, dont elle a rencontré l'autel. Cette existence de jeune fille, devant laquelle tombent d'eux-mêmes, comme des vêtements de rebut, les mots de bonheur et de malheur, elle est toute animée, elle est toute passion et tout frémissement. Helen Keller veut la vie pour la vie, comme d'autres l'art pour l'art.

Le sourd-aveugle peut être enfoncé et enfoncé comme le plongeur de Schiller dans les mers de l'inconnu. Mais, différent du héros enchanté, il revient victorieux, serrant cette vérité sans prix que sa pensée n'est pas estropiée, ni bornée par l'infirmité de ses sens. Le monde de l'œil et de l'oreille lui devient un sujet de fatal intérêt. Il s'empare des mots de la vue et de l'ouïe parce que ses sensations l'y obligent. La lumière et la couleur dont il n'a pas d'évidence tactuelle, il les étudie sans appréhension, croyant que toute vérité humainement connaissable lui est accessible. Il est dans une position similaire à celle de l'astronome qui, ferme, patient, observe une étoile, nuit après nuit, pendant des années, et se trouve récompensé s'il découvre un seul fait à son égard. Le sourd-aveugle aux ordinaires choses extérieures et le sourd-aveugle à l'incommensurable univers sont tous deux limités par le temps et l'espace, mais ils ont fait un pacte pour se faire servir de leurs limitations.

La masse des connaissances humaines est une imaginaire construction. L'histoire n'est qu'un mode de l'imagination, une manière de voir les civilisations qui, depuis longtemps, n'apparaissent plus sur la terre. Quelques-unes des découvertes les plus significatives de la science moderne doivent leur origine à l'imagination d'hommes qui n'avaient ni les connaissances exactes, ni les instruments appropriés pour démontrer leurs convictions. Si l'astronomie n'avait pas toujours pris les devants sur le télescope, personne n'aurait jamais pensé qu'il valût la peine de construire un télescope. Quelle grande invention n'a pas existé dans la pensée de l'inventeur, longtemps avant qu'il lui donnât une forme tangible?

Un plus magnifique exemple de la connaissance imaginative est l'unité sur laquelle les philosophes basent leur étude de l'univers. Il leur est impossible de percevoir le monde dans sa totale réalité. Cependant leur imagination avec son compte ouvert à l'erreur, son pouvoir de traiter l'incertain comme négligeable, a montré la voie à la connaissance empirique.

Dans leurs moments de plus haute création, le grand poète, le

grand musicien cessent d'user des grossiers instruments de la vue et de l'ouïe. Ils brisent l'ancrage de leurs sens, s'élèvent sur les impérieuses et fortes ailes de l'esprit bien au-dessus des collines nuageuses et des vallées obscurcies, dans les régions de la lumière, de la musique et de l'intellect.

Quel œil a vu les gloires de la Nouvelle Jérusalem? Quelle oreille a entendu la musique des sphères, les pas du temps, les coups du hasard et ceux de la mort? Les hommes n'ont pas entendu, avec leur sens physique le tumulte des douces voix sur les collines de Judée, ni vu la céleste vision; mais des millions ont écouté, à travers les âges, le message spirituel.

Notre cécité ne change pas un iota aux cours des réalités intérieures. De nous, il est aussi vrai que du voyant, que le plus beau des mondes est toujours celui que perçoit l'imagination.

Or, miss Keller affirme et prouve qu'elle n'est pas étrangère à notre idée de la beauté, et que « manquer d'un sens ou deux » n'est pas une suffisante affaire pour atrophier l'intelligence humaine. C'est toute la démonstration qu'elle a désiré faire, on sent que c'est là son point d'honneur.

D'après tous les arts, toute la nature, toute cohérente pensée humaine, nous savons que l'ordre, la proportion, la forme sont les éléments essentiels de la beauté. Maintenant l'ordre, la proportion, la forme, sont palpables au toucher. Mais la beauté et le rythme sont plus profonds que les sens. Ils sont comme l'amour et la foi. Ils jaillissent d'un acte spirituel ne dépendant que légèrement de la sensation. L'ordre, la proportion, la forme ne peuvent pas engendrer dans la pensée l'idée abstraite de beauté, s'il n'y a déjà là une âme-intelligence pour souffler la vie dans les éléments. Bien des personnes, ayant des yeux parfaits, sont aveugles dans leurs perceptions. Bien des personnes, ayant des oreilles parfaites, sont émotionnellement sourdes. Et précisément, ce sont elles qui osent poser des limites à la vision de ceux qui, manquant d'un sens ou deux, ont la volonté, l'âme, la passion, l'imagination.

Maintenant quel est pour elle ce monde imaginaire, où les images ne sont point? Miss Keller ne laisse rien dans le vague; avec elle on ne quitte pas le domaine de l'expérience ; c'est ce qui doit, il me semble, rendre son témoignage aussi précieux qu'unique. J'ignore quel usage en pourrait faire actuellement un psychologue, mais je sens bien qu'il y a là un document sans équivalent.

Il y a, dit-elle, une consonnance de toutes choses, un mélange de

tout ce que nous savons du monde matériel et du monde spirituel. Pour moi, ce sont toutes les impressions, vibrations, chaleur, froid, goût, odorat et les sensations que celles-ci apportent à l'esprit, infiniment combinées, entremêlées avec les idées associées et la connaissance acquise. Aucune personne réfléchie ne voudra croire que ce que j'ai dit au sujet de la signification des pas est strictement vrai de simples vibrations et secousses. C'est un revêtement du spirituel dans certains éléments matériels — coups tactuels — et une connaissance acquise des habitudes physiques et des traits moraux des êtres hautement organisés. Que signifieraient les odeurs si elles n'étaient pas associées à l'époque de l'année, à l'endroit où je vis, aux gens que je connais?

Le résultat d'un tel mélange est quelquefois un essai de cordes grinçantes très éloigné d'une mélodie, encore plus loin d'être une symphonie. Pour l'avantage de ceux qui auraient besoin d'être rassurés, je dirai que j'ai senti un musicien accorder son violon, que j'ai lu sur la symphonie et qu'ainsi j'ai une claire perception intellectuelle de ma métaphore. Mais avec de l'entraînement et de l'expérience, les facultés rassemblent les notes éparses et les combinent en un tout harmonieux et complet.

Me refusera-t-on l'usage de mots tels que « fraîcheur » ou « étincelle », « obscur » et « morne »? J'ai marché de grand matin dans les champs, j'ai senti un massif de roses chargé de rosée et de parfum. J'ai senti les courbes et les grâces de mon chat en train de jouer, j'ai connu les douces manières timides des petits enfants. J'ai connu le triste envers de toutes ces choses, un pénible tableau du toucher. Rappelez-vous que j'ai quelquefois voyagé sur une route poussiéreuse aussi loin que mes pieds purent aller. A un tournant soudain j'ai marché sur d'affreux roseaux desséchés; en étendant les mains j'ai touché un bel arbre dont un parasite avait pris la vie comme un vampire. J'ai touché un oiseau dont les douces ailes pendaient flasques, dont le cœur ne battait plus. J'ai pleuré sur la faiblesse et la difformité d'un enfant boiteux ou aveugle de naissance ou, pire encore, sans sa raison. Si j'avais le génie de Thomson, moi aussi je pourrais dépeindre une « Cité de l'Effroyable Nuit » par les seules sensations du toucher. De contrastes si irréconciliables, pouvons-nous manquer à nous former une idée de la beauté et de savoir certainement quand nous nous trouvons en présence du charme?

Il est impossible de disputer à Helen Keller un sens esthétique de la nature. Il n'est pas « vicarieux », comme on s'acharne à le lui dire. On peut parler des arbres quand on passe des minutes à les écouter, le front sur l'écorce, comme en témoigne une photographie émouvante. C'est avec un détail de poète

qu'elle décrit ses paysages sensibles. Ici encore l'abondance des sensations est surprenante, que faut-il admirer du sensitif appareil humain, ou de l'infatigable attention d'une volonté ?

Les mille douces voix de la terre ont réellement trouvé leur chemin vers moi, le petit bruissement des touffes de gazon, le froissement soyeux des feuilles, le bourdonnement des insectes, le ronflement d'une abeille dans une fleur que j'ai cueillie, le battement d'ailes d'un oiseau après son bain et la fine vibration sur les galets de l'eau qui se ride et court.

Les ayant une fois senties, ces voix aimées bourdonnent, murmurent, frissonnent et vibrent pour toujours dans ma pensée, une part d'heureux souvenirs qui ne meurent point.

Entre mes expériences et celles des autres, il n'y a pas un gouffre de muet espace que je ne puisse franchir. Car j'ai des contacts infiniment variés et instructifs avec le monde, avec la vie, avec l'atmosphère dont la radiante activité nous enserre tous. La pénétrante énergie de l'air qui enferme tout est chaude et enivrante. Les ondes de chaleur et les ondes de son jouent sur mon visage dans une variété et des combinaisons infinies, de telle sorte que je puis soupçonner ce que peuvent être les myriades de sons que mes oreilles insensibles n'ont pas entendus.

Parlant alors des poètes aveugles, tels que Mme Bertha Galeron et M. Clarence Hawkes, miss Keller explique :

Notre idée du ciel est une accumulation d'aperçus du toucher, d'allusions littéraires et d'observations d'autrui, avec un mélange émotionnel du tout. Mon visage ne sent qu'une minime partie de l'atmosphère, mais je vais à travers l'espace continu et je sens l'air sur chaque point, à chaque instant. On m'a parlé des distances de la terre au soleil, aux autres planètes, aux étoiles fixes. Je multiplie mille fois les plus grandes hauteur et largeur que mon toucher peut atteindre, et j'acquiers ainsi un sentiment profond de l'immensité du ciel.

Faites que je me meuve constamment sur l'eau, toujours de l'eau, rien que de l'eau, et vous me donnez la solitude, l'étendue de l'Océan qui remplit l'œil. J'ai été en mer sur un petit bateau à voile, pendant que la marée montante le poussait vers le rivage. Ne puis-je comprendre la figure poétique : « Le vert du printemps submerge la terre comme une marée » ? J'ai senti la flamme d'une bougie soufflée et agitée dans un courant d'air. Ne puis-je alors dire : « Des myriades de mouches de feu volent deci et delà dans l'herbe humide de rosée, comme des lumignons agités » ?

Combinez l'espace sans fin de l'air, la chaleur du soleil, l'influence du parfum capricieux, les nuages décrits à mon esprit compréhensif, le fréquent passage d'un ruisseau à travers le sol, l'expansion d'un lac ridé par le vent, l'ondulation sensible des collines, dont je me souviens quand je suis bien loin d'elles, les arbres surplantant les arbres quand je marche près d'eux, les repères que j'essaie de garder pendant qu'on m'indique la direction des différents points de l'horizon, et vous commencerez à être plus certains de mon paysage mental. La limite extrême à laquelle ma pensée atteindra clairement est l'horizon de mon esprit. Par cet horizon j'imagine celui que l'œil distingue.

Le toucher ne peut pas franchir la distance — il n'est capable que du contact des surfaces — mais la pensée saute l'abîme. Pour cette raison il m'est possible d'user des mots qui décrivent les objets éloignés de mes sens. J'ai senti les rondeurs dans la tendre forme de l'enfant ; je peux appliquer cette perception au paysage et aux collines du lointain.

Certainement, je vais assez loin pour sympathiser avec la jouissance que mes semblables ressentent dans la beauté qu'ils voient et dans l'harmonie qu'ils entendent. Ce lien entre l'humanité et moi vaut la peine d'être maintenu, même si les idées sur lesquelles je le base prouvent être erronées. D'agréables et belles vibrations existent pour mon toucher, bien que pour m'atteindre elles doivent voyager à travers d'autres substances que l'air. Ainsi j'imagine les sons agréables et enchanteurs et leur arrangement artistique qu'on appelle la musique, et je me rappelle qu'ils voyagent à travers l'air vers l'oreille, apportant des impressions quelque peu semblables aux miennes. Je sais aussi ce que sont les tons, puisqu'ils sont perceptibles actuellement dans la voix. Maintenant, la chaleur varie considérablement dans le soleil, dans le feu, dans les mains, dans la fourrure des animaux. En vérité il y a pour moi une telle chose qu'un soleil froid. Ainsi je pense aux variétés de la lumière qui touchent l'œil, froides et chaudes, vives et voilées, douces et éclatantes, mais toujours lumière, et j'imagine leur passage à travers l'air vers un sens largement ouvert au lieu d'un sens étroit comme le toucher. De l'expérience que m'ont donnée les voix, je devine comment l'œil distingue les ombres parmi la lumière. Pendant que je lis les lèvres d'une femme dont la voix est un soprano, je note un son bas ou joyeux, parmi la voix haute et déployée. Quand je sens mes joues chaudes, je sais qu'elles sont rouges. J'ai tellement lu sur les couleurs, j'en ai tellement parlé que, sans aucune intention de ma part, je leur attache un sens, précisément comme tout le monde attache une certaine signification à des termes abstraits, comme espérance, idéalisme, monothéisme, intellect, qui ne peuvent pas être véritablement représentés par des objets visibles, mais qui

sont compris par des analogies entre les concepts immatériels et les idées qu'ils éveillent des choses externes. La force de l'association m'entraîne à dire que le blanc est pur, exalté, le vert exubérant, le rouge suggère l'amour ou la honte, ou la force; sans la couleur ou le son équivalent, la vie me serait sombre, aride, un vaste néant.

Ainsi par une loi intérieure d'achèvement, il n'est pas permis à mes pensées de demeurer incolores. Il me faut un effort de l'esprit pour séparer des objets la couleur et le son. Dès que mon éducation commença, les choses me furent toujours décrites avec leurs couleurs et leurs sons par quelqu'un ayant des sens aiguisés et un sentiment raffiné de la signification. Par conséquent, je pense habituellement aux choses en tant que colorées et sonores. L'habitude compte pour une part. Le sens de l'âme compte pour une autre part. Le cerveau avec sa construction pour cinq sens affirme son droit et compte pour le reste.

Car ce dernier point est la thèse d'Helen Keller, elle la défend avec vivacité, non cependant sans une certaine résignation désinvolte à ce qui ne peut être démontré.

L'enfant aveugle, dit-elle, l'enfant sourd-aveugle a hérité de l'esprit d'ancêtres voyants et entendants un esprit fait à la mesure de cinq sens. Donc il doit être influencé, que ce soit même à son insu, par la lumière, la couleur, le son transmis par le langage qu'on lui enseigne, car les cellules du cerveau sont prêtes à recevoir ce langage. Le cerveau de la race est tellement imprégné de couleur, qu'il teinte même le langage de l'aveugle. Chaque objet auquel je pense est teint de la nuance qui lui appartient par l'association et la mémoire. L'expérience du sourd-aveugle dans un monde de voyants et d'entendants est pareille à celle du matelot dans une île dont les habitants parlent une langue qui lui est inconnue, dont la vie n'est pas celle qu'il a vécue. Il est un, ils sont plusieurs; il n'y a nulle chance de compromis. Il doit apprendre à voir avec leurs yeux, à entendre avec leurs oreilles, à penser avec leurs pensées, à suivre leurs idéals.

Si l'obscur monde silencieux qui l'entoure était essentiellement différent du monde sonore, éclairé du soleil, il serait incompréhensible à ses pareils et ne pourrait jamais être discuté. Si ses sentiments et sensations étaient fondamentalement différents de ceux des autres, ils seraient inconcevables, excepté à ceux qui auraient des sensations et des sentiments similaires. Si la conscience mentale du sourd-aveugle était absolument différente de celle de ses semblables, il n'aurait aucun moyen d'imaginer ce qu'ils pensent. Puisque l'esprit de celui qui n'a pas la vue est essentiellement le même que celui du voyant, en cela qu'il n'admet point de lacune, il doit suppléer par quelque

sorte d'équivalent pour les sensations physiques manquantes. Il doit percevoir une ressemblance entre les choses extérieures et les choses intérieures, une correspondance entre le vu et le non-vu. Je me sers d'une telle correspondance en bien des cas et peu importe jusqu'à quel point je l'étends aux choses que je ne peux pas voir; cela ne tombe pas sous l'expérience.

Elle achève enfin son analyse, j'ai envie d'écrire son rapport, sur le monde singulier dont elle seule a jamais parlé, et fait cette remarque importante :

Ma main a sa part dans la multiple connaissance, mais il ne faut jamais oublier qu'avec les doigts je vois seulement une très petite portion des surfaces et que je dois passer et repasser la main avant que mon toucher saisisse l'ensemble. Il est encore plus important, cependant, de se souvenir que mon imagination n'est pas enchaînée à certains points, positions et distances. Elle met toutes les parties ensemble, simultanément, comme si elle les voyait ou les savait au lieu de les sentir. Bien que je ne sente à la fois qu'une petite partie de mon cheval — mon cheval est nerveux et ne se soumet pas aux explorations manuelles — cependant, parce que j'ai bien des fois senti le jarret, les naseaux, le sabot et la crinière, je peux voir les coursiers de Phébus Apollon parcourant le ciel.

Avec un tel pouvoir actif, il est impossible que ma pensée demeure vague, indistincte. Elle doit nécessairement être forte, définie. Ceci est réellement, un corollaire de la vérité philosophique, que le monde réel existe seulement pour l'intelligence. C'est-à-dire, je ne peux pas toucher le monde en sa totalité ; à la vérité, j'en touche moins que les autres n'en voient ou n'en entendent. Mais toutes les créatures, tous les objets passent entiers dans mon cerveau et y occupent la même étendue que dans l'espace matériel. Je déclare que pour moi les pensées ramifiées, sinon les rameaux des pins, ondulent, dominent, bruissent et rendent harmonieuses les crêtes des montagnes s'élevant sommet sur sommet. Si j'ai la velléité de me représenter le monde comme un tout, il devient vision immédiate : homme, bête, oiseau, reptile, mouche, ciel, océan, montagne, plaine, roc et galet. La chaleur de la vie, la réalité de la création est sur tout. La pulsation des mains humaines, la douceur des fourrures, les souples ondulations des longs corps, le piquant bourdonnement de l'insecte, la raideur des escarpements quand je les gravis, la liquide mobilité et le grondement des vagues sur les rochers. Etrange à dire, j'ai beau l'essayer, je ne peux pas astreindre mon toucher à pénétrer cet univers en tous sens. Dès que je le tente, tout s'évanouit; seuls de petits objets demeurent, d'étroites portions de surfaces, de simples indications tactiles, un chaos de choses dispersées au hasard. Aucun frisson,

ıcun plaisir n'en est excité. Rendez à l'artistique et compréhensif ens interne son légitime domaine, et vous me donnez la joie qui, ieux que tout, prouve la réalité.

Et pourtant, ce monde, aujourd'hui si rempli de signification, 'aurait pas suffi à l'humaniser. Elle est terrifiante quand elle arle des années qui ont précédé son éducation, non parce que . chose est humainement atroce — elle parle avec douceur de es souvenirs d'enfance — mais parce que nulle part on n'est ıssi près du mystère spirituel. Jusqu'à sept ans, elle a été n animal, un animal humain avec une main prenante, et un erveau admirablement constitué, par le toucher elle avait du ıonde extérieur ou du moins de la vie domestique une représentation suffisante. Elle pleurait et riait — naturellement, araît-il — elle jouait et s'amusait ; elle se mettait en colère ; le affirme qu'elle ne pensait pas :

Avant que mon institutrice vînt à moi, je ne savais pas que je suis - sic —. Je vivais dans un monde qui était un non-monde. Je ne eux pas espérer décrire adéquatement ce temps inconscient et consent de néant. Je ne savais pas que je sus quoi que ce soit, ni que je vais, ou agissais, ou désirais. Je n'avais ni volonté, ni intelligence. étais emportée vers les objets et les actes par un certain élan natul, aveugle. J'avais une humeur qui me faisait sentir la colère, la tisfaction, le désir. Ces deux faits conduisaient ceux qui m'entouient à supposer que je voulais et pensais. Je peux me rappeler out cela non parce que je savais que c'était ainsi, mais parce que ai la mémoire tactile. Elle me permet de me souvenir que je n'ai mais contracté mon front dans l'acte de penser. Je ne considérais mais rien à l'avance ni ne le choisissais. Je me rappelle aussi taclement le fait que jamais dans un sursaut du corps, ou un battement de cœur, je ne sentis que j'aimais ou me souciais de quoi que soit. Ma vie intérieure était alors un vide sans passé, présent ou tur, sans espoir ou prévision, sans étonnement ni joie, ni foi.

Ce n'était pas la nuit — ce n'était pas le jour.
. . . .
Mais le vide absorbant l'espace
Et la fixité sans une place ;
Il n'y avait ni étoiles — ni terre — ni temps —
Ni arrêt — ni changements — ni bien — ni crime.

Mon être dormant n'avait idée ni de Dieu, ni de l'immortalité, ni ainte de la mort.

Je me souviens aussi, par le toucher, que j'avais un pouvoir d'assciation. Je sentais les ébranlements tactuels comme un pas, une

fenêtre qu'on ouvre ou qu'on ferme, le battement d'une porte. Après avoir fréquemment senti — smell — la pluie et le désagrément de l'humidité, j'agissais comme les autres autour de moi, je courais fermer la fenêtre. Mais ce n'était de la pensée dans aucun sens. C'était le même genre d'association qui fait que les animaux s'abritent de la pluie. Par ce même instinct de « singer » les autres, je pliais les vêtements qui revenaient de la buanderie, et mettais les miens de côté, je donnais à manger aux dindons, je cousais des yeux de perle à la figure de ma poupée, et faisais beaucoup d'autres choses dont j'ai un souvenir tactuel. Quand j'avais envie d'une chose que j'aimais — de la crème glacée, par exemple — j'avais un goût délicieux sur ma langue (par parenthèse, je ne l'ai plus jamais maintenant) et, dans la main, je sentais le mouvement de l'appareil à glace. Je faisais le geste et ma mère savait que je voulais de la crème glacée. Je pensais et désirais dans mes doigts. Si j'avais fait un homme, j'aurais certainement mis le cerveau et l'âme au bout de ses doigts. De semblables réminiscences, je conclus que c'est par l'éveil des deux facultés, liberté de volonté ou choix, et rationalité, ou pouvoir de penser par une chose à une autre, qu'il est rendu possible d'arriver à l'être, d'abord comme enfant, ensuite comme homme.

Cette impossibilité d'être de la pensée dans un cerveau capable de tous les développements, avec un minimum, il est vrai, d'impressions sensibles, mais encore un minimum très suffisant, si l'on songe au contenu presque prodigieux de toute sensation, cette impossibilité de la conscience sans la bizarre petite algèbre des mots, est à faire rêver les spiritualistes, et, en toute impartialité, les sensualistes. Car miss Keller continue :

Puisque je n'avais aucun pouvoir de pensée, je ne comparais pas un état mental avec un autre. Ainsi je ne fus consciente d'aucun changement ou mouvement se passant dans mon cerveau quand mon professeur commença à m'instruire. Je ressentis simplement une satisfaction intense en obtenant plus facilement ce que je voulais par les mouvements des doigts qu'elle m'enseigna. Je ne pensais qu'aux objets, et seulement aux objets dont j'avais envie. C'était le mouvement du congélateur sur une plus grande échelle. Quand j'appris la signification de « je » et « moi » et découvris que j'étais quelque chose, je commençai à penser. Alors seulement la conscience exista pour moi. Ainsi ce ne fut pas le sens du toucher qui m'apporta la connaissance, ce fut l'éveil de mon âme qui, d'abord, rendit à mes sens leur valeur, leur connaissance des objets, noms,

ualités et propriétés. La pensée me fit consciente de l'affection, la oie et toutes les émotions. Je fus impatiente de savoir, puis de comrendre, ensuite de réfléchir sur ce que je savais et comprenais, et 'aveugle impétuosité qui m'avait d'abord conduite ici et là, à la dicée de mes sentiments s'évanouit pour toujours. Je ne peux pas reprébenter plus clairement que personne autre les graduels et subtils hangements des premières impressions aux idées abstraites. Mais e sais que mes idées physiques, c'est-à-dire mes idées dérivées des bjets matériels, m'apparaissent d'abord en idées similaires à celles lu toucher. Instantanément elles passent en significations intellecuelles. Ensuite la signification trouve son expression dans ce qu'on ppelle « la parole intérieure ». Quand j'étais enfant, ma parole intéieure était un épèlement intérieur. Bien que je sois fréquemment rise encore maintenant, m'épelant à moi-même avec mes doigts, ependant je me parle aussi avec mes lèvres et il est vrai que, dès ue j'appris à parler, mon esprit rejeta les symboles manuels et ommença d'articuler. Cependant, quand j'essaie de me rappeler ce ui m'a été dit, je suis consciente d'une main épelant dans la nienne.

Une conséquence inattendue de son réveil mental est ce u'elle a appelé « le monde en vie ».

On m'a souvent demandé ce que furent mes premières impressions lu monde où je me trouvais. Mais ceux qui pensent un peu à leurs remières impressions savent de quelle énigme il s'agit. Nos impresions croissent et changent à notre insu ; ce que nous supposons voir pensé enfants peut être tout à fait différent de ce que nous vons réellement éprouvé dans notre enfance. Je sais seulement que, orsque mon éducation eut commencé, le monde qui parvint à mon tteinte fut tout en vie. Je parlais par signe à mes jouets et à mes hiens... Il se passa des années avant qu'on pût me persuader que nes chiens ne comprenaient pas ce que je disais et je m'excusais oujours quand je courais ou marchais sur eux.

Lorsque mon expérience s'élargit et s'approfondit, les sentiments oétiques et indéterminés de l'enfance commencèrent à se fixer en ensées définies. La nature — le monde que je pouvais toucher — était nveloppée et remplie de moi. J'incline à croire ces philosophes qui éclarent que nous ne connaissons rien que nos sentiments et nos lées. A l'aide de quelque raisonnement ingénieux, on peut voir dans monde matériel simplement un miroir, une image des sensations ientales permanentes. En toute sphère, la connaissance de soi est la ondition et la limite de notre conscience.

Chose encore à noter, ce monde vivant, ces choses à qui

l'on parle, ne sont que très vaguement humaines, ou du moins les vraies personnes se confondent avec le reste. Elle se reconnaît dans son univers, mais elle y est toute seule; les autres, en tant que semblables furent découverts les derniers.

Quoi qu'il en soit, j'en vins plus tard à chercher une image de mes émotions et de mes sensations en autrui. Je dus apprendre les signes extérieurs des sentiments. Le sursaut de la peur, la tension contenue maîtrisée, de la souffrance, le battement des muscles heureux du être perçu et comparé avec ma propre expérience avant que je puisse les rapporter à l'âme intangible d'un autre. Tâtonnante, incertaine je découvris enfin mon identité et après avoir vu mes pensées et mes sentiments répétés en autrui, je construisis graduellement mon monde de l'homme et de Dieu. A mesure que je lis et étudie, je trouve que c'est ainsi que le reste de la race a fait. L'homme regarde d'abord en soi et, avec le temps, il trouve la mesure et le sens de l'univers.

Si peu de commentaires sont possibles sur un cas si exceptionnel, que je voudrais bien ne pas conclure. Devant les plus beaux tours de force, quelque chose se révolte en nous et même se détourne; il semble qu'il y ait un prix qu'on ne peut pas mettre aux choses. Je me rappellerai la défense d'Helen Keller, qui ne laisse pas discuter son effort : « C'est le secret vouloir intime qui juge notre destin », et s'il fallait absolument la justifier près de nos utilitaires « à quoi bon », voici que je découvre une remarquable raison d'être à cette vie et comme une excuse à ce que Renan appelait l'immoralité transcendante de la nature. La mission de cette jeune fille, devant tout ce qui parle un peu haut dans le monde, plaintes, gémissements, revendications, est d'apprendre aux autres à se taire.

MARIE LENÉRU.

POÈMES

LES HEURES DE SOLEIL

Vous fûtes, ô mes vers, mes heures de soleil!
Par vous j'ai triomphé de l'ombre. Mes réveils
Furent environnés d'aubes éblouissantes
Et mes nuits ont gardé vos visions ardentes.

Vous mîtes des lueurs d'aurore dans mes yeux.
Par vous j'ai mieux goûté la Nature. J'ai mieux
Compris tout ce qui vit, frémit, chante, palpite,
Dans les matins, lourds des odeurs de clématites.

C'est l'aube. Sur les toits coule un fleuve de lait.
Un rayon de soleil vient frapper les volets.
Le jardin assoupi dans la clarté s'éveille
Sous le vol bourdonnant et joyeux des abeilles.

Ce sera une chaude journée. Un enfant
Passe sur le chemin, les pieds nus, en sifflant
Un vieil air de complainte agreste et familière.
Les laveuses s'en vont par groupe à la rivière.

Avant l'aube, les moissonneurs s'en sont allés;
On voit leurs grands chapeaux de paille sur les blés.
Le soleil a baisé les bras nus des faneuses
Et brûlé leurs chansons sur leurs lèvres rieuses.

On éprouve à s'asseoir à l'ombre des bouleaux
Et des saules, penchés sur la face de l'eau,
Un bien-être si grand, une langueur si douce,
Que l'on se laisse choir, étourdi, dans la mousse.

Quand tu touches mon front, Muse, d'un doigt vainqueur,
C'est un été brûlant qui rentre dans mon cœur.
Je ne me souviens plus qu'il fut des heures grises,
Tant la clarté de ce soleil d'été me grise.

Aussi je veux tresser des couronnes, je veux
Enguirlander vos fronts et fleurir vos cheveux
Et vous offrir ici mes strophes les meilleures,
O mes vers! clairs matins! soirs tièdes! calmes heures!

☆

PRIÈRE A PAN

O grand Pan, donne-moi l'âme des gais ruisseaux,
Qui coulent mollement sur la verdure fraîche ;
Donne à mon cœur troublé la pureté des eaux,
A chacun de mes mots l'âpre saveur des pêches.

Donne-moi la bonté chaste des blancs agneaux,
Et dépose le miel des ruches sur mes lèvres!
Pour déjouer l'obstacle et vaincre mes rivaux,
Donne-moi la nerveuse agilité des chèvres.

Donne-moi la sérénité des champs muets,
Fais luire ton soleil, ce gros œil de cyclope,
Et fais que je me perde en de charmants bosquets,
Parmi les jasmins blancs et les héliotropes!

Donne-moi la douceur de l'eau, l'ardeur du feu,
La torpeur de la terre où germe la récolte,
Et, pour calmer mon cœur, qui souffre et se révolte,
La résignation placide des grands bœufs!

*

CONSEILS

Mordez au fruit doré des belles fantaisies.
Aimez: l'amour est bon aux cœurs de dix-huit ans.
Suivez dans leurs élans les nobles poésies
Et contemplez le monde avec des yeux d'enfant.

Ecoutez la Nature immense et bienfaisante :
Rien n'est bon, rien n'est sain qu'elle n'ait consacré ;
Aux sources du printemps buvez la sève ardente,
Ce lait qu'elle vous offre, abondant et sucré.

Soyez ses fils, soyez les hérauts de la vie!
Laissez les sombres morts ensevelir les morts ;
Ayez le cœur content, ayez l'âme ravie
Et mêlez vos cheveux aux rais du soleil d'or !

Aux senteurs des forêts dilatez vos narines.
Prenez part à la vie immortelle des fleurs.
Que les bouillants étés emplissent vos poitrines
Et versent dans vos seins leurs sublimes ardeurs.

Tenez-vous droits ; ayez la fierté des grands arbres,
Qui montent vers le ciel avec sérénité,
Et que votre vertu, forte comme le marbre,
Ait comme lui l'éclat et la solidité.

... Et quand l'heure viendra de dire adieu aux choses
Et de s'évanouir dans un effacement,
Sachez mourir avec la noblesse des roses
Et le geste divin de leur effeuillement.

LUCIEN LELUC.

LES PAMPHLETS CONTRE VICTOR HUGO

(*Suite* [1])

—

Les Burgraves sont tombés, le capitaine Ledru le constate non sans une secrète satisfaction. A quoi tient l'insuccès? Est-ce, comme on l'a dit, à la cabale montée contre Victor Hugo? Pas du tout. Le poète doit s'en prendre d'abord au zèle intempestif de ses amis qui violentaient les spectateurs manquant d'enthousiasme, pour obtenir leurs applaudissements. Il doit s'en prendre ensuite aux vers ridicules et vraiment dignes d'être sifflés, qui abondent dans son œuvre. Pierre Ledru cite plusieurs exemples. Je n'en retiendrai qu'un seul.

Les amis de M. Hugo, dit-il, ont coutume d'applaudir à tout rompre les vers suivants :

Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
Couché dans son serment comme dans son armure,
Et le temps, qui des morts ronge le vêtement,
Parfois brisait l'armure et jamais le serment.

Eh bien! moi, — je l'avoue à ma honte, — je les trouve détestables. Qu'on dise d'un guerrier qu'il est mort dans son serment comme dans son armure, c'est déjà fort honnête, d'autant plus, — nous en savons quelque chose, — que les exemples contraires sont assez fréquents; mais faire survivre le serment de l'homme à l'homme lui-même et l'embaumer en quelque sorte par le procédé Gannal, voilà une idée qui ne pouvait naître que dans le cerveau du ci-devant enfant sublime.

On a attaqué *les Burgraves* avec une particulière violence. C'est qu'il fallait répondre aux éloges exagérés des critiques enregimentés dans la camaraderie littéraire. Pierre Ledru ne nomme pas ces critiques, mais ses allusions sont transparentes. Il affirme avoir rencontré un « gros garçon à la face ronde et réjouie » causant sous le péristyle du Théâtre-Français et disant à son interlocuteur : « Ah! que vous êtes heureux, mon cher, d'être indépendant; cette pièce est détestable, eh bien! B... veut absolument que j'en dise du bien, il le veut et cela

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 267.

sera; quel chien de métier! » Le lendemain, douze colonnes des *Débats* glorifiaient *les Burgraves* et nous avons tous reconnu Jules Janin (1) dans le gros garçon que croisa Pierre Ledru.

Celui-ci nous signale un autre critique animé des meilleures intentions envers *les Burgraves* et leur auteur.

Amateur effréné du bric-à-brac moyen-âge et du génie de M. Victor Hugo, un double sentiment de sympathie l'entraînait vers *les Burgraves*. Aussi a-t-il déployé en leur faveur toutes les ressources de son éloquence, flanquées d'images singulièrement appropriées à la chose. Ecoutez-le : « Ces personnages de granit résument d'une manière admirable le donjon féodal avec ses sarbacanes et ses machicoulis. — Ce monologue présente un merveilleux enchevêtrement de piliers, d'arcs-boutants et de contre-forts. — Voilà une tirade comparable aux voûtes sombres et surbaissées de l'époque romane. — Voici des vers de style ogival s'épanouissant en rosaces et en gracieux rinceaux; — plus loin, un hémistiche profondément ciselé, — une épithète accrochée à son substantif comme la guérite en poudrière aux flancs de la tour vertigineuse, etc.» Le jeune critique épuise enfin, en formules laudatives toute la nomenclature des termes de l'architectonique du XIIe siècle; il n'en a oublié qu'un seul, dont pourtant la fréquente application eût été assez motivée : *les gargouilles*.

Les phrases que cite Pierre Ledru sont empruntées au feuilleton de Théophile Gautier. Il n'est pas plus difficile de reconnaître Granier de Cassagnac auquel l'ennemi des *Burgraves* fait ensuite allusion. Cassagnac avait défendu Victor Hugo dans *le Globe* et l'avait comparé à Racine et à Corneille. Une telle irrévérence révolte Pierre Ledru. Que peut-il y avoir de commun, se demande-t-il, entre ces chefs-d'œuvre et « un drame bâtard dont les personnages et les accessoires (morts ressuscités, — enfant perdu et retrouvé, — caveau *discret*, — taches de sang ineffaçables comme celles de la *Barbe-Bleue*, — barreaux de fer impossibles, — bière de sapin, — remède

(1) Jules Janin a vaillamment défendu la cause du romantisme. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire son *Histoire de la littérature dramatique*. Les feuilletons des *Débats* qu'il a réunis sous ce titre défendent Victor Hugo accusé d'immoralité, attaquent l'Académie s'efforçant d'empêcher l'auteur de *Lucrèce Borgia* de rentrer au Théâtre-Français. Lorsque l'Académie, convoquée à l'inauguration de la statue de Corneille, à Rouen, le 19 octobre 1834, insulta les romantiques par la voix de Lebrun, Janin se fit leur champion. Dupaty ayant été préféré à Victor Hugo pour occuper un fauteuil, sous la coupole, Jules Janin rompit de nouveau des lances en l'honneur de son ami. Enfin, il se montra toujours le « camarade » le plus serviable et le plus dévoué à l'égard des romantiques et de leur chef.

secret et acide prussique) ont été empruntés aux théâtres des boulevards? » Après avoir dénoncé les critiques coupables de n'avoir pas combattu *les Burgraves* (1), Pierre Ledru fait méthodiquement son procès à Victor Hugo. Ce dernier veut imiter Eschyle, Shakespeare ou Schiller. C'est son droit, mais une imitation de ce genre ne doit pas être directe et, s'il désirait faire revivre Frédéric Barberousse, le poète avait pour premier devoir de ne pas imaginer des incidents dont la choquante invraisemblance serait à peine tolérée dans le plus mauvais mélodrame. On n'a pas le droit de donner un mélodrame au Théâtre-Français, déclare l'auteur des *Réflexions d'un anti-trilogiste*. Quand nous franchissons la porte de ce sanctuaire, nous souhaitons applaudir une « œuvre tragique, grande et régulière, dans laquelle les plus nobles facultés de l'âme trouvent un aliment digne d'elles ». Certes, *les Burgraves* ne remplissent pas ces conditions. Tout au plus méritaient-ils d'être joués à l'Ambigu-Comique. Et le féroce capitaine nous dit avoir payé cinq francs la trilogie qui vient de paraître. Il désirait la relire afin d'affermir son jugement. Que ces *Burgraves* sont donc une chose pitoyable! Que cette préface, où Victor Hugo a étalé une érudition de cinquième et accumulé les épithètes boursouflées, est donc ridicule! Avec cela M. Victor Hugo affiche la prétention d'être un grand philosophe. Il nous déclare que la postérité *saisira l'ensemble, pénétrera la pensée, comprendra la cohésion* de son ouvrage, qu'il marche dans une route inconnue à ses prédécesseurs et qu'il *compose ses réalités avec des abstractions*. Selon lui, sa trilogie est bien plus qu'un drame, c'est un mythe. Job l'aïeul, Magnus le père, Hatto le fils, et Gorlois le bâtard représentent la grande échelle morale de dégradation des races; de plus, les trois premiers sont l'incarnation de *Caïn*, de *Nemrod* et de *Sardanapale*, lesquels se résument dans Gorlois; Guanhumara personnifie à la fois *la Servitude* et *la Fatalité*, et Fréderic Barberousse tient la place de *la Providence*. Or, *la providence* brisera *la fatalité;* Job, le maudit, restera *auguste;* Magnus continuera *à être grand*, et leurs fils dégénérés iront un jour « grossir la phalange des lions du boulevard Italien ». Tout ceci amuse infiniment le capitaine Pierre Ledru

(1) *Les Burgraves* eurent d'autres défenseurs : Balzac, Frédéric Soulié, Emile de Girardin, Alphonse Karr, Edouard Thierry, etc...

et l'oblige à sourire. Ah! parlez-lui des préfaces de Corneille et de Racine. Ceux-ci ne s'embarrassaient pas de descendre dans les profondeurs de la métaphysique et on les comprend mieux. Du reste Victor Hugo est emphatique jusque dans le choix de ses titres. Pourquoi appelle-t-il *les Burgraves* une trilogie? Une trilogie n'est pas, comme il le prétend, un poème en trois chants ou un drame en trois actes, c'est un ensemble de trois tragédies que présentaient les poètes dramatiques, chez les Grecs, lorsqu'ils concouraient pour obtenir la couronne et qui formaient les parties les plus importantes de la *tétralogie*. M. Victor Hugo consultera avec profit l'Encyclopédie méthodique, le Dictionnaire d'Alexandre et le dictionnaire de l'Académie. La définition est partout la même. Mais M. Victor Hugo ne reconnaîtra pas son erreur. Il « vise constamment à l'originalité » et n'a choisi ce mot que pour étonner les gens et amener la vente d'une pièce détestable. A la fin de son pamphlet, Pierre Ledru est moins sévère. Il veut bien admettre que Victor Hugo n'est pas un trop mauvais poète lyrique.

Hélas! écrire un beau drame demande d'autres qualités et le capitaine Pierre Ledru nous raconte en manière de conclusion :

Un excellent jeune homme me disait, il y a quelques jours, très sérieusement et dans toute la pureté de son cœur : « Mais, quelle différence trouvez-vous donc entre l'auteur d'*Andromaque* et celui des *Burgraves?* — La différence, lui répondis-je, la voici : Racine (1) était une AME, M. Victor Hugo n'est qu'un CERVEAU. Dieu veuille le garantir des rhumes! »

La dernière plaisanterie est un peu lourde, mais convenez que le capitaine Pierre Ledru, dans toute la pureté de son

(1) Maintes fois, déjà, pendant cette étude, nous avons vu les romantiques critiqués ou bafoués au nom de Racine. Il me paraît intéressant de citer à ce propos les réflexions si justes que Stendhal place dans son *Racine et Shakespeare*. Il fait dire au romantique : « Quant à Racine, je suis bien aise que vous ayez nommé ce grand homme. L'on a fait de son nom une injure pour nous ; mais sa gloire est impérissable. Ce sera toujours l'un des plus grands génies qui aient été livrés à l'étonnement et à l'admiration des hommes. César en est-il un moins grand général, parce que, depuis ses campagnes contre nos ancêtres les Gaulois, on a inventé la poudre à canon? Tout ce que nous prétendons, c'est que si César revenait au monde, son premier soin serait d'avoir du canon dans son armée. Dira-t-on que Catinat ou Luxembourg sont de plus grands capitaines que César, parce qu'ils avaient un peu d'artillerie et prenaient en trois jours les places qui auraient arrêté les legions romaines pendant un mois? Ç'aurait été un beau raisonnement à faire à François Ier, à Marignan, que de lui dire : « Gardez-vous de vous servir de votre artillerie, César n'avait pas de canon ; est-ce que vous vous croiriez plus habile que César? »

cœur, n'est pas moins divertissant que l'excellent jeune homme qui l'interrogeait si à propos.

J'imagine que Victor Hugo ne devait pas être très ému par des attaques de ce genre. Il fut sans doute plus sensible au choix que ses ennemis firent de Ponsard pour contrebalancer son influence. Les dramaturges du palais Mazarin, leurs amis et leurs alliés, s'avisèrent tout à coup que Ponsard pourrait bien, lui aussi, être assez génial pour devenir chef d'école. On créa l'*Ecole du bon sens* et l'auteur de *Lucrèce* et d'*Agnès de Méranie*, sages tragédies timidement versifiées et calquées sur les bons vieux modèles avec une application d'écolier, fut nommé grand-maître de cette nouvelle coterie. Hugo nous a laissé son sentiment de *Lucrèce* dans une petite conversa, tion qui eut lieu entre M. Viennet, chaud partisan de Ponsard- et lui, et qu'il nous rapporte dans *Choses vues*.

Au cours des représentations de la *Lucrèce* de M. Ponsard, j'eus avec M. Viennet, en pleine Académie, le dialogue que voici :

M. VIENNET. — Avez-vous lu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon?

MOI. — Non.

M. VIENNET. — C'est très bien.

MOI. — Vraiment, c'est bien?

M. VIENNET. — C'est plus que bien, c'est beau.

MOI. — Vraiment, c'est beau?

M. VIENNET. — C'est plus que beau, c'est magnifique.

MOI. — Vraiment, là, magnifique?

M. VIENNET. — Oh! magnifique!

MOI. — Voyons, cela vaut-il *Zaïre ?*

M. VIENNET. — Oh! non! Oh! comme vous y allez! Diable! *Zaire*. Non, cela ne vaut pas *Zaïre*.

MOI. — C'est que c'est bien mauvais, *Zaire !*

Viennet n'était pas le seul admirateur de Ponsard et l'on organisa un mouvement considérable autour de l'Ecole du bon sens et de son représentant. Rien ne saurait prouver davantage l'importance dont Ponsard fut investi que la brochure que j'ai sous les yeux. Elle est signée d'Alexandre Dufaï et intitulée : *Agnès de Méranie et les drames de M. Hugo étudiés et comparés* (1). Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un examen superficiel et que l'auteur se contente d'analyser rapidement

(1) Chez Furne et Cie, rue Saint-André-des-Arts, 55. Chez Paul Masgana, Galeries de l'Odéon, 12. Paris, 1847.

la détestable tragédie du chef de l'Ecole du bon sens. La critique d'*Agnès* et les louanges superlatives adressées à Ponsard aux dépens de Victor Hugo ne réclament pas moins de quatre-vingt-quatre grandes pages d'un texte serré. Et d'abord Alexandre Dufaï s'empresse de remarquer, dans son avant-propos, que, s'il existe une école du bon sens, il existe également une école du non-sens. L'écrivain qui a signé tant de livres baroques, Victor Hugo, en est le chef glorieux et incontesté. Quant à M. Ponsard il ne saurait prétendre qu'il a fondé à lui tout seul l'école du bon sens, « car il serait absurde de dire que, pendant vingt ans, la France ait déraisonné de concert avec M. Hugo, et qu'il ait fallu le miraculeux retour d'une tragédie en cinq actes pour lui rendre le bon sens qu'il lui avait fait perdre ». M. Ponsard s'est contenté d'écrire deux chefs-d'œuvre qui font participer la tragédie française à une restauration pacifique et légale « en ne la modifiant que comme s'est modifié l'esprit même de notre société ». *Agnès* est encore supérieure à *Lucrèce*. D'éminents critiques, MM. Rolle, Old Nick, Généa, Merle, Albert Aubert, Théodore Anne, etc., l'ont reconnu. D'où vient alors qu'*Agnès* n'ait eu aucun succès? Alexandre Dufaï ne se l'explique pas, mais il va nous prouver, en analysant la pièce et en la comparant aux drames de M. Hugo, qu'elle était digne d'en obtenir. Ce petit exercice agrée pleinement à notre critique et il nous en avertit. Confrontant M. Hugo et M. Ponsard, l'école du *bon-sens* et celle du *non-sens*, il pourra passer du grave au doux et du sévère au plaisant. Il admonestera M. Ponsard et ne décernera que des éloges à Victor Hugo. Le premier en effet sait écouter la vérité et en profiter, tandis que le second refuse de se rendre à qui le prévient des sottises qu'il a commises.

Ce serait un travail très inutile et tout à fait ennuyeux que de suivre Alexandre Dufaï dans son abondante dissertation sur *Agnès de Méranie*. Je me bornerai à relever les passages où il a attaqué Victor Hugo avec une particulière violence et nous pourrons, du reste, constater que ses critiques ne sont pas toujours mal fondées. Il est seulement fâcheux qu'elles servent à exalter un poète tel que Ponsard. Voici l'un des mérites de ce dernier.

Il nous a délivrés tout ensemble et de cette multitude de compar-

ses dont le costumier seul pouvait avoir à s'applaudir, et du spectacle de ces monstruosités physiques et morales qui avait élevé le Théâtre-Français immédiatement au-dessus de ces tréteaux, où l'on admire curieusement des enfants à deux têtes et des serpents apprivoisés.

Un autre mérite de Ponsard, selon Alexandre Dufaï, c'est d'avoir cherché à traduire l'esprit de l'histoire, à rendre le caractère général de son héros, au lieu de s'embarrasser de détails oiseux, et l'auteur ajoute ces phrases destinées à Victor Hugo :

Défions-nous de ces auteurs qui nous promettent fastueusement de nous rendre trait pour trait ces figures évanouies dont tant de nuances échappent même au plus habile historien. S'ils en parlent si haut, c'est qu'ils ne savent ce qu'ils disent ; c'est qu'ils prennent la superficie pour le fond, l'habit pour l'homme, les singularités anecdotiques pour l'histoire. A cela près, ils sont, du reste, aussi vrais que possible. Sur leur théâtre, le roi François Ier, qui s'amuse ce jour-là, s'en va sans vergogne, en présence du parterre, où Régnier menait les Muses selon Boileau, ou bien encore le bon roi Louis XIII nous exprime avec tant de vérité son ennui que tout le public le partage.

Alexandre Dufaï reproche à l'héroïne de Ponsard de n'être pas assez chrétienne, et il ajoute :

Agnès n'a rien de commun avec ces héroïnes chrétiennes qu'on a fait monter, depuis tantôt quinze ans, sur notre théâtre. Elle n'a pas la grandeur d'âme d'une Silva, de cette Dona Sol qui, tout en buvant avec délices sa part de l'inévitable poison, a grand soin d'en réserver à son mari tout autant qu'il lui en faut pour qu'il s'empoisonne de compagnie. Evidemment, c'est bien là le fait d'une épouse chrétienne, comme elle le remarque elle-même, quoi qu'on ne puisse s'y méprendre, en remettant à Hernani la fiole à demi-pleine :

.... Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne (*sa part*).
Toi !... tu n'as pas le cœur d'une épouse *chrétienne*.

Philippe-Auguste et Agnès de Méranie, les deux héros principaux de Ponsard, sont remarquables par la noblesse et la constance de leurs sentiments, par leur dignité et leur simplicité. Ils ont une belle unité de caractère. Ceci, il est vrai, ne plaît pas à « certaines gens, » et ces gens-là ce sont les romantiques.

S'il faut les en croire, eux et leurs préfaces, il n'y a de caractère qui soit un que celui qui est double, d'homme conséquent que celui

qui fait d'un côté tout le contraire de ce qu'il fait de l'autre. Chez eux le beau et le bon ne marchent jamais qu'en compagnie ou plutôt sous le patronage du laid et du mauvais : car, comme le laid, comme le mauvais a été jusqu'ici méconnu et même exclu par d'étroits systèmes, ils ont travaillé surtout et ils ont glorieusement réussi à lui rendre dans leurs œuvres une part qui ne lui laisse plus rien à désirer. Que parlons-nous d'Agnès et de la simplicité de ses bourgeoises vertus ? Mme Lucrèce Borgia, à la bonne heure ! C'est là une création aussi vraie qu'édifiante, une mère qui adore d'autant plus son fils qu'il est le fruit d'un inceste, une bonne femme qui empoisonne bien parce qu'elle aime bien. Je ne connais qu'un personnage qui puisse lutter avec elle de vérité et de moralité, c'est Marion de Lorme, cette Marion si hardie dans ses allures qu'elle se prostitue sur la scène autant que faire se peut, et si chaste cependant que, depuis qu'elle a un amant de cœur, elle a retrouvé son p...

Et l'amour m'a refait une virginité.

Le vers que cite Dufaï fit scandale et provoqua de bruyantes réclamations au parterre. Charles Nodier et Théophile Gautier le racontent.

Il y a, dans *Agnès*, une assez belle scène, où le légat du pape expose à Philippe-Auguste combien il importe au bonheur de la chrétienté que le roi de France et le chef de l'Eglise soient unis et s'entr'aident. Le moine développe ces idées en un puissant monologue. On accusa Ponsard, non sans raison, de s'être souvenu du fameux parallèle entre le pape et l'empereur, qui est l'un des plus beaux passages du quatrième acte d'*Hernani*. Cette imputation révolte et enchante à la fois Alexandre Dufaï, qui ne manque pas d'arguments pour démontrer l'innocence de Ponsard et son immense supériorité.

Heureusement pour M. Ponsard, il n'y a aucun rapport entre son morceau et celui qu'on exalte sur nouveaux frais avec un enthousiasme que je partage du reste, ce beau monologue de cent soixante à cent quatre-vingts vers au plus, déclamés par Don Carlos dans un moment où il a tout ensemble une vaste conspiration à déjouer et la couronne de l'empire à disputer contre de nombreux et redoutables prétendants. N'admirez-vous pas l'à-propos ?

Alexandre Dufaï va examiner le monologue d'*Hernani* et en dénombrer les beautés. Je transcris ses notes.

Charlemagne, pardon ! — Ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères ;

Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement (1),
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Charlemagne est ici ! — Comment sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre !
Et-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur (2) ?
Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée (3).
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet (4).
Presque tous les Etats, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape ou son César.
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Electeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.

Arrêtons-nous un moment de grâce : l'admiration me fait tomber le livre des mains. Un *géant créateur d'un monde*, qui en est un *édifice* orné à *son sommet de deux hommes* auxquels *tous les rois nés se soumettent*, parce qu'ils les ont élus, non pas pour eux, mais pour le peuple qui *a parfois son pape ou son César ;* d'où il suit (comprenez bien mon raisonnement, je vous prie), d'où il suit que *tout marche*, car (soyez attentifs, s'il vous plaît) *le hasard corrigeant le hasard* qui fait *venir l'équilibre fait éclater l'ordre*, et les *électeurs de drap d'or* et les *cardinaux d'écarlate*

(1) *S'indigner à*, solécisme que je blâmerais fort, si j'avais affaire à un pédant qui se piquât d'écrire purement et correctement. Mais ici, ne l'oublions pas, *c'est à la cavalière.*

(2) Je ne sais si l'harmonie et le grandiose de l'image de ce second vers, *se coucher de toute sa hauteur*, ne le cèdent pas encore à la beauté de cette inversion du premier, *géant d'un monde créateur*, qui est mis là pour *géant créateur d'un monde*, comme on le voit par les deux vers qui suivent :

Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite, etc.

Du reste, créateur d'un monde, géant d'un monde créateur, dans un sens ou dans l'autre, cela n'en est pas moins beau. Toutes les fois qu'il parle des géants, nul n'égale M. Hugo, qui, géant lui-même, a connu et visité familièrement les géants de tous les temps et de tous les lieux, qui, hier encore, écrivait de si belles pages sur les hécatonchives de la Thessalie et sur le *Prométhée* d'Eschyle dont il venait de nous donner, dans *les Burgraves*, une traduction en haut allemand, fort estimée des connaisseurs.

(3) *L'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée.* Depuis lors elle avait bien cependant subi quelques modifications. Si Charlemagne eût revu au seizième siècle cette Europe dont vous le faites le père, l'eût-il reconnue de suite, ou n'aurait-il pas pu croire, durant quelques moments au moins, qu'on la lui avait changée en nourrice ?

(4) *Roi né*, pour un *homme né roi*, roi en naissant, heureuse ellipse et qui flatte agréablement l'oreille. On dit fort bien, du reste, un drame mort-né, un roman mort-né, etc.

'étant là qu'en parade, il est clair que *Dieu veut ce qu'il veut* u, ce qui revient absolument au même, que *Votre fille est muette.*

Alexandre Dufaï est injuste et cruellement acerbe, mais ussi pourquoi s'est-on permis d'insinuer que le grand Ponard avait pu imiter le petit Victor Hugo? Ponsard n'écrit pas lans ce style pitoyable. Il aurait honte de signer des vers de e genre. Sans doute, il faut reconnaître qu'entre le parallèle que fait le Charles-Quint de V. Hugo du pape et de l'empereur, et les discours du légat de Ponsard sur les droits de la couronne de France et de la tiare, il y a bien quelque rapport, au moins par le fond des idées, mais le personnage de Ponard s'exprime d'une façon incomparablement plus noble et plus belle. Ecoutons-le :

Quand le pape est d'accord avec le roi de France,
La chrétienté qui suit marche avec assurance.
Le pape est en avant ; il a pour son soutien
Son fils aîné, le roi de France très chrétien.
A ses nouveaux destins initiant le monde,
L'un est l'esprit qui veut, l'autre est le bras qui fonde ;
Et tous deux, alliant leur double majesté,
Reçoivent l'un et l'autre autant qu'ils ont prêté.

Victor Hugo s'était contenté de dire, pauvrement :

Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux.

Les romantiques ont encore tourné en ridicule les confidents de Ponsard, et Dufaï s'en étonne. Il dit avoir assisté à *Lucrèce Borgia*, que la Porte-Saint-Martin vient de reprendre, et, justement, dans *Lucrèce Borgia*, les confidents jouent des rôles de grande importance. Lucrèce ne marche qu'escortée de Gubetto et le duc Alphonse d'Este est toujours accompagné de Rustighello. Gennaro a auprès de lui son frère d'armes, son ami dévoué Maffio. Le reproche des romantiques est donc très mal fondé et ils sont absurdes quand ils émettent la prétention de ne pas se servir des moyens classiques. Si génial

que l'on soit, on ne saurait être absolument original. Croire que l'on est capable de tout renouveler prouve un petit esprit et une intelligence médiocre. Victor Hugo et ses disciples peuvent néanmoins revendiquer plusieurs choses et celles-ci leur appartiennent vraiment. Ils ont un style bouffi de métaphores, vide de sentiments et d'idées, constamment prétentieux et dont nul ne se sert, excepté eux. Au théâtre, ils partagent, avec le costumier et le décorateur, le mérite d'avoir étalé sur la scène « la plus riche collection d'habits, d'ameublements et de décors où brille partout la couleur locale » et qui composent même la seule partie historique de leurs drames, en sorte qu'il vaudrait mieux les voir sans les entendre. Victor Hugo a également la spécialité des récits, des descriptions, des discours et des monologues qui occupent une place considérable dans ses pièces, quoiqu'il prétende « arracher notre théâtre aux langueurs d'une tragédie où tout se passait en conversations ». Alexandre Dufaï a eu cette rare patience de relever tous les monologues de Victor Hugo et d'en compter les vers. Il nous donne ce curieux document en l'accompagnant de réflexions plus ou moins spirituelles que j'épargne à mes lecteurs. Dans *Hernani* (acte I, sc. 4), monologue de don Carlos: 34 vers ; monologue de Charles-Quint devant le tombeau de Charlemagne (act. IV, sc. 11) : 188 vers. Un nouveau monologue de Charles-Quint (act. IV, sc. 5) : 20 vers. Dans *Marion Delorme* (act. III, sc. 4 et sc. 10), deux monologues de Laffemas : 26 vers. Dans *le Roi s'amuse* (act. III, sc. 2), premier monologue de Triboulet : 72 vers ; second monologue (act. V, sc. 1) de Triboulet : 34 vers; à la 3e scène du Ve acte, troisième monologue de Triboulet : 80 vers. Dans *Lucrèce Borgia* (act. I, partie I, sc. 4), monologue de Gubetto : 6 vers; second monologue (act. I, partie II, sc. 3) de Gubetto : 23 vers. Dans *Marie Tudor* (journ. I, sc. 5), monologue de l'*Homme* : 8 vers; monologue de Gilbert (1) (journ. I, sc. 8) : 26 vers. Dans

(1) Voici un échantillon de la manière joyeuse dont Alexandre Dufaï annonce les monologues de Hugo : « Monologue de Gilbert, qui, venant de découvrir que Fabiani le fait cocu, s'écrie judicieusement : « Oh ! Dieu ! Voilà en une heure plus de choses terribles sur moi que ma tête n'en peut porter. » Aussi est-il fort naturel qu'il n'ait plus qu'une idée, la vengeance : « Oh ! me venger de ce lord Chambrassil (Fabiani) ! Oh ! cela m'est égal de mourir, mais je voudrais être vengé !... Je donnerais mon sang pour la vengeance ! Qui veut me venger de lord Chambrassil et prendre ma vie pour payement ? » Il en est là, lorsqu'un ennemi de Fabiani arrive tout à point pour lui dire, venge-toi et tu me vengeras ; et bientôt Marie

Angelo (journ. III, part. I, sc. 2), monologue de la Tisbé : 27 vers. Dans *Ruy-Blas*, monologue de la reine : 54 vers ; premier monologue (act. III, sc. 4) de Ruy-Blas : 36 vers ; second monologue (act. IV, sc. 1) de Ruy-Blas : 71 vers ; monologue (act. IV, sc. 2) de don César : 92 vers ; troisième monologue (act. V, sc. 1) de Ruy-Blas : 46 vers. Dans *les Burgraves* trois monologues, l'un de Guanhumara (part. I, sc. 1) et les deux autres du vieux Job et du vieux Barberousse (1) ; en tout : 199 vers. Ces différents monologues additionnés donnent un total de mille quatorze vers pour huit drames quand les neuf tragédies de Racine n'en contiennent pas quatre cents. Ceci ne démontre pas qu'il y ait plus d'action dans le théâtre de Racine que dans celui de Victor Hugo, mais permet au moins de le préjuger. Et l'abondance des dissertations égale, si elle ne la dépasse pas, celle des monologues. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la mercuriale du vieux Ruy-Gomès dans *Hernani*, la mercuriale de Saint-Valliers dans *le Roi s'amuse*, la dissertation d'Angelo sur la férocité du conseil des Dix, le discours de Ruy-Blas sur l'état politique de l'Espagne et de l'Europe sous le règne de Charles II, etc., etc.

Alexandre Dufaï conclut victorieusement que Victor Hugo n'a pas réussi davantage à éviter les monologues qu'à se passer de confidents et il ne peut donc pas se targuer de cette supériorité sur Ponsard. On doit, affirme Dufaï, se ranger à côté de ce dernier. Il représente la logique, la saine tradition, la véritable langue française que tous les manifestes et toutes les œuvres des romantiques n'ont pas réussi à détruire. Ponsard fait partie de ces grands écrivains tels que Chateaubriand, Béranger, Lamartine, Cousin, George Sand, Augustin Thierry, Mérimée, qui n'ont pas voulu sacrifier aux réfor-

udor, que Fabiani a trompée pour la maîtresse de Gilbert, lui dira aussi : Venge-i, venge-le, venge-moi, et nous nous vengerons. Amener tant d'effets et de si ariés par un monologue de vingt-six vers, quel homme ! »

(1) Dans ce monologue, Frédéric Barberousse se demande

« Comment on finira la flèche de Strasbourg ? »

Dufaï fait remarquer ceci : l'action des *Burgraves* se passe vingt ans après la ort de Barberousse, qui mourut en 1120. Nous sommes donc en 1210, et la question de l'empereur est absurde, puisque le corps du bâtiment ne fut achevé qu'en 275. C'est alors qu'on se proposa de le surmonter des tours ou flèches, dont rwin de Steinbach donna les plans en 1277, et dont il commença l'exécution, qui t continuée, après lui, par son fils Jean, sa fille Sabine et Jean Hultze de Cologne. a tour du nord ne fut terminée qu'en 1434.

mes dangereuses et aux innovations d'un goût fâcheux pré-conisées par Hugo et son école. L'auteur des *Misérables* n'est arrivé à rien ni dans le domaine poétique, ni au théâtre. On continue à parler le vieux français d'avant *Hernani* et les *Ballades*.

Quelle est donc, se demande Dufaï, cette langue nouvelle que répu-dient également et la science et la polémique, l'éloquence parlemen-taire, académique et judiciaire, et dont l'élite des poètes et des roman-ciers, les philosophes, les historiens, et les critiques ne tiennent aucun compte?

Au théâtre même, et du temps où les *sans-culottes* barbus et che-velus du romantisme y massacraient, *unguibus et pugnis*, quiconque leur paraissait suspect d'entretenir des relations avec Corneille, Racine et autres *ci-devant*, en ce temps-là, dis-je, le Robespierre du théâ-tre n'y a pourtant guillotiné personne. Après comme avant son ter-rible avènement, Casimir Delavigne, Scribe et leurs brillants et spiri-tuels émules y gardèrent leurs places et ne cessèrent point d'obtenir des succès qui coûtaient moins et rapportaient plus que les siens.

—

Ayant compris qu'il était impossible de rompre avec le passé Ponsard a suivi l'exemple des maîtres et il a écrit deux très nobles tragédies dignes d'être comparées aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. C'est une gloire qui vaut bien les petits succès des romantiques.

A vrai dire, il y a, dans *Agnès*, des fautes de goût, de mau-vais vers qui rappellent parfois les fautes et les vers de Hugo et il n'a pas su, comme le maître, user abondamment des traits d'union qui sont presque toujours des traits de génie, mais telle qu'elle est, sa pièce mérite le respect des lettrés et l'atten-tion de la foule. Elle a échoué une première fois. On la repren-dra et ses prochains triomphes n'en auront que plus de viva-cité, malgré la guerre déloyale de M. Victor Hugo. Celui-ci ne s'est-il pas avisé de demander que, durant le printemps et l'été de 1847, sa *Marion de Lorme*, son *Angelo* et ses *Burgraves* parussent successivement à la scène? Ils y paraîtront, puisque le traité est signé, et le public fatigué ne manquera pas de reve-nir à l'École du bon sens, à *Agnès de Méranie*.

Cette prédiction faite, Alexandre Dufaï termine par une charge à fond contre le théâtre de Hugo son vaste pamphlet. Il reproche son immoralité au poète. Toutes ses héroïnes sont

des courtisanes, des filles séduites, des femmes adultères ou incestueuses.

Il n'en est pas une qui ne suive sa fantaisie, pas une chez laquelle on retrouve quelque chose de cette lutte entre la passion et le devoir, de ce sacrifice de l'une à l'autre, qui donne tant de dignité et de délicatesse aux sentiments et aux expressions de ces généreuses filles du génie de Corneille et de Racine, qui sont le charme et l'admiration de tous les âges. Et pourtant ni Racine ni Corneille ne se sont crus des apôtres ; aucun d'eux n'a dit que « le poète a charge d'âme », et ne l'eût dit, lors même que le temps où ils vivaient l'eût toléré, parce qu'ils avaient trop de sens moral pour s'imaginer qu'il y ait rien de commun entre le ministère d'un homme de Dieu, et les œuvres d'un poète qui n'ont de sanction que son talent que chacun discute et a le droit de discuter.

Dufaï ajoute plus loin :

Si les pièces de M. Hugo ne sont pas belles, c'est que, bien loin d'être bonnes, elles sont essentiellement mauvaises ; c'est qu'en manquant à cette première des règles de l'art, qui le consacre à la glorification de la vertu et de la beauté, elles manquent, par là même, à toutes les autres qui n'en sont que la conséquence. Jamais les écrivains et les artistes d'aucun pays ne l'ont entendu autrement, à commencer, si l'on veut, par Shakespeare, ce Shakespeare dont ils ont tant parlé qu'ils ont fini par persuader à quelques-uns qu'ils l'avaient compris. Mais si cela était, auraient-ils si mal suivi son exemple ? Jamais Shakespeare, ne leur en déplaise, n'a entrepris de rechercher et d'exposer sur la scène, pour la plus grande gloire du vice et de la laideur, ce qu'il y a de bon dans l'un et de beau dans l'autre. Aucun de ses personnages ne ressemble en rien à ces monstres qu'a enfantés l'imagination de M. Hugo, au mépris de tout ce qu'il y a de plus essentiel dans les convenances de bon goût, et, ce qui importe bien autrement, dans les lois de la morale, qu'il a si souvent, si effrontément violées, que, s'il ne l'eût fait dans les meilleures intentions du monde,

Avec une innocence à nulle autre pareille,

sa plume mériterait, certes, d'être publiquement flétrie, pour avoir attenté à ce que les sentiments de l'amour, de la religion et de la famille ont de plus pur, de plus respectable et de plus sacré.

Là-dessus, Dufaï nous démontre la profonde corruption des drames de Victor Hugo en général et de *Lucrèce Borgia* en particulier. N'est-ce pas une amère dérision que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* ait écrit : « Le poète aussi a charge

d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.» On ne saurait rien emporter de tel de ces pièces qui conviennent à « un parterre de galériens, de prostituées, de bouffons, de laquais et de vieux imbéciles »: Non content d'insulter à la morale, Hugo veut faire du théâtre une chaire et une tribune, y prêcher des sermons et y prononcer des harangues. Là n'est pas la vraie comédie dont Molière disait qu'elle se propose de reprendre les défauts des hommes par des leçons agréables. Faute d'avoir compris ce précepte et d'avoir respecté ce qui est respectable, les drames de Victor Hugo sont condamnés à disparaître. Dufaï conclut en un violent réquisitoire :

Ils doivent s'en aller, parce qu'ils sont une anomalie, un non-sens monstrueux, au milieu d'une société régulièrement constituée et moralement chrétienne comme la nôtre. Ils doivent s'en aller, parce qu'ils n'ont rien que de contraire au génie de notre langue et aux traditions de notre littérature, qui sont les traditions de l'esprit national lui-même, consacrées dans leurs chefs-d'œuvre par le génie et l'art des grands écrivains. Ils doivent s'en aller, parce que ce qu'on y trouve le moins est précisément ce qui fait la vie et la durée d'un théâtre, c'est-à-dire des sentiments naturels, exprimés naturellement.

Ils doivent s'en aller et M. Dufaï se porte garant qu'ils s'en iront afin de laisser la place aux tragédies de Ponsard, fort occupé à réparer tout ce gâchis et tout ce désordre.

On juge par le ton de ce pamphlet de l'exaspération des colères et des rancunes. D'ailleurs, le seul fait qu'un homme ait écrit un volume entier où il analyse une mauvaise pièce scène par scène et vers par vers, pour plaider sa cause, où il cherche à Hugo de misérables chicanes, ce fait n'est-il pas très significatif ? Ces pauvres procédés de critique qui consistent à faire le total des monologues des drames de Victor Hugo et des tragédies de Racine, nous les retrouvons, ou presque, dans les articles de Gustave Planche et de Nisard, dans le *Cours de littérature dramatique* de Saint-Marc Girardin. D'autres, moins importants, Ancelot, Cuvillier-Fleury, Male, Nettement, Veuillot, Etienne Arago, Théodore Anne, Eugène Faure, Hippolyte Babou, Ducuing, Du Cellier, A. de Courson, etc., etc., ont une égale fureur et rien ne nous instruit mieux que de feuilleter ces pages écrites dans toute l'ardeur du combat. Les attaques directes ne suffisaient pas aux adversaires

de Victor Hugo et ils n'hésitaient nullement à employer de malhonnêtes procédés à son égard. Tout moyen était bon qui pouvait empêcher ou compromettre le succès de ses pièces. Une lettre du poète adressée au ministre de l'Intérieur, le comte de Montbel, le 5 janvier 1830, le prouve éloquemment. Hugo se plaignait d'abord de l'interdiction de *Marion de Lorme*, interdiction dont il s'était efforcé de réparer le préjudice en écrivant *Hernani* à la hâte, et il ajoutait :

> Or, depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation.

Ces fragments et ces parodies étaient communiqués aux journaux. Les drames de Hugo étaient ridiculisés et attaqués avant même leur représentation. Or, il fallait que la censure fût de connivence avec les détracteurs du poète, puisqu'il n'existait que deux manuscrits des pièces en circulation, le premier déposé au théâtre, le second soumis à l'examen des censeurs. Aussi bien ces menées n'ont pas de quoi nous surpendre, attendu que les hommes chargés d'examiner les drames de Hugo étaient eux-mêmes des auteurs et des auteurs enragés du succès de leur rival. Mais je ne veux pas insister là-dessus et je ne parlerai ni de *Hernali*, ni de *Cornaro, tyran pas doux*, traduction en quatre actes et en vers d'*Angelo*, tyran de Padoue, par Dupeuty et Duvert, ni de *Ruy-Brac*, tourte en cinq boulettes, avec assaisonnement de gros sel, de vers et de couplets par Max de Redon. Ces parodies sont connues ; elles n'ont d'ailleurs qu'un médiocre intérêt.

Ses opinions politiques attirèrent à Victor Hugo tout autant de sottises et de reproches que son théâtre. On a pris soin de l'en blâmer en de gros volumes qui exposent ses changements d'idées et racontent les étapes de sa vie publique. F. Soubiranne consacre à l'auteur des *Misérables* un pamphlet en trente-sept chants, qu'il intitule *le Chaos* (1), *réponse au plus grand des Hugolins*. Il a choisi cette épigraphe : « Ce livre n'est pas autre chose qu'une main qui sort de l'ombre

(1) Se vend chez tous les libraires et au dépôt, rue Ventadour, 7.

et qui lui arrache le masque. » Voici la dédicace : « A VICTOR HUGO citoyen vicomte : « Castigat ridendo mores. » Au poète : l'un de ses plus grands admirateurs. Au factieux : le plus désolé de ses concitoyens. F. Soubiranne, chevalier de la Légion d'honneur, ex-chef de bataillon de garde nationale, conseiller municipal et maire. » A la vérité, F. Soubiranne se défend de vouloir attaquer Victor Hugo, dans sa préface; il souhaite simplement ramener le poète égaré :

Pouvais-je, en lisant *les Manifestes* et les pages du plus odieux des libelles, ne pas gémir et ne pas m'indigner contre les désolantes faiblesses et les fâcheux entraînements de celui que son âme, son cœur et sa raison devraient préserver d'un méfait que rien ne justifie, que rien ne saurait excuser ?

Au génie égaré, au poète qui s'oublie, il fallait un redressement.

Comment ne s'est-il pas trouvé un écrivain pour relever le gant; un ami assez dévoué pour dire au proscrit que les rayons brûlants de ses conceptions haineuses se retourneraient fatalement contre lui (*sic*) ?

C'était là le seul moyen de reconquérir la plus belle des intelligences, de nous conserver la plus éclatante de nos illustrations poétiques, de rendre au pays un enfant égaré, au monde savant l'une de ses gloires.

. . . .

Au prosateur toujours poète qui, plus que tout autre, a pu s'arroger le droit *de défendre de faire de mauvais vers*, j'ose répondre en vers. C'est l'infiniment petit s'attaquant au colosse, la colline à la montagne, le grain de sable au rocher, le nain au géant, le moucheron au roi des animaux.

Après nous avoir exposé ses louables intentions, Soubiranne entreprend de convertir Victor Hugo et, dans ce but, il remonte à l'enfance du poète et nous raconte toute sa vie. Le ton de ce pamphlet n'est pas respectueux, comme l'annonce la préface, et Soubiranne raille, apostrophe et injurie avec une égale facilité. C'est merveille de voir son aisance à rimer. Il y a là quelques milliers de vers. Les chants sont divisés en chapitres pour la clarté et la précision du sujet et le sujet est immense ; il embrasse, comme je l'ai dit, la vie du poète, privée et publique, celle des siens et un tableau de l'état politique de l'Europe entre 1820 et 1860 accompagne ces renseignements biographiques. Résumer le pamphlet de Soubiranne, ce serait raconter presque toute la carrière du général Hugo

et donner une biographie complète de l'auteur des *Burgraves* sans omettre une analyse de ses œuvres; ce serait aussi redire les victoires et les défaites de Napoléon; narrer la révolution de 1830, les agitations de 1848, l'empire, etc. Je n'ai ni la place, ni le loisir de suivre Soubiranne en ses vastes dissertations ou en ses diatribes et il n'y aurait pas beaucoup d'intérêt à le faire, puisque nous retomberions forcément dans des événements déjà connus. Ce qu'il reproche surtout à Victor Hugo, c'est d'avoir été tour à tour royaliste, carliste, philippiste, républicain modéré, démocrate et socialiste. Il s'indigne que Napoléon, qui avait accablé le général Hugo de charges, d'honneurs et de pensions, ait été bafoué par le fils de celui-ci. Il blâme les « appels au peuple » et les « écrits incendiaires » de Victor Hugo exilé. Ajoutons à tout ceci que Soubiranne abonde en anecdotes sur l'enfance de l'auteur des *Misérables*, en considérations sur le pape et sur le concordat, qu'il nous parle de l'Angleterre, de « la sainte alliance des peuples », qu'il compare les révolutionnaires nouveaux à ceux de 1789 et qu'il établit un rapprochement entre Victor Hugo et Sylla, — et nous comprendrons qu'il est malaisé de résumer une telle œuvre. Soubiranne nous prévient qu'elle fut écrite au jour le jour et successivement reprise et abandonnée. Il est facile de s'en apercevoir à la confusion qui y règne. La vérité historique y est passablement maltraitée, les vers en sont pauvres et souvent ridicules, mais, telle qu'elle est, elle me paraît digne de n'être pas oubliée. Je me bornerai à citer une partie de la conclusion :

Est-ce assez de tourmens, d'éclat, de perfidie?
N'es-tu pas fatigué des erreurs de ta vie,
De tes entraînemens et des conversions
Qui t'ont fait le jouet de tant d'illusions?
Du peuple rayonnant, vois la masse compacte.
Qu'attends-tu ? le rideau se baisse au dernier acte;
Le spectacle est fini; d'un dénoûment parfait,
Le public rassuré se montre satisfait.
Que fais-tu là, pensif, gonflé comme la voile,
Regardant sans rien voir, l'œil fixé sur la toile?
Maîtrises-tu ta tête en retrouvant ton cœur ?
. . . .
Quand le peuple, conquis, au passé dit : Adieu,
Incline-toi, poète, entends la voix de Dieu.
Celle-là vaudra mieux que le cri des impies,

Que le bruit infernal des cent mille furies
Qui semblent s'attacher à ta faible raison,
Pour essayer sur toi les effets du poison
Qu'ils tiennent en suspens pour effrayer le monde.

Et Soubiranne, à bout d'haleine, exhorte Victor Hugo à crier : « Vive Napoléon »!

Il est rare que les pamphlets contre l'auteur d'*Hernani* atteignent une telle longueur et l'on s'en prenait plus volontiers à ses œuvres qu'à sa personne. Nous avons déjà vu que l'on écrivit des *Recontemplations* et des satires contre *les Chansons des rues et des bois*. Celui de ses livres qui attira le plus de protestations, de libelles et de parodies à Victor Hugo fu certainement *les Misérables*, à cause de son immense succès. Je dirai d'abord quelques mots d'une *Étude sur les Misérables de M. V. Hugo* par Courtat. Celui-ci s'autorise, pour critiquer son illustre ennemi, d'une phrase de Rivarol qu'il nous cite : « En vain les trompettes de la Renommée ont proclamé telle prose ou tels vers : il y a toujours dans la Capitale trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent. Ce silence des hommes de goût sert de conscience aux mauvais écrivains et les tourmente le reste de leur vie. » Courtat est l'une de ces têtes incorruptibles. Il incrimine d'abord Hugo du titre « ambigu » qu'il a choisi. Beaucoup d'acheteurs croyant trouver de nouvelles attaques contre le gouvernement de l'empereur dans *les Misérables* ont été trompés. Il ne s'explique pas que le poète soit hostile à la société moderne et prétende la réformer. Cette société a comblé de faveurs l'écrivain qui l'attaque aujourd'hui. Les hors-d'œuvre, les digressions étrangères à l'intrigue rendent pénible la lecture de l'œuvre nouvelle de Hugo. Les dix volumes du roman contiennent 3.510 pages numérotées « en y comprenant, bien entendu, un nombre relativement considérable de pages blanches », ce qui n'est pas très honnête de la part de l'éditeur qui cote les volumes à six francs l'un, prix excessif. Or, sur les 3.510 pages, il faut retrancher pour les digressions :

1er volume, Onde et Ombre	5	pages.
2e — Année 1817	14	—
3e — Les 140 premières pages sur la bataille de Waterloo	140	—
4e — Le petit Picpus et Parenthèse	116	—

5e volume	Les Amis de l'A B C, 68 pages sur 74..	68 pages.
7e —	Quelques pages d'histoire.............	90 —
—	La Cadène...........................	20 —
8e et 9e —	Guerre des Barricades, au moins......	400 —
9e —	Notice sur les égouts de Paris, 100 p. sur 177.................................	100 —
	Total.........	953 pages.
En ajoutant 100 pages seulement sur tant d'autres absolument inutiles	....	100 —
	On trouve un total de.............	1053 pages.

C'est-à-dire la matière de trois volumes complets.

A suivre.)

ALBERT DE BERSAUCOURT.

PROMENADES D'AMANTS

—

I

De toute sa petite personne beige se dégage un arôme de violette et de cédrat. Alpaïs sort de chez elle si pimpante, si fraîche qu'elle communique à la rue un peu de sa jeunesse et de sa séduction. Un flâneur s'arrête pour la voir passer ; il hume son parfum délicat et lui dit sans insolence, mais tout près d'elle et vaincu :

— Voilà une petite femme que j'embrasserais volontiers !

A-t-elle entendu ? Pourtant, elle sourit d'être désirée, puisqu'elle va de ce pas à un rendez-vous d'amour.

Au Luxembourg, elle arrive un peu plus jolie encore, car son teint s'est rosé par l'effort soutenu de la marche, et cette roseur est le seul éclat de sa petite personne beige. Beige sa robe, beige son grand chapeau à épis beiges, beiges ses jolis cheveux lisses de vermeil poli.

Elle regarde, anxieuse, l'horloge à la gare de Sceaux :

— Dix heures dix! Rhamsès doit déjà piétiner les parterres, lui qui a horreur d'attendre. Pourvu qu'il ne me fasse pas une tête !

Le jardin lui a ouvert sa grille à deux battants et le soleil la salue sur toutes les fleurs.

Par une allée détournée elle court au rendez-vous.

— Bonjour, tulipes !

Et elle côtoie leur lourd massif, où, ovoïdes, elles dressent, au bout de leurs tiges raides, leurs petits œufs de Pâques multicolores ; symétriques et correctes, elles émergent du feuillage en calice, pour prendre l'air.

— Bonjour, myosotis !

Alpaïs incline sa tête respectueuse vers leur bleu tendre et pieux.

— Oh ! mes grosses pâquerettes, êtes-vous assez cossues, cette année !

Et malgré son pas accéléré, elle les admire d'être ces mères

de famille plantureuses, bourgeoises entendues, et soigneusement unies entre elles.

Puis voilà les pensées en bordure.

— C'est curieux combien ces fleurs ont une physionomie ! Ces blanches avec leurs yeux tirés vers les tempes, leur petite gueule jaune, et leurs moustaches peintes, hérissées, à quatre, cinq, six, dix poils ! De vrais matous en colère !

Une brise qui a passé déjà sur toute la fraîcheur du jardin, lui balaie la figure, apportant sa récolte de parfums subtils, où, finement développé, son odorat a « pigé » l'odeur amandine des grandes giroflées-ravenelles. Puis la brise s'enfle et un tourbillon de vent secoue sur elle la manne blanche d'un prunier sauvage égaré parmi ces plantes civilisées.

Elle a rejoint la grande allée, enfin. Rhamsès doit être là... Au bout, ce point noir, c'est lui.

Il vient à sa rencontre, lentement, un peu majestueux.

Pour un roi égyptien, cela sied, et puis, c'est un très bel homme !

— Bonjour !

— Bonjour !

Il consulte sa montre.

— Dix heures et un quart ! ma petite chérie m'a fait poser un quart d'heure ! C'est un quart d'elle perdu à tout jamais ! Qu'a-t-elle fait, la chère petite folle ?... Dieu, qu'elle est fraîche et qu'elle sent bon ! Avez-vous bien dormi et m'aimez-vous un peu, chérie ?

Il est bien séduisant et il a des yeux doux irrésistibles.

— Si je vous aime, Rhamsès ? Je suis là, n'est-ce pas tout dire ? D'ailleurs, vous savez bien que je vous aime énormément !

— Ah ! oui ! vous m'aimez *énormément !* C'est un grand malheur ! Vous ne m'aimez pas... tout court...

— Oh ! déjà reprendre, à dix heures du matin, une dispute que nous n'avons pas épuisée hier au soir ! C'est trop tôt, vraiment ! Promenons-nous tout simplement, regardons les choses (elle lève le nez), ces feuilles molles aux arbres, timides, sans vigueur, qu'on voudrait aider à sortir de leurs gousses, à se raidir un peu... Et les fleurs, vous avez regardé les fleurs, en m'attendant ?

— Les fleurs... la fleur... il n'y en a qu'une pour moi...

— Ah ! que vous êtes fade, mon cher ! Pas printemps pour deux sous ! La fleur... c'est moi, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, petite outrecuidante. Il n'y a pour moi qu'une fleur, la fleur d'oranger !

— Ah ! très joli, très joli ! Dites-moi donc tout de suite que vous êtes venu m'annoncer votre mariage, alors ?

Elle a le visage un peu pâle.

— Mon mariage avec vous, chérie, quand vous voudrez.

Il met familièrement son bras sous le bras de sa compagne ; ils marchent côte à côte à l'abri de l'ombrelle beige.

— Rhamsès ! Ce jardin est un paradis et je ne le trouve jamais aussi beau que lorsque je le goûte à vos côtés.

— Est-ce vrai, ma petite Eve ?

Et il pose ses lèvres sur l'épaule de la jeune femme. Devant un groupe en pierre, ils s'assoient sur deux chaises de paille, côte à côte, serrés comme dans un mauvais fiacre. Protégés par les feuilles timides, et surtout par l'ombrelle beige d'Alpaïs, ils causent familièrement de leur vie quotidienne et séparée, de ce qui les intéresse en dehors de leur amour. Ramsès lui fait même choisir l'étoffe d'un complet et, elle, le ruban d'une ceinture. Mais Rhamsès perd vite la suite de ces idées futiles et lui serrant doucement les mains :

— ... Alors, chérie... dites-moi, encore, vous ne m'aimerez jamais d'amour ?

— Comment, Rhamsès ? mais je vous aime d'amour !... positivement !

— Pourtant, l'amour, c'est l'affection *désordonnée* de l'âme et du corps et... vous paraissez ne jamais remarquer que j'ai un corps...

— Quelle exagération ! Vous savez, au contraire, que je vous trouve très beau, que vous me plaisez énormément.

— Ah ! oui, toujours énormément ! Comment une aussi petite et frêle chose que vous, Alpaïs, peut-elle se servir de mots considérables sans en comprendre la valeur ? Vous êtes délicieuse et, malgré moi, je suis bien forcé de vous adorer en âme sans corps !

Et se rapprochant de plus en plus du visage délicat de la jeune femme, il l'embrasse au coin de la bouche.

Elle, sourit, heureuse et très tranquille :

— Et maintenant, dit-elle en soupirant, comme si ce bai-

ser avait déclanché une volonté chez elle, il nous faut regagner chacun nos pénates. Mais j'emporte votre baiser, cher,— vous savez embrasser et c'est encore la plus jolie fleur de ce jardin et la seule que j'aurai cueillie. Elle va rester dans mon cœur jusqu'à notre prochain rendez-vous... clandestin s'entend, car, dans le monde, vous savez, j'ai horreur de vous voir! Vous y êtes si peu Egyptien avec votre tête en bois et vos yeux flirts!

— Quoi?... vous seriez un peu jalouse?

— Jalouse?... très... Je souffre des femmes qui existent pour vous, qui vous regardent et sont « hardies ».

— Oh! hardies! Très hardies, ma chère petite Chose. Et alors... quand nous revoyons-nous?

— Eh! bien... (elle réfléchit le nez en l'air)... le plus tôt possible...

— Parfait! mais ce n'est pas une date!

— Alors, je précise... au quart, à la demie?

— Bien entendu, mais ce n'est pas une heure!

— Ah! vous savez, avec moi : ni date, ni heure; le caprice, *il cappriccio!* Aucune obligation, aucune contrainte, l'amour libre! C'est dans nos conventions.

— Hélas!

— Rhamsès! ne prenez pas cette tête de vieil arbre pleureur, puisque je vous aime...

— Enormément, nous le savons.

— Adieu?

Elle lui tend la main, de loin.

— Adieu, mon amour!

Et il serre à peine cette main.

II

Le mois d'août brûle partout les plantes, les arbres, les fleurs, les herbes. Mais, dans ce jardin de Paradis, la nature a l'air de sortir toujours d'un bain de fraîcheur nocturne.

Alpaïs et Rhamsès se promènent côte à côte, respectueux. Ils savent que, pour le moelleux de leur marche, quatre siècles ont passé sur ces tendres pelouses et aussi un lourd et fréquent rouleau; ils savent que si leurs pieds enfoncent avec une telle volupté dans le trèfle nain, c'est qu'une inlassable faux, une

mathématique tondeuse en ont décapité chaque jour les petites fleurs blanches.

— Mon cher, dit Alpaïs, vous êtes vraiment un Dieu! Choisir ce parc pour nous revoir, c'est la joie de mon amour pour vous, la joie de mon amour pour ce gazon... J'adore ce gazon. Il date des Stuarts. Son élasticité... de la haute laine smyrniote! La lourdeur de votre grand corps ne parvient pas à affaisser son herbe drue. Et quelle couleur! C'est de l'émeraude. C'est même mieux que de l'émeraude, c'est... de l'émeraude vivante... Ah! que je suis contente d'avoir précisé ma pensée!

Et puis, ce goût! Regardez, Rhamsès, la pelouse animée, les allées désertes; et c'est encore une façon de rehausser la beauté de ce vert que ce grand et large ruban de sable qui le délimite en ses circuits...

Rhamsès regarde Alpaïs admiratif. Il aime à l'entendre divaguer sur la nature. N'est-elle pas une petite Eve civilisée?

Bibelots gigantesques, les arbres s'étalent sur le tapis magnifique. Ils datent aussi des Stuarts. Gaie, Alpaïs montre de loin les épicéas drus et sombres, les mélèzes et les cèdres échevelés. Elle s'exalte parce que les vieux chênes sont trapus, tordus, et cependant royaux, « des tas majestueux sur lesquels on poserait fort bien une couronne », dit-elle. Mais ce qui lui fait joindre les mains, c'est la hardiesse, l'opulence, la sérénité de tant de verdure respectée.

— Ce n'est pas chez nous que les hommes et les bêtes auraient de tels égards pour la nature!

Elle oublie, dans son enthousiasme, tous les dons faits à son pays par le juste Dieu. Elle oublie que, là-bas, un soleil constant épanouit son âme et celle des fleurs et que, des grands champs qu'il dore et roussit, s'échappe la joie universelle d'un peuple gai et généreux, tandis qu'ici la nature laisse trop souvent une larme au bout de chacune des feuilles, larmes inspiratrices des songes monotones et déprimants d'une humanité taciturne et résignée.

— Rhamsès! (Elle s'élance.) Là-bas, cet immense tas rouge? vite, allez, courez, passez sous les feuillages... je veux savoir le nom, je veux une feuille de cet arbre! J'en aperçois l'étiquette. Regardez vite! C'est trop beau, je me pâme. Toutes ces branches jusqu'à terre..., elles n'en peuvent plus! Il faut

vraiment que cet arbre les ait gardées toutes, même celles de sa première année, les chétives, celles qui se souviennent de la graine, qui ont crevé la gousse !

Rhamsès, qui a volé au désir de son amie, prononce distinctement :

— *Fagus sylvatica purpurea*. Puis il l'attire dans ses bras et, sous le mystère voilé du géant, sous sa pourpre transparente, il murmure, rêveur : *Fagus sylvatica purpurea*, ma petite pourpre sylvestre, ma forêt enchantée ! Sous cet arbre « qui a connu les Stuarts », je vous jure mon amour... j'allais dire « séculaire », comme un imbécile, car il ne date que d'hier ! (Elle rit.) N'importe, laissez-moi embrasser votre chère figure.

— Oh ! Rhamsès, ce serait un sacrilège sous cette pourpre... semée par un roi d'Ecosse. C'est le sang des Stuarts qui teinte ces ombrages !

Mais, les sourcils rapprochés par une frayeur subite, elle saute au cou de son roi égyptien.

— Bien-aimé, je suis si heureuse d'être dans vos bras.., et aussi dans ce beau jardin ! Seulement, il ferme à cinq heures, vous savez ? Et nous avons encore les serres à voir.

Rhamsès la regarde, découragé.

— Les fruits, les fruits mûrissent toujours, n'est-ce pas ? Puis ils se laissent cueillir. C'est une vérité, une loi. Mais, ma petite bien-aimée est un fruit étrange, un fruit artificiel qui...

— Rhamsès, vous allez m'offenser. Rappelez vous nos conventions : l'amour libre, ni contrainte, ni fausse note ! Ah ! si seulement nous pouvions vivre quelque temps en sylvains, nous coucher sur l'herbe tiède des bois, dormir sous les hêtres pourpres et manger des fruits doux ! Mais les civilisations rendent prudents et froids...

— Oui... c'est cela... Allons voir les serres chaudes !

Devant les grandes rotondes de verre surchauffé, un massif de roses chair s'affale. Les roses, pâmées, ont laissé choir leurs pétales autour de leur petit cœur d'or, plissé et nu.

Alpaïs, attentive à tous les gestes de la nature, se penche, observe, aspire avec force le parfum des pistils. Elle lit, aussi, l'étiquette vernissée qui choque l'œil dans ces gerbes fleuries et libres.

— *Grace darling !* Je l'eusse parié. Il n'y a que les *Grace darling* pour sentir le thé avec cette violence et avoir cette

teinte rosée à la Watteau. Et ne trouvez-vous pas ce nom adorable : « Grâce chérie » ?

— Ma petite Grâce charmante, ma petite rose chérie, c'est vous, Alpaïs !

Mais elle se soucie peu d'être une rose chérie, elle a vu un paon qui, sur le velours de la pelouse, s'avance, steppeur. Sa patte, haute et crispée, retombe, les ongles élargis en équerre.

— Un paon ! un paon ! Oh ! que je m'amuse ! Pourvu qu'il nous fasse les honneurs de sa roue !

L'oiseau, lentement, marche vers eux, puis tout à coup, quêteur d'admiration, s'arrête, tourne de gauche à droite, d'un geste bref et fat, son cou disloqué et, lentement, relève en éventail ses longues plumes imbriquées. Sa queue, sous les rayons du soleil, devient une éblouissante et magnifique verrière. Ensuite, d'un air sot, l'oiseau se pavane et se retourne pour étaler sur l'écran que font les délicieuses roses Watteau un stupide derrière déplumé.

— Que je m'amuse, Rhamsès, que je m'amuse ! Ce paon et sa roue, c'est toute la philosophie de l'humanité : la façade glorieuse, l'envers hideux... et l'écran des roses, n'est-ce pas l'art, la triomphante beauté de cette nature que nous goûtons malgré tout ?

— Ma beauté triomphante, votre voix est en harmonie avec la douceur de ce parc.

Mais l'intonation de Rhamsès est triste : Alpaïs s'éparpille ; elle l'aime à travers les joies de la nature, tandis que lui, il ne voit qu'elle, il n'aime qu'elle seule !

Avec son grand amour, il a aussi une grande patience ; c'est pourquoi il se laisse encore mener dans les serres chaudes où débordent les enthousiasmes d'Alpaïs. Ce sont des extases désordonnées devant les inquiétants nénuphars bleus, et les *Nélumbiums* aux chairs vives, trop haut perchés sur leurs échasses vertes. Devant le grand bassin tiède où la *Régina Victoria* s'étale, glorieuse en ses pétales rose-tendre, au milieu de feuilles gigantesques, plateaux japonais hérissés de dards cruels..... Alpaïs, les yeux fixes, et perdue dans ses pensées, fait tout à coup le geste d'élargir son col.

— Quelle température, murmure-t-elle. J'étouffe un peu, et vous ? Cet air est malsain et me donne des idées singulières.

Rhamsès! J'aimerais me baigner avec vous parmi ces fleurs roses et bleues. Savez-vous nager?

— Oui, mais que deviendrait votre petit corps blanc, chérie, tout de suite déchiqueté par les épines des grandes feuilles? Regardez-les avec leurs crochets de vipère, à fleur d'eau. Il faudrait que je vous tinsse, immobile et serrée étroitement dans mes bras...

Sa physionomie a pris une expression qui trouble Alpaïs.

— Sortons, voulez-vous? dit-elle. Ici, c'est un paradis dangereux, la température en est malsaine; il y a des serpents cachés sous ces fleurs.

Et sans oser se regarder, ils reprennent le chemin de la ville, afin de se mêler aux bêtes civilisées et d'échapper au vertige.

III

Sur le quai, au milieu des barques aux mâts nus, d'où pendaient, en grandes résilles les filets de pêche, un train venait de s'arrêter. Alpaïs, un plaid sur le bras, un sac à la main, descendit de wagon. Elle regarda un instant ces choses, charmée que les peupliers touffus s'aperçussent à travers les larges mailles des filets et que la mer fît un fond si doucement gris à la tranquillité du paysage.

Le temps clair, la brise tiède lui souhaitaient bon accueil. Elle se dirigea vers un petit hôtel blanc, peint à neuf, solitaire et où le portier semblait l'attendre.

— C'est ici le *Lion de Flandre?*

— Oui, Madame.

— Des lettres pour moi?

— A quel nom, je vous prie?

— C'est juste! Madame Ixe.

— Madame Ixe? Une dépêche seulement.

Elle ouvrit, hâtive. Ses traits s'éclaircirent d'un sourire. « Serai, demain, deux heures, Furnes, hôtel *Noble Rose.* »

— Hôtel de *la Noble Rose!*

Ce nom l'enchanta; il était déjà gothique! Mais son cœur s'épanouit surtout parce que son amant ne l'avait point déçue et que, sur son simple désir, demain, à 2 heures, il serait à Furnes, hôtel de *la Noble Rose.*

Dans sa chambre, elle ouvrit la fenêtre pour aspirer large-

ment l'air doux, pur, léger, vivifiant qui arrivait de la mer. Puis, sur ses lèvres, elle passa une langue gourmande afin de goûter déjà l'amertume de l'eau salée. La nuit tombait ; elle chercha cependant à distinguer cette mer du Nord qu'elle abordait pour la première fois. C'était sûrement une mer grise, grondeuse, déchaînée ? Elle l'avait lu dans les livres. Mais, ce soir, elle entendait à peine ses vagues douces s'évanouir sur le sable, avec un bruit de mousse effervescente. Devant cette immensité qu'elle devinait, Alpaïs rêva. Elle pensa à la douceur d'être aimée, agita quelques profonds problèmes de philosophie « humaine » (elle venait de lire Nietzsche, en voyage) et se coucha, toute heureuse à l'espoir du lendemain.

★

Midi sonnait. Une foule dominicale de pêcheurs et de petits bourgeois assaillait les trains de banlieue menant à Furnes. C'était le grand jour de la procession, le dernier dimanche de juillet. Alpaïs monta dans un wagon « balladeuse », débordant de figures luisantes et rougeaudes. Tous ces braves gens, aux corps lourds et trapus, étaient placides comme la teinte uniforme et neutre de leurs vêtements. Les femmes portaient de sérieux et pédants petits chapeaux à brides, noirs, où nichait, dans un pouff de dentelle, une fleur des champs d'un ton criard. Cela seyait bien mal à leurs faces plates et bovines.

Arrivée à Furnes, Alpaïs, qui ne comprenait pas le flamand se mêla docile au flot des pèlerins. Ceux-ci, entraînés par le lointain bruit des orgues foraines, se précipitaient dans la direction de la foire, qui, de mémoire de Flamand, se tient le jour de la Procession... C'est le point de ralliement.

A travers les rues empanachées de drapeaux et de guirlandes, Alpaïs se hâtait, portée par la foule jusqu'à la grande place, devant le perron de *la Noble Rose*.

Sous l'ogive fleurie de la porte, un grand garçon, brun, mince, à barbe assyrienne, l'attendait :

— Bonjour, mon Amour !

— Bonjour, cher ! Gentil, vous savez, d'être venu. Humeur bonne ?

— Radieuse, puisque vous voilà !

— Ah ! tant mieux, car, moi, exquise... Vous avez les places ?

— Quelles places?

— Comment! Rêveur que vous êtes! Les places pour la Procession! Je suis sûre que, grâce à votre peu d'initiative, nous n'en trouverons plus. Regardez plutôt, les fenêtres. Celles de *la Noble Rose,* toutes occupées... les autres, alentour, bondées! C'est désolant. Ces paquets de têtes dans toutes les ouvertures m'exaspèrent: des jeux de massacre! Et puis, les visages humains sont hideux dans cette noble architecture!... En tous cas, nous voilà à la rue!

— Quel inconvénient cela peut-il avoir, chérie, puisque nous y sommes ensemble...? Dieu, que j'ai envie de vous embrasser!

— Oh! mon cher, pas de sentiment, surtout à deux heures de l'après-midi, un jour de Procession, sans cela nous sommes perdus.

— Mais, chérie, perdons-nous!

Elle le regarda, un peu méprisante, puis se retourna, le nez en l'air, pour inspecter encore une fois ces grappes de visages auxquelles les belles pierres gothiques servaient de cadre.

Il lui fallait prendre un parti ou rester sur le pavé.

Le populo se massait, de plus en plus dense, au milieu de a place, se pressant vers les tourniquets, les tirs, les manèges à vapeur de chevaux de bois caracoleurs, blancs, rouges et pies, ripolinés, avec de petits miroirs ovoïdes incrustés sur les fesses. La foire s'exaspérait, fiévreuse, impatientée, car, dans quelques instants, les sergents de police imposeraient silence pour le passage de la Procession.

Alpaïs, vite consolée, se perdit cette fois dans la foule, heureuse du bruit, du clinquant, et même des rires grossiers. Avec son imagination ardente, elle vécut en pleine kermesse moyen-âge, où la dévotion se doublait de la liesse populaire. Elle ne remarqua plus la banalité de ce peuple lent et placide. Quand elle levait la tête, elle se complaisait aux caresses que ses yeux donnaient aux pierres en dentelles du palais de Justice, du Beffroy et de Sainte-Walburge. De là, bientôt, sortirait le cortège processionnel. Alpaïs, dans l'attente, en oubliait presque Rhamsès.

Lui, il n'aimait pas les foules, il n'aimait qu'Alpaïs et la solitude. Mais quand les retrouvera-t-il ensemble?

« Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réus-

sir pour persévérer », avait dit le Taciturne et se répétait Rhamsès, tandis qu'il goûtait encore la voluptueuse émotion d'avoir à lui, au milieu de la place de Furnes, son Alpaïs si fine et si précieuse.

Les amants essayèrent vainement de visiter l'Eglise ; un Koster farouche leur en défendit les portes. Vouloir entrer à Sainte-Walburge avant la sortie de la Procession ! Quels étaient donc ces hérétiques ?

Alors, pour passer le temps, ils firent le tour de l'Eglise, croisant des figurants en retard, des « Saintes Femmes » qui traînaient de longues palmes vertes, comme s'il se fût agi de parapluies, la « Vierge Marie » juchée déjà sur son âne, avec l'Enfant divin dans les bras, poupard en carton, emmitouflé de rouge, et tous deux, malgré la chaleur, attendant, placides, le signal de la « Fuite en Egypte ». Puis, derrière les palissades mal jointes, Alpaïs aperçut les grands chars. Celui de la « Cène », avec ses personnages trop petits, en bois grossièrement sculpté et peint... Celui du « Saint-Sépulcre », tout scintillant de mica jeté sur ses rochers en carton, et dont les branches de bouleau pâle tremblaient sous le vent, déjà flétries.

Alpaïs poursuivit son chemin, méthodique et insatiable, curieuse et émotive. Elle goûta comme il convenait les petites roses égarées et le sureau dont le pourpre et l'or embrasaient la vieille pierre grise d'une statue remisée dans un coin ; elle goûta le soleil illuminant la gloire de Furnes, le ciel charmant, la brise rafraîchissante et le profond et tendre amour des yeux de son amant. Soudain, elle se jeta à son cou — heureusement il n'y avait personne dans la rue et dans l'enclos de Sainte-Walburge. Il fallait être amoureux ou étranger pour flâner là !

— Ma petite chérie est heureuse ?

Que cette voix est douce ! Comme elle l'aime ! Mais Alpaïs eut peur de trop d'effusion ; elle se déroba en disant :

— Oui. Heureuse, heureuse, heureuse !

Elle chantonna même le dernier « heureuse » !

Les cloches de Sainte-Walburge se mirent à sonner en volée. Au-dessus de leurs têtes ce fut un fracas joyeux et insupportable...

— Rhamsès ! Dépêchons ! En route pour la Grand'Place ! Ces cloches... Cela doit annoncer la Procession ?

Par les ruelles étroites, pavées de galets pointus, elle l'entraîna, trébuchante, souffrante, se plaignant.

Sur la Grand'Place, c'est à peine si on pouvait avancer. La foule, tranquille et collante, y faisait bloc. Elle savait bien que la Procession ne sortirait pas avant une demi-heure, avant le *Repiqué*. En attendant, elle mangeait. Les hommes déchiraient à belles dents les petits poissons secs qui puent au soleil et qu'on vend pour un sou. Ils les tâtaient, les choisissaient mollets sous leurs gros doigts, puis ils les passaient, avec leur sou, à la marchande qui prestement les entaillait, afin que ces voraces, dévorant à la façon des singes, pussent mieux les déchiqueter. Les poissardes ressemblaient, en tout à celles des autres pays. Leurs petites boutiques de victuailles, en se rejoignant, faisaient à la foire un collier gargantuesque. Elles tenaient, toutes, des chapelets innombrables de *splats*, petites plies sèches, ou d'aiglefins au ventre argenté, dont l'odeur de saumure s'exhalait dans l'air avec celles des gaufres chaudes et des beignets gras. D'autres marchandes vendaient des gâteaux plats sans levain, des pains d'épice, grossiers, poussiéreux, et d'épais sandwiches au fromage gras dont la pâte coulante s'orangeait comme des tranches d'onctueuses citrouilles.

Parfois, dans un couffin, de maigres cerises avortées mettaient une couleur riche au milieu des pauvres éventaires... Tout le monde mangeait, mastiquait, s'empiffrait avec la faim consciencieuse des bêtes de somme.

Alpaïs, devant cette fringale, sentit la salive monter à sa bouche. Pourquoi n'aurait-t-elle pas faim, elle aussi ? Goûterait-elle aux « splats », aux sandwiches, au fromage, aux maigres cerises ? Non. Pour deux sous, elle acheta une de ces couques, qui jadis, sous le nom de « Pain de Nanterre », avaient ravi sa gourmandise enfantine.

— Et des « langues de femme », en voulez-vous, Monsieur ?

Rhamsès regarda les gâteaux. Ils étaient longs, minces, en pâte brune, parsemés de sucre concassé. Ah ! la blanche douceur masquant ces maudites « langues de femme » ! Il en croqua une, et, tout en mâchonnant, rêva aux maris crédules ainsi qu'à l'éternelle sagesse des nations qui sut congrûment les baptiser.

Une bonne odeur de café chaud leur arriva soudain des

maisons voisines. Alpaïs, altérée, huma l'air et se dirigea d'instinct vers une terrasse à colonnes surmontées de chapiteaux délicats et où ripaillaient quelques personnes attablées. Délibérément, elle monta les marches du perron et avisa une femme nu-tête qui servait.

— Est-ce vous la propriétaire, Madame ? Et puis-je avoir, ainsi que Monsieur, une tasse de café ?

— Avec plaisir, Madame ; venez sur la terrasse. Vous y serez tout à l'aise et, sans plus vous déranger, vous verrez la Procession. Voici quatre heures, elle ne peut tarder.

Déjà le miracle ! pensa Alpaïs... Bon café, et vue de la Procession, juste en face du reposoir, le tout sur une sympathique terrasse ! Elle allait encore sauter au cou de Rhamsès, mais il y avait du monde, cette fois. Elle s'informa :

— Quelle est, Madame, cette jolie maison où nous sommes ?

— La Maison de Police, Madame.

— Oh ! la maison de Police, Rhamsès, vous entendez ! C'est exquis... et l'on y prend du café !

Dans la cuisine où, sur un grand fourneau très propre, bouillait le coquemard, la femme installa, symétriques, deux tasses blanches et un pot à lait bleu, tandis qu'elle écartait les rideaux de coton d'une grande fenêtre où des capucines fleurissaient, honnêtes dans une petite caisse de bois blanc. Alpaïs, qui avait gardé un morceau de couque, le fit tremper dans son café.

— Une vraie Flamande, un jour de Procession de Pénitence, Madame ! lui dit la logeuse en riant.

— De pénitence ? interrogea Alpaïs.

— Oui, certes. Aujourd'hui nos pécheurs purgent leurs fautes ; vous les verrez bien pieds nus, tirant pieusement les lourds chars, portant la croix par humiliation... en grande robe brune, la figure recouverte d'une cagoule... deux trous pour les yeux... Et sûrement, Madame, vous frémirez.

«... Pieds nus, très bien ! mais en cagoule, par cette chaleur ! Il y avait donc une foi vive, encore ? Une foi grave, une foi de sacrifice, une foi de pénitence, ici-bas ? »

Alpaïs sentit son petit cœur frivole frissonner. Parce qu'elle était généreuse, elle se dit, que, peut-être, un jour, elle aussi viendrait faire pénitence à Furnes, s'atteler aux chars, porter

la Croix pour le salut des pécheurs et le sien. Mais alors une toute petite croix, car elle-même était si petite, si frêle ; oui, cela se ferait peut-être, mais seulement quand elle serait vieille, très vieille, tout à fait vieille... Elle regarda Rhamsès pour éloigner d'elle ses tristes pensées. Il était là, beau et placide. Alpaïs aimait à examiner sa figure, quand elle avait cette expression absente, distraite d'elle, pour en goûter plus à son aise la séduction naturelle et s'éviter des déclarations trop pressantes. Quel être charmant ! Quel compagnon idéal ! Pourquoi ne l'aimait-elle pas tout à fait, oui, pourquoi ? Ce n'est encore pas l'heure, se dit-elle. Mais, un jour, cette heure sonnera, c'est fatal ! Alors, pourquoi forcer la nature ?

Et elle se consolait ainsi de l'égoïsme de sa situation.

Les cloches vibrèrent, avec fracas. La foire se tut, tandis que le peuple, maté, attendait respectueux. Déjà le clergé, en surplis, repoussait la foule et préparait la voie au passage de la Procession. Par toutes les fenêtres des jolies maisons crénelées, les regards se tendirent vers l'entrée de l'église. Voilà les gendarmes du Roi... Ils débouchaient de l'impasse qui aboutit à la Grand'Place, bonnets à poil en tête, uniformes sévères, mais reluisants autant que la robe de leurs chevaux gras. Puis, sur la voie laissée libre, s'avança, enfin, la Procession, lente et majestueuse.

Soudain, le ciel s'obscurcit et une petite pluie fine et tiède se mit à tomber.

— La pluie ! s'écria Alpaïs, désolée.

— Ne craignez rien, Madame, dit, bénévole, la femme de la Maison de Police ; depuis des siècles c'est ainsi : au sortir de l'église, Dieu arrose la Procession. On dirait qu'il laisse tomber du ciel son eau bénite pour la sanctifier.

Maintenant, sous la terrasse, passaient les hérauts d'armes. Leurs jambes minces cerclées de jaune et de rouge ressemblaient aux trompettes de cuivre qu'ils brandissaient. Puis venaient Abraham, précédé de quatre bergers que protégeait contre la pluie leur capuchon de peau de bête, les rois Mages et « la fuite en Egypte » avec la jeune Marie de quatorze ans et le divin enfant en carton. Enfin, parurent les femmes de Jérusalem dont les « Hosannah ! » remplirent l'air. Leurs voix tristes avaient plutôt l'air de chanter la mort du Christ que son triomphe. Pourtant, parfois elles se retournaient et, de

leurs palmes hautes et fières, saluaient Jésus, impassible sur son âne, deux doigts levés et joints, la figure trop anxieuse de patience réfléchie.

— Rhamsès, c'est lui ! Le voilà ! je l'ai reconnu...

— Qui donc, chérie ?

— Le petit homme de Dieu, celui de Cordula, vous vous souvenez ?

— Vaguement, petite femme de Dieu. Et le goûtez-vous comme elle ?

— Ah, certes, non ! Je le croyais tout différent, si pieux, si ascétique et si beau. Ici, il n'est même pas imposant et il porte perruque ! C'est affreux. Un petit homme de Dieu doit avoir des cheveux à lui.

En effet, pour un Dieu entrant à Jérusalem, la perruque bouclée sortait trop franchement de chez le coiffeur. Mais Rhamsès regardant Alpaïs pensait :

— Comment peut-elle s'intéresser à ce point aux cheveux d'un figurant de procession ?

Les chars défilaient. Ils reconnurent les bonshommes de bois sculpté et « la Cène », qui passait branlante avec ses personnages trop petits, empalés sur leurs bancs, secoués par les cahots des fourragères sans ressorts. Le char du « Saint-Sépulcre », tout miroitant sous les branches fanées des bouleaux tremblotants. Les pénitentes, penchées sur les bricoles de cuir, s'efforçaient, haletantes, de tirer les lourdes voitures. L'une de ces femmes regarda vers la terrasse et salua d'un signe de tête la maîtresse de la maison ; c'était une parente.

Puis passa un second Jésus portant sa croix, courbé sous la fatigue et les affronts, soutenu par le Cyrénéen... Il tomba pour la première fois, juste à la place convenue, derrière le reposoir. La foule avait suivi le cortège pour assister à la chute. Ardente, fascinée à l'avance par le spectacle, elle jouait inconsciemment son rôle dans ce drame renouvelé. Quand les gamins eurent cessé d'agiter leurs lourdes crécelles et de mugir dans leurs cornes de bœuf, elle gémit elle-même, tombant à genoux en même temps que son Dieu.

Alpaïs tressaillit; de ses bras nus, picotés par la chair de poule, elle cacha sa figure presque convulsée.

La Procession disparut à l'angle d'une rue pour continuer

son tour de ville, et le peuple, sur la Grand'Place, reprit aussitôt ses allures débraillées de kermesse.

Mais voilà que de nouveau les trompettes retentirent alors que réapparaissaient les gendarmes du roi, les hérauts d'armes, les bergers, nu-tête maintenant, car la pluie a cessé, les braillantes saintes femmes et, à la suite de tous les figurants, le Saint-Sacrement, sous son dais empanaché. Du reposoir de la maison de Police, monta, avec l'encens des thuriféraires, un *Te Deum* exalté. Les clochettes tintèrent et Dieu, dans son bel ostensoir d'or, bénit le peuple dévotieux et bas-prosterné.

A peine le clergé avait-il atteint les portes de l'église tout proche, que Saintes femmes, enfants Jésus, Christs, Abraham, bergers, Hérode, Petit homme de Dieu et les autres, instantanément se débandèrent. Le bon Dieu les avait bénis, n'est-ce pas ? Eh bien, c'était fini et ils s'en allaient, graves tout de même, dans leurs costumes de figurants sacrés.

Avec ensemble, tout d'un coup, la kermesse reprit sa bacchanale. Les bombes des tirs, la musique et les sirènes se ruèrent en une poussée formidable de bruits violents. On eût dit que la vapeur trop longtemps contenue faisait éclater les cuivres et les orgues des orchestres.

Alpaïs et Rhamsès quittèrent à regret la logeuse aimable et la jolie terrasse hospitalière. Ils s'en allèrent dîner dans une auberge éloignée, sous les peupliers maigres trop hauts montés.

Dans le train qui, le soir, les remporta fatigués par le piétinement, souillés de poussière, Alpaïs pencha son âme vers celle de son amant. Elle lui dit le bonheur de partager toutes choses avec lui, de le sentir si près d'elle, si charmant et si sûr.

Lui, humait la fraîcheur de cette petite amante avec l'air pur qui lui arrivait du large, par-dessus les dunes amères et semées d'oyats.

D'un mouvement inconscient, Alpaïs passa sa langue sur ses lèvres pour y sentir encore l'amertume de l'eau salée et Rhamsès, timide, baisa ces lèvres humides.

Ils descendirent sur le quai du port. Les bateaux dormaient tranquilles, recouverts de leurs filets étendus. Sur la digue, des couples dansaient. C'étaient les baigneurs de l'Hôtel Anglais. Les souples sirènes étrangères, échappées de la mer, minces dans leurs robes blanches, évoluaient, légères,

enlacées avec amour par leurs longs voiles de gaze entreprenants. Au-dessous d'elles, la mer sournoise semblait les attendre en silence. Voulait-elle leurs corps ou leurs âmes, cette mer patiente, image de la vie, amère de toutes les larmes versées et jalouse de cette insoucieuse jeunesse?

Alpaïs se prit au désir soudain de sentir contre son corps le corps de son amant.

— Dansons! dit-elle.

Il la serra dans ses bras. Elle ferma les yeux. Elle allait mourir de bonheur... Mais non, la musique avait cessé... Rhamsès l'entraîna sur le sable de la grève. Alpaïs était frémissante. Sur leurs pieds montait le sable frais et, près d'eux, les petites vagues s'évanouissaient toujours dans leur mousse effervescente.

— Ma femme, ma Petite Femme de Dieu... murmura-t-il.

Mais Alpaïs serra les dents, hostile.

Et Rhamsès songea : « Allons...! Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Le Taciturne avait bien fini par conquérir les Flandres...

IV

— Cocher, palais du Trocadéro — deuxième porte à gauche, côté Nord.

Alanguie dans un fiacre, Alpaïs frissonne et drape d'un grand manteau noir sa petite personne frêle. Ses traits sont contractés ; elle regarde d'un air absent les rues désertes, l'avenue vide, à quadruple rangée de platanes charnus. Il est huit heures ; l'heure chien et loup qui fait rentrer chacun chez soi, ou ailleurs, pour le repas quotidien.

Cette trêve, cette solitude avant le vertige nocturne qui va reprendre Paris, plaît infiniment à Alpaïs.

Devant le long édifice semi-circulaire, la voiture s'est arrêtée à la Porte II, côté Nord. Un homme s'avance, ouvre la portière et murmure :

— Quelle exactitude, chérie !

Alpaïs sort son buste, qui s'épanouit dans la sombre cape ; elle s'appuie légère sur le bras de Rhamsès.

Ses petits souliers font crisser les graviers ; pendant que Rhamsès, pratique, paye le cocher, elle regarde avec mélanco-

lie le cimetière de Passy, juché sur sa roche factice, où reposent tant d'amants déjà ! et aussi cette folle de Marie Baskirscheff, dont la frénésie de vie l'a toujours fascinée.

Mais que ces maisons bourgeoises de la rue Franklin la choquent, là, si près de ces morts ! Et cet édredon rouge qui prend l'air à une fenêtre du sixième étage ! Un édredon au milieu de tant de poésie, si près du ciel, n'est-ce pas un crime? Rhamsès a passé son bras tout doucement sous le grand manteau noir ; il entraîne son amie vers le palais.

Silencieuse, elle regarde la Porte Nord, le fond clair et lumineux, et Paris sous l'auvent du portique qu'assombrit la sombre rangée des grosses colonnes.

Il fait bleu, il fait irréel, il fait « Paradis ». Là-bas, cette couleur de nuit luttant avec le jour qui veut absorber, mater la grande ville, Alpaïs ne l'a jamais vue. C'est un bleu étranger, factice, un bleu inquiétant ; elle se serre contre Rhamsès et lui dit tristement :

— C'est beau !

Lui, toujours sensible à ce qui émotionne son amie, embrasse l'horizon d'un geste court de l'index qu'il arrête, autoritaire, sur les trois dômes, les flèches des basiliques, les jardins et les palais et même, tout près, sur cette Eiffel, autruche couveuse d'une place désordonnée, où ils sont venus dîner maintes fois et sur cette Grande Roue unique et sans char, si insolite dans les airs, et qui balança jadis leur mal de cœur amoureux !

Leurs regards volent-ils plus loin encore vers les parcs Stuarts, ou vers les petites villes flamandes ? Leurs cœurs sont lourds de regrets ce soir.

— Alpaïs, Petite Chose si aimée, est-ce pour la dernière fois, vraiment, que nous voyons cet horizon ensemble ?

Il la sent tressaillir.

— Où m'emmenez-vous, Rhamsès ?

— ... *Any where in the wide wilde world* (1) !

Leurs pas résonnent sous la voûte.

— Je préférais m'asseoir, je suis si fatiguée !

Mais à travers les bosquets, ils circulent côte à côte ; les acacias en fleurs balancent leur grisante odeur et, sur la

(1) N'importe où dans le monde immense et désert.

pelouse, un petit frêne pleureur se penche avec la grâce mièvre d'une ondine échevelée.

Rhamsès a conduit son amie vers un escalier solitaire et royal, qu'une double courbe amplifie et prolonge en un balcon de marbre. Sur une marche, les deux amants s'assoient.

Dans le silence naissant et tiède de la nuit qui tombe, dans le respect de la nature en suspens avant son repos nocturne, ah ! que Rhamsès voudrait tenir sa petite amie sur son cœur et l'embrasser éperdument !

La paix confiante, la chair endormie de cette âme ardente, mais ingénue, Rhamsès ne les troublera pas. Il partira.

— Pourquoi partir ?

Il a vu les yeux d'Alpaïs briller dans la nuit, deux saphirs pâles qui fondent en diamants précieux sur la laine de son manteau.

— Ma chère Petite Chose, ma délicate et trop sensible chérie, pourquoi pleurer ? Je pars parce que vous en avez décidé ainsi, parce que j'ai trop souffert de votre tendre froideur et de votre profond amour glacial.

— ... Je sais... je ne puis... mais, ce soir, je sens qu'après cette épreuve, cette longue absence, sans votre tendresse qui illumine ma vie, sans votre douce voix qui m'épanouit, je serai toute desséchée, à la fin.... une vraie rose de Jéricho... morte peut-être !

— Ma pathétique chérie !

Dans son besoin de protection, elle a penché la tête sur l'épaule de Rhamsès, mais recule aussitôt, comme effrayée.

— Eh ! quoi ?

— J'oubliais ! il faut étaler son mouchoir de baptiste sur l'habit noir des jeunes hommes et, après seulement, y appuyer le visage, à cause de la poudre de riz, vous savez bien ?

— Quelle prévoyance !

Il l'a attirée si doucement contre lui !

Elle sent sur sa peau passer son haleine brûlante.

— Alpaïs, je vais partir. Je vais vous quitter pour toujours peut-être : j'ai besoin d'emporter un baiser, un baiser comme vous ne m'en avez encore jamais donné. Alpaïs... donnez-moi ce baiser.

La jeune femme ne bouge pas. Pourquoi la serre-t-il plus fort, pourquoi commande-t-il ainsi d'une voix basse et dure,

pourquoi, tout à coup, son visage est-il presque hideux, et son regard vitreux comme celui d'un homme qui se noie? Elle le déteste aussitôt et *ce* baiser lui fait horreur ! Lui donner ce baiser-là ? Ah ! qu'il parte tout de suite !

Elle veut se lever. Mais lui la tient étroitement serrée dans ses bras. Il la regarde avide, avide de son amour, de son corps, avide de cueillir enfin cette fleur trop pure, trop confiante. Il va être brutal.

Dans le cou blanc, le cou de colombe, le petit cou délicat que deux doigts peuvent étrangler sans effort, il pose des lèvres brûlantes ; la fraîcheur de cette peau l'affole davantage. Alpaïs a compris le danger ; ratatinée sur elle-même, elle concentre son énergie pour paraître calme et ne pas bouger. Son instinct de femme l'avertit que, si elle se défend, elle est perdue.

La nuit, tout à fait venue, se pique d'étoiles ; les couples de promeneurs passent à leurs pieds, enlacés étroitement, penchés l'un vers l'autre avec l'abandon des amants qui se croient seuls au monde ; Alpaïs entend même le bruit de leurs baisers.

Au loin, quelques fusées s'élèvent dans la nuit et retombent en larmes éblouissantes ; l'horizon s'éclaire petit à petit d'une poussière d'or...

Alpaïs, d'un bond, s'est levée. Par les jardins en pente, elle descend et Rhamsès la suit.

La crise est passée, mais leurs âmes sont devenues plus tristes, plus lasses, plus distantes, hélas !

Alpaïs et Rhamsès côtoient le grand bassin aux nappes étagées et mortes dont les grosses bêtes de bronze défendent les contours et frissonnent sous les reflets des lampes électriques.

Un fiacre passe, que hèle Alpaïs.

Elle met sa petite main froide sur l'épaule de Rhamsès, qui sent de quel poids léger cette main le fait esclave.

Elle veut parler.

— Rhamsès...

Quelle détresse dans sa voix ! Mais rien ne sort de sa gorge angoissée et elle monte dans la voiture, qui s'éloigne.

V

Le printemps a ramené Rhamsès.

Alpaïs, toute blanche dans sa robe de mousseline, l'attend aux Champs-Elysées, sous les marronniers aux feuilles tendres.

La soirée est lourde. Alpaïs agite un éventail en papier sur lequel, à chaque mouvement de ses mains fébriles, un gros chat peint en noir, aux poils ébouriffés, passe et repasse à travers l'or d'un soleil couchant. Elle marche, elle piétine plutôt. Les quarts d'heure de grâce tant reprochés par Rhamsès, où sont-ils aujourd'hui ? Elle s'asseoit, et par deux fois déjà la loueuse rapace est venue lui demander le prix de sa chaise.

Enfin une victoria débouche de l'avenue Marigny.

Alpaïs la suit des yeux, avide. Ce grand corps penché en arrière, c'est Rhamsès, enfin !

— Dieu merci ! Il n'est pas mort !

Dans un instant, elle va lui parler, le toucher.

Son cœur bat très fort ; subitement, elle a froid. Son éventail s'est replié faisant, du gros chat noir ébouriffé, une bête raccourcie, écrasée, funambulesque.

La voiture s'est arrêtée. Rhamsès a regardé alentour. Il sourit en apercevant la jeune femme ; puis il renvoie le cocher, et, flegmatique, s'avance vers elle.

Se sont-ils jamais quittés, vraiment ? C'est le même tendre et doux regard, la même avidité, la même faim exprimée par tout le visage.

— Bonsoir, chérie !

— Rhamsès !

Ni l'un ni l'autre ne se décide à parler. D'ailleurs, à quoi bon ? Leur émotion, leur joie intense, ils les partagent et le savent. Mais le bonheur du jeune homme déborde. Il veut voir le visage de sa bien-aimée et, sous le lampadaire électrique, il l'entraîne.

Est-elle un peu changée, la douce Petite Chose, la fleur de Jéricho ? Ses yeux de nigelle ? Ses longs cils ? Sa bouche ? Toujours une rose sauvage, une petite rose. Eh quoi ? Deux plis au menton, dans le coin, là, de chaque côté ? Qu'est-ce à dire ?

Elle sourit.

— L'amertume, Rhamsès.

— L'amertume, bien-aimée... (il soupire). Et maintenant, où allons-nous, chérie?

Sa voix est celle des anciens jours. La voix du bonheur de vivre, mais plus grave peut-être.

Du même ton léger, elle propose :

— Allons au bois, pendant que le loup n'y est pas !

— Le loup n'y est pas, chère, allons au bois !

Alpaïs se laisse emporter, par le fiacre banal dont la discrétion a charrié, sans doute, tant d'émotions et tant de secrets, tant d'insouciantes gaîtés, de lourds désespoirs et de drames peut-être ?

Rhamsès ose à peine toucher la main de son amie. Cependant, il finit par la déganter. Il veut avoir le contact de cette main, si fragile qu'il ne faudrait pas une pression bien forte pour l'écraser. Il regarde cette petite main abandonnée sur sa grande paume ; elle est inerte et pâle ; il en a un peu pitié...

Il contemple ensuite la jeune femme avec tant d'amour qu'elle ferme les yeux... Elle pourrait peut-être défaillir de ce regard ?

Rhamsès, enfin, a porté la main douce à ses lèvres.

— Mon adorée petite chérie, je vous ai retrouvée, enfin ! Votre main embaume... Votre âme embaume aussi... Alpaïs?

Alpaïs heureuse sourit aux anges. Son regard est aussi plus profond et plus ferme que jadis !

Au bois, ils sont descendus. Le lac miroite, nacré, sous les mille feux des ballons vénitiens. Serait-ce fête, ce soir ? Sans doute Alpaïs l'a commandé ainsi pour le retour de son bien-aimé. Rhamsès le lui demande. Elle sourit. Une fausse pagode à clochetons dorés rutile sous les feux de Bengale, mais un saule pleureur découpe son feuillage en lamelles sur ce fond cerise et tombe en gouttes sombres, en gouttes de deuil dans l'eau tranquille.

Les barques circulent, sournoises, à travers l'image réfléchie des girandoles, dont les couleurs ondoient sous le remous, se fondent et se reforment. Un rire de femme fuse dans la nuit.

— Ce bruit, ces femmes et ces clartés... Rhamsès, je ne puis les supporter ce soir. A vos côtés, je ne veux que le silence absolu, la paix de la nuit noire. Je veux entendre votre cœur

battre, très fort, pour moi seule, essayer de le comprendre, de me convaincre, enfin, qu'il est toujours mien... Car, Rhamsès, j'ai bien souffert loin de vous!

Ils s'éloignent vers les allées désertes que n'éclaire même pas une lune bienveillante. Ils sont seuls, avec les petites bêtes du bon Dieu et l'herbe qui pousse. Une odeur de lilas, de verdure pas mûre les environne. Dans la broussaille molle, ils ont perçu un bruit sourd. C'est le petit éventail en papier qui est tombé.....

— Le loup! dit Rhamsès.

Elle n'a pas peur du loup, mais elle s'arrête et se blottit contre lui qui l'enlace.

— Ma Petite Chose bien-aimée! Mon amour! je vous retrouve et je vous aime! parce que je sens votre âme moins distante, moins fière et, surtout, votre menue personne plus à moi qu'elle ne le fut jamais! Ces yeux, ils ont pleuré, dites-vous? Est-ce à ces larmes qu'ils doivent tant de douceur? Et dois-je croire en y voyant votre chère âme que vous m'aimez tout à fait, aussi?

Dans une clairière s'est arrêtée Alpaïs. Elle écoute les douces paroles de Rhamsès. Ah! quel regard il lui a donné!

Il la prend dans ses bras et la soulève jusqu'à ses lèvres.

— Ma petite amante... ma petite épouse?...

Défaillante elle répète :

— Sa petite amante... Sa petite épouse!

— La mère de mes enfants?

— La mère de ses enfants!

Sur la rose sauvage de sa petite bouche charnue, il cueille le fruit, il boit l'amour. Si longtemps il a eu soif! Si patient il a attendu!

Par l'allée sombre, les fiancés marchent à pas de velours pour retrouver la vie, le tumulte et... le fiacre. Rhamsès se hâte. Il a si peur encore que la nature à laquelle il vient, enfin, de dérober Alpaïs, petite hamadryade attardée, ne se venge sur leur amour.

COMMINGES.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXVII. — Le Sable.

M. DELARUE. — Avouez, cher ami, que vous vous ennuyez beaucoup moins que vous ne l'auriez cru.

M. DESMAISONS. — En effet, le sable, le sable..., je prends goût au sable.

M. DEL. — N'est-ce pas? On peut se vautrer.

M. DESM. — Ce qui est le plus beau dans le sable, c'est sa stérilité. Oui, j'ai fini par tirer du sable l'idée qu'elle contient. Ça valait le voyage.

M. DEL. — Il n'était donc pas stérile.

M. DESM. — Allez-vous jouer sur les mots? S'il n'était pas stérile, je n'en aurais rien tiré. Je sais ce que contient la terre, je ne savais pas ce que contenait le sable : rien.

M. DEL. — La stérilité, est-ce donc beau, plus beau que la vie?

M. DESM. — C'est moins prétentieux. Cela n'a pas d'intentions, cela ne fait pas de vilains mouvements. Cela dort, cela rêve peut-être. Et puis c'est propre. D'où je conclus que la partie noble de l'univers, c'est le minéral. Le reste n'est que corruption.

M. DEL. — Voyons!

M. DESM. — L'eau aussi serait propre et noble, si elle était suspendue dans l'espace, mais il faut qu'elle repose, et elle repose sur le minéral. Alors, ces deux éléments s'empruntent des éléments hétérogènes à leur nature, et cela les rend malades. Conséquence : la vie. La vie est donc une maladie des éléments simples de notre triste globe.

M. DEL. — Voilà une belle physique.

M. DESM. — Elle n'aurait peut-être pas dégoûté Empédocle ou Pythagore. Cela me suffit.

M. DEL. — Les deux éléments vont bientôt se rencontrer. Le sable devient malade.

M. DESM. — Hein?

M. DEL. — C'est-à-dire que la mer monte et qu'à la prochaine vague nous aurons peut-être les talons dans l'eau.

M. DESM. — Diable! Alors, il faut se relever?

M. DEL. — Je crois qu'il est temps.

M. DESM. — Vous êtes bien certain? Si le flot s'arrêtait, j'aurais

du regret d'avoir bougé, car je ne retrouverai pas une aussi belle position philosophique. Ma tête et mon corps se sont creusé un lit dans le sable, et je me sens plus à mon aise qu'une momie de chat sacré dans le désert de Lybie. Je ne bouge pas.

M. DEL. — Là, ça y est. J'en ai jusqu'aux genoux.

M. DESM. — Moi, un peu plus.

M. DEL. — Nous allons nous sécher au soleil.

M. DESM. — C'est ça, recouchons-nous.

M. DEL. — Non, il faut marcher.

M. DESM. — Seul, je me serais peut-être laissé ensevelir. Quelle solution élégante!

M. DEL. — J'ai pensé à cela, un jour, sur le petit Bey, mais un pêcheur qui rentrait m'a si bien secoué et tancé, me prenant pour un fol, que j'ai filé devant lui, tout penaud, à travers les flaques. Se périr! Non, il y a de trop jolies femmes sur la plage.

M. DESM. — Je me sens déjà sec. Allons de ce côté.

M. DEL. — Hé! Philosophe!

M. DESM. — La parole, non moins que la vision ou le contact, détermine le désir. Vous parlez de jolies femmes. Cela guide mes pas.

M. DEL. — Croyez-vous que je vous reproche ce que j'éprouve moi-même? Ni votre philosophie, ni la mienne (qui se ressemblent) ne nous interdisent, je suppose, les spectacles agréables et les actes qui peuvent s'en suivre.

M. DESM. — Non. Pas d'hypocrisie. Si quelqu'une de ces demi-nudités nous inspire, nous tâcherons de leur plaire par les moyens convenables, et cela sera très bien.

M. DEL. — C'est évident.

M. DESM. — S'éloigner d'un plaisir, d'un vrai plaisir pour des motifs de morale, de vertu, de convenance, quelle sottise!

M. DEL. — Oui, qui ne se pratique qu'en paroles.

M. DESM. — C'est déjà un sacrifice que je réprouve. On est presque chrétien quand on s'incline devant l'hypocrisie chrétienne, et il ne faut pas être même presque chrétien.

M. DEL. — Croyez-vous que cette attitude soit du christianisme? Les anciens, mon cher ami, avaient comme nous leurs béjaunes.

M. DESM. — C'est assez juste, mais dès que le christianisme parut, il n'y eut plus que deux partis, les béjaunes et les autres, les chrétiens et les païens. Donc, j'ai raison aussi.

M. DEL. — Je le veux bien.

M. DESM. — Notez que je ne réprouve pas le christianisme intégral, c'est-à-dire l'ascétisme. Il a sa beauté froide et cruelle. Ce qui me dégoûte, c'est le pécheur, c'est ce chien qui sait qu'il ne faut pas manger le gigot, car la raclée est au bout, et qui le mange quand même, reçoit la raclée et recommence.

M. DEL. — La raclée n'est jamais qu'une médiocre pénitence.

M. DESM. — Oui, mais la raclée éternelle?

M. DEL. — Elle est loin.

M. DESM. — Alors, comment ne pas sentir l'absurdité d'une législation qui ne sert à rien?

M. DEL. — Elle en arrête quelques-uns.

M. DESM. — Les timorés. Ceux-là on peut les plaindre. Mais les pécheurs me font rire.

M. DEL. — Ces idées, allez, ont bien peu d'importance pour les hommes, qu'ils croient à la sainte Table ou la Table tournante, ou aux deux. Ils ne se laissent guider que par leurs sensations ou leurs intérêts financiers.

M. DESM. — Très bien, mon cher. C'est vous, aujourd'hui, le vrai philosophe. Cependant, je vous avertis qu'au point de vue de la liberté pratique, il est nécessaire de tenir tête par des paroles aux paroles adverses. Il ne faut accorder la liberté aux ennemis de la liberté que dans la mesure où la liberté ne court aucun danger. Au moindre péril, il serait nécessaire d'arrêter leurs expansions, et même il est bon de devancer le péril. Voyez ce que les libéraux ont fait de la Belgique. Gouverner, c'est empêcher les hommes de « se ruer vers la servitude ».

M. DEL. — Cependant nous ne gouvernons pas. Alors...

M. DESM. — Nous ne gouvernons rien, pas même nos passions, et c'est l'état le plus heureux. Mais il nous est bien permis de donner des leçons au gouvernement.

M. DEL. — Des leçons inutiles.

M. DESM. — Sans doute, mais notre plaisir?

M. DEL. — Je n'ai pas de plaisir à cela.

M. DESM. — Vous perdez. La chose sociale m'intéresse. J'aime, par exemple, à constater que les couvents se dénomment, à cette heure, *Maison sociale* ou *Pensionnat laïque*. Vous, pas?

M. DEL. — Je trouve cela drôle!

M. DESM. — Drôle? Mais c'est terrible. Cela démontre l'inutilité de tout, de tous les efforts, de toutes les lois.

M. DEL. — Cela m'amuse.

M. DESM. — Je ne dis pas que, d'un certain côté, ce ne soit comique, mais de l'autre?

M. DEL. — Mon cher ami, je crois que vous avez besoin de quelques sensations violentes, afin de faire mieux circuler votre sang et d'éclaircir un peu la tonalité de vos idées.

M. DESM. — C'est bien possible. Que me conseillez-vous, l'alcool, la volupté?

M. DEL. — Dosez.

M. DESM. — La proportion?

M. DEL. — Ah! Je vois que vous ne désirez rien, malheureux!

M. DESM. — Qui vous fait croire? Tenez, nous voici à l'Eden. Commençons par l'alcool. Ces sables, d'ailleurs, sont altérants.

M. DEL. — Je dois vous laisser, on m'attend.

M. DESM. — A tantôt?

M. DEL. — Non, à demain.

M. DESM. — Que de choses dans un mot! Mais, cette astuce de me monter la tête, pour que sa disparition me soit agréable! Soit.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Daniel Lesueur : *Nietzschéenne,* Plon, 3.50. — Michel Corday : *Mariage de demain,* Fasquelle, 3.50. — Ludovic Réhault : *Le Fils de Monsieur Camille,* Ollendorff, 3.50. — Henri Duvernois : *Crapotte,* Albin Michel, 3.50. — René Behaine : *Histoire d'une société,* Fasquelle, 3.50. — Maxence Legrand : *La Bataille perdue,* Grasset, 3.50. — André Martorel : *Les Deux instincts,* librairie Universelle, 3.50. — Nonce Casanova : *La Symphonie arabe,* Ollendorff, 3.50. — Ferdinand Bac : *Le Fantôme de Paris,* Fasquelle, 3.50. — Georges Baume : *Les Trois apôtres,* Librairie Nationale, 3.50. — Jules Pravieux : *Mon mari,* Plon, 3.50. — Richard d'Oniot : *La Conversion d'une Parisienne,* Bibliothèque indépendante, 3.50. — Charles Foley : *Kowa la mystérieuse* et *Jean des Brumes,* Pierre Lafitte, Ollendorff, 3.50. — Constantin Photiadès : *Les Hauts et Bas,* Bernard Grasset, 3.50. — Jean de la Hire : *La Roue Fulgurante,* Librairie illustrée, 3.50. — Ernest Daudet : *Au galop de la vie,* Plon, 3.50. — Emmanuel Delbousquet : *Miguette-de-Cante-Cigale,* Librairie Nationale, 3.50. — Max et Alex Fischer : *Camembert-sur-Ourcq,* Flammarion, 3.50. — Robert de Traz : *Au temps de la Jeunesse,* Plon, 3.50.

Nietzschéenne, par Daniel Lesueur. Je crois avoir avoué déjà que je n'avais jamais lu Nietzsche. Cet aveu ne m'est nullement pénible. Il ne faut jamais lire les philosophes à la mode (même si vous habitez la même maison qu'eux), parce que vous ne pouvez pas les goûter en paix, tellement vous rencontrez de gens qui vous en dégoûtent avant de vous être formé le moindre jugement sur leur doctrine. J'attendrai donc pour lire Nietzsche qu'il fasse partie des vieilles lunes; mais, en attendant, je suis effrayée de ce qu'il inspire aux femmes! Jadis c'était Jésus-Christ qui leur prêchait l'abstinence de toutes sensualités et qui en faisait des espèces de monstres luttant contre la nature, leur nature si parfaitement, si joliment animale; maintenant voilà que Nietzsche remplace le confesseur catholique et les pousse à la résistance charnelle, pour plus d'amour. Comme c'est drôle! Jocelyne Monestier est certainement marquée, j'allais dire douée, pour le plaisir, mettons l'amour libre. Dès 12 ou 14 ans, elle écrit des lettres incendiaires à un Monsieur et le fait d'émailler ces lettres de propos plus ou moins libertins qu'elle copie *sans les comprendre* dans une foule de mauvais romans n'augmente pas sa culpabilité à mes yeux, pas plus qu'il ne la diminue, du reste. Si j'avais une fille capable de ce style épistolaire avec ou sans plagiat, je ne dormirais pas tranquille. Il existait une petite bonne femme comme

ça dans l'affaire Syveton et ça compliquait terriblement la vie d'une famille peut-être honorable. Donc Jocelyne Monestier n'a pas un tempérament très calme. Plus tard, au lieu d'expliquer, avec des cris sincères et des larmes naïves, le libertinage de sa correspondance d'écolière à son fiancé, elle préfère se livrer à lui pieds et poings liés, rompre d'ailleurs son mariage par cette extravagance bien inutile, puis demeurer l'amante inconsolable d'un Monsieur trop scrupuleux... *après*. Quand on en arrive au grand lâchage de toutes ses illusions, il convient, en effet, de se créer une amère philosophie, puisque aussi bien on ne saurait mieux placer son orgueil chiffonné. Jocelyne, abaissée par deux hommes, victime de ses deux coups de passion irréfléchis, songe à élever des hommes, elle se fait professeur d'énergie. Malheureusement elle s'adresse à un pauvre diable qui n'est pas libre et sa première faute de goût, sinon de fermeté, est de tolérer jusqu'à un certain point l'amitié amoureuse de l'époux d'une autre femme. Aucun amour naissant ne résiste au réel mépris qu'on lui témoigne. Si la Nietzschéenne en question avait le réel mépris de l'adultère, elle mettrait M. Clérieux à la porte sans lui laisser même le temps de parler en camarade. Je ne pense pas que Nietszche prenne pour de l'énergie l'exaltation maladive qui résulte d'une fausse position?... Alors, comme les grèves ont été inventées spécialement pour servir de fond de décor aux dénouements des romanciers qui se sentent dans l'embarras, Jocelyne reçoit la balle de revolver au lieu et place de M. Clérieux. Sans ce révolver providentiel, il me semble que le professeur d'énergie serait tombé une troisième fois... dans les pires faiblesses. Non, ce ne sont pas les philosophes qui peuvent apprendre aux femmes la plus belle science du monde, celle de la pudeur, dont le secret, depuis beau temps perdu, se confond, aux yeux des non initiés, avec celui de toutes les perversités diaboliques. La Nietszchéenne me fait de la peine parce que, malgré tout son bagage philosophique et sa manière fervente d'ouvrir l'évangile de son cher Maître, comme jadis on ouvrait la divine *Imitation*, elle ne me représente que la bête humaine, c'est-à-dire une créature d'autant plus coupable qu'elle connaît mieux le prix de la chasteté et toute l'horreur de la trahison. Elle s'excite à la résistance avec l'instinct des voluptueux qui savent graduer leur plaisir, mais elle n'a pas la pudeur de son martyre. Née pour se donner selon son caprice, elle ferait mieux de ne pas jouer à la sainte laïque, parce que ça ne nous change pas beaucoup d'hystérie, ou, si vous préférez, de religiosité.

Mariage de demain, par Michel Corday. Demain les patrons ou les fils de patrons épouseront des ouvrières et elles feront de délicieuses grandes dames, sachant parler et s'habiller comme des duchesses. Ça, j'en suis certaine, toutes les ouvrières des grands centres pouvant à la rigueur nous fournir, une fois décrassées, les plus

exquises demi-mondaines, seulement je ne crois pas qu'elles nous protègent contre les brutalités, de leurs frères ou de leurs pères en temps d'émeute. Les gens du peuple détestent plus les bourgeois qui sont sortis d'eux que les aristos dans lesquels ils sentent cependant leurs vrais supérieurs. Une parvenue sortie de son atelier pour entrer dans un salon, légitimement surtout, leur fera l'effet de celle qui compromet la cause aux yeux des frères. Si on en vient au partage, c'est elle qui restituera tout, car elle n'aura même plus besoin de sa moitié. J'ai connu un ouvrier teinturier qui avait marié sa fille avec un étudiant devenu gros médecin de village : « Croyez-vous, disait-il, que ma garce de fille ne m'a pas établi à mon compte? Je reste ouvrier comme devant. Si elle a à rougir de moi, c'est bien sa faute, hein? » Donc, on rougit entre soi dans la teinturerie et même ailleurs, dès qu'on a touché à la haute bourgeoisie. Donc... plus ça change et plus c'est la même chose... ce qui n'empêche pas *le Mariage de demain* d'être intéressant.

Le Fils de monsieur Camille, par Ludovic Réhault. Ça, c'est une histoire terrible sous son apparence comique. C'est l'histoire du bon jeune homme qu'on force à la paternité de fantaisie. C'est l'histoire de presque tous les trop bons jeunes hommes. Dans la réforme du mariage, des tas de personnes très influentes tout autant que sensibles insistent en ce moment sur l'art de forcer à devenir père, et je crois bien que leurs nouvelles lois seront, comme toujours, favorables aux malfaiteurs. Les créatures timides et vraiment honnêtes n'oseront jamais s'en servir, tandis que les Germaine plus émancipées en profiteront. La femme gagne à demeurer victime, car beaucoup de coupables sont auréolées par le malheur des innocentes. Je crains qu'il ne vienne un jour où l'innocence ne serve à rien.

Crapotte, par Henri Duvernois. Crapotte est une petite courtisane. Un article parisien bien français, si j'ose dire, le seul article de bazar à treize vraiment solide, bon teint, presque incassable. La vie de Crapotte semble couler entre l'or et la soie à la seule fin de démontrer l'éternelle sottise masculine, mais Crapotte a tellement d'esprit qu'on lui passe de faire de temps en temps de la morale, voire même du sentiment, ce qui n'est point précisément son métier.

Histoire d'une société, par René Behaine. Gros ouvrage entrepris pour nous restituer la physionomie de toute une société de province. Depuis leur enfance, les notables de la petite ville de Villemeurthe nous sont pas à pas décrits, avec leurs gestes sociaux ou intimes sans exagération et sans parti pris. Il sera intéressant de réunir ces nombreux portraits en une galerie curieuse, celle de nos ancêtres, après tout, et de saisir sur leurs masques un peu obscurs le trait de lumière capable d'éclairer nos actuelles névroses.

La Bataille perdue, par Maxime Legrand. Cet homme de

lettres est-il ou n'est-il pas un mari complaisant? Il est difficile d'en deviner la véritable psychologie, car l'auteur semble en avoir voulu sauvegarder la dignité. Il est, d'autre part, tellement naïf dans un milieu de lettres où la naïveté ne domine pas qu'on se demande s'il ne mystifie pas son lecteur. Et puis quels sont les éditeurs qui prêtent de pareilles sommes sur l'œuvre d'un débutant, même lorsqu'il s'agit de plaire à sa femme?

Les Deux instincts, par André Martorel. Eternel malentendu amoureux. La jeune femme frivole qui cherche son plaisir, le jeune homme aimant qui cherche la liaison durable. Heureusement que tout finit bien dans un mariage imprévu. Pourquoi Fabienne a-t-elle tant hésité à dire la vérité à son tuteur ? Les auteurs abusent un peu de ces sortes de complications sentimentales,car dans la vie ordinaire il n'y en a pas d'aussi voulues.

La Symphonie arabe, par Nonce Casanova. Poème en prose de l'amour oriental. Thaïeb et Baâda sont deux enfants du désert. Ils crient dans le vent des solitudes leurs plaisirs où se mélangent à mêmes doses la religiosité et l'animalité. Bâada est-elle coupable de trahison ? Le lion jaloux la déchire de ses propres ongles après avoir longtemps rugi son désespoir,puis se relève accablé par la fatalité, mais toujours fort : *Mektoub !* C'était écrit !

Le Fantôme de Paris, par Ferdinand Bac. Il est peut-être dangereux de mettre en roman (?) tant de spéciales éruditions. La forme romanesque déplaît aux gens sérieux et les amateurs d'intrigues détestent, d'instinct, toute description savante. Maintenant, la promenade à travers Paris de cet Anglais, de cette jeune Américaine excentrique et de cette nièce de chanoine, se pimente de si jolies anecdotes qu'on peut bien lui pardonner son apparente monotonie. Il s'agit du reste d'un Paris qu'on est en train de perdre, au nom de l'hygiène, et naturellement du mauvais goût de nos architectes.

Les trois Apôtres, par Georges Baume. Mœurs étranges des gens de Mèze et de Bouzigues, villes méridionales et un peu sauvages. Il s'agit de s'emparer par la ruse et par la force du magot de Béloury, un pauvre naïf qui le donnerait volontiers sans sa fillette, une petite commère de 15 ans, fort avisée pour son âge. Après mille péripéties comiques ou dramatiques,la petite Angèle épouse Amédée, le souffre-douleur des Hugol.

Mon mari, par Jules Pravieux. De la façon très simple dont les jeunes oies blanches de province acceptent un mari qu'elles n'aiment pas et arrivent à l'aimer pour de bon. Type d'une belle-mère qui suffirait certainement à corser l'intrigue d'un vaudeville. C'est un peu trop voulu dans le genre drôle, mais l'anecdote de la vieille dame qui *s'isole au piano* en temps d'orage est assez réussie.

La Conversion d'une Parisienne, par Richard d'Oniot.

Mœurs de sanatorium, de pauvres gens malades qui s'efforcent de faire donner à la vie tout ce qu'elle peut rendre avant la *rentrée*. Et leurs vacances à eux doivent se terminer devant la porte du cimetière. La Parisienne romanesque oublie ses velléités d'adultères devant la mort misérable d'une petite femme qui expie sa faute par le froid après avoir eu la fièvre chaude des excursions passionnées.

Kowa la Mystérieuse et **Jean des Brumes**, par Charles Foley. Un drame américain où la grande catastrophe, tout en dénouant la situation, amène la découverte d'une ville souterraine chinoise. L'auteur s'est très habilement servi du désastre, encore tout récent, de San-Francisco. Sous les décombres amoncelés par le tremblement de terre on découvrit des cavernes aménagées en fumeries d'opium par les Chinois et une femme de race blanche morte enchaînée dans ces cavernes. *Jean des Brumes* est un grand seigneur *maraîchin* révolté contre les soldats du premier Consul. Il rencontre, dans sa fuite à travers les brouillards de son pays, une jolie cousine qui se dévoue pour lui et il finit par l'épouser.

Les Hauts et les Bas, par Constantin Photiadès. Sur la donnée, déjà un peu connue, de la course au testament illusoire, une étude de mœurs qui ne manque pas de saveur.

La Roue fulgurante, par Jean de la Hire. Fantaisie où l'imagination a peut-être vraiment la trop large part... surtout l'imagination de Wells.

Au galop de la vie, par Ernest Daudet. Roman se passant sous le régime des expulsions et où il est fortement discuté sur le droit, la légalité des associations religieuses. C'est de l'histoire contemporaine servie par petites portions bien dosées et de digestion facile.

Miguette de Cante-Cigale, par Emmanuel Delbousquet. Roman landais. Un beau gas qui ne possède que son béret sur sa tête, comme ils disent là-bas, et qui trouve bon de courtiser la jolie Miguette tout en se laissant épouser par la vilaine femme riche. Quelques détails de la brutalité que ces gens pittoresques ont pour les bêtes et qui nous les feraient haïr malgré leur prétendue poésie de geste.

Camembert-sur-Ourcq, par Max et Alex Fischer. Le petit sac de bonbons comiques qu'il convient de grignoter en voyage, ou, mieux, le digestif par excellence après un mauvais dîner d'auberge. Camembert, malgré son robuste parfum, est cependant la friandise parisienne par excellence.

Au temps de la jeunesse, par Robert de Traz. De jolis portraits et de la très fine psychologie. *L'Idée de la mort* est une des meilleures pages de ce livre.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des plus Belles Pages : Cyrano de Bergerac, avec une Notice de Remy de Gourmont, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Robert Dreyfus : *Vies des Hommes obscurs. Alexandre Weill ou le prophète du faubourg Saint-Honoré, 1811-1899*, Cahiers de la Quinzaine. — Léon Barry : *Amicitiæ Sacrum*, 1 vol. in-18, 3.50, Lemerre. — Lucie Paul-Margueritte : *Paillettes*, 1 vol. in-16, 1 fr., Sansot. — Ovide : *L'Art d'Aimer, le Remède d'Amour. Les Amours d'Ovide, le jugement de Pâris*. Edition illustrée, 1 vol. in-8° 95, Librairie Moderne, Maurice Bauche.

Si, depuis la pièce de Rostand, **Cyrano de Bergerac** est assez populaire en France, il l'est d'une façon légendaire et fausse, et en réalité tout à fait inconnu. Il y a loin de ce « bouffon que l'on joue sur le théâtre avec un faux nez » au vrai Cyrano, disciple de Gassendi et de Descartes, créateur en France de la comédie en prose, philosophe, physicien, et grand écrivain. C'est ce véritable Cyrano que nous révèle M. Remy de Gourmont, dans ces « plus belles pages » où l'on trouvera *le Pédant joué*, cette comédie à laquelle Molière emprunta toute une scène du *Médecin malgré lui*, et *l'Autre Monde*, d'une hardiesse philosophique incroyable. « Ses idées en 1650, dit l'auteur de la Notice, sont exactement au niveau des plus libres que l'on puisse professer de nos jours. On peut les résumer en quelques mots : il ne croit à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme ni à la morale conventionnelle. » M. Remy de Gourmont a découvert des pages inédites de *l'Autre Monde*, qui en sont une preuve convaincante. Ces pages, qu'aucun des éditeurs de Cyrano n'avait encore publiées, ont un intérêt philosophique et sont de celles qu'il pouvait être dangereux d'imprimer au XVIIe siècle. Voici un passage sur le respect dû aux parents : « Encore, je voudrais bien savoir si vos parents songeaient à vous quand ils vous firent ? Hélas ! point du tout ; et toutefois vous croyez leur être obligé d'un présent qu'ils vous ont fait sans y penser. » Suivent des réflexions plus irrespectueuses encore, quelques pages plus loin, sur la virginité : « Cet honneur n'est qu'une fumée, car enfin tous ces respects dont le vulgaire l'idolâtre ne sont rien... » Il apparaît très simple à Cyrano que Dieu nous ait donné des sens pour nous en servir. Mais Dieu, c'est une expression :

Si la créance en Dieu, fait-il dire prudemment à un de ses personnages, nous était si nécessaire, enfin si elle nous importait de l'éternité, Dieu lui-même ne nous en aurait-il pas infusé à tous les lumières aussi claires que le soleil qui ne se cache à personne ? Car de feindre qu'il ait voulu jouer entre les hommes à cligne-musette, faire comme les enfants « Tonton, le voilà ! » c'est-à-dire, tantôt se masquer tantôt se démasquer, se déguiser à quelques-uns pour se manifester aux autres, c'est se forger un Dieu ou sot ou malicieux... etc.

Cyrano, qui mourut jeune, à trente-cinq ans, écrivit encore une

Physique ou Science des choses naturelles. Là encore il fut un initiateur, et c'est de son ouvrage que s'inspira Rohault pour sa *Physique* (1). Ces Pages, qui nous le montrent sous ses divers aspects d'écrivain, de philosophe et de physicien, nous permettent de dire que Cyrano de Bergerac fut un des cerveaux les mieux organisés de son siècle. Ce furent leur athéisme et leur impiété qui empêchèrent les ouvrages de Cyrano de se répandre, et Lacroix nous dit, dans l'*Avertissement* de son édition de 1858, qu'il est convaincu que, « jusqu'à l'époque de la Révolution de 89, les éditions de Cyrano de Bergerac ont été détruites systématiquement par les soins infatigables de la mystérieuse confrérie de l'Index ».

§

M. Robert Dreyfus nous raconte la vie d'un écrivain assez oublié : **Alexandre Weill ou le prophète du faubourg Saint-Honoré.** Depuis le jour où ce petit juif alsacien, âgé de douze ans, avait eu une vision, pendant qu'il gardait les chevaux de son père dans la forêt de Schirlof, il se croyait l'élu du Seigneur : « Jeune homme, lève-toi, ceins tes reins, et va-t'en d'ici, » lui avait dit une voix mystérieuse. Weill partit et se mit à prophétiser, se flattant de connaître l'avenir. Depuis Moïse, Josué, Samuel, Isaïe et Jésus (qui était, dit-il, un prophète mosaïste), il n'y avait pas eu, prétendait-il, il ne pouvait pas y avoir un juif comme lui. Cette certitude, comme on le devine, lui créa une mentalité très spéciale. Il se glorifie d'avoir expulsé de l'Ancien Testament « les fraudeurs de Moïse, et conséquemment les fraudeurs de Jésus, qui en sont sortis ». On comprend que les ouvrages de Weill n'eurent pas une immense vogue.

En 1836, Gérard de Nerval rencontra Weill à Francfort et l'engagea à venir chercher fortune à Paris. A Paris, il devint vite le commensal, et comme la « doublure » de son coreligionnaire Henri Heine. Et M. Robert Dreyfus caractérise ainsi la physionomie de son prophète : « C'était un Henri Heine moins le sourire diabolique et le génie lyrique. » Oui, un Henri Heine, sans le sourire et sans l'ironie. Weill était toujours sérieux. Voici, d'après M. Dreyfus, l'essentiel de sa philosophie, l'idée unique qui remplit ses ouvrages :

Cette idée, c'est que la plus grande fraude historique, religieuse et philosophique, qui ait jamais été commise, a été l'introduction mensongère et funeste de la fête du Grand Pardon — ou de *Kipour* — dans la législation attribuée à Moïse par les rédacteurs du Pentateuque; que « depuis l'existence du monde, toutes les superstitions réunies de toutes les nations n'ont pas produit autant de malheurs, de crimes, d'infamies et de méfaits que la seule idée, la seule erreur

(1) « A partir de 1671, toute la jeunesse française, durant trois quarts de siècle, prit les éléments de la science dans la *Physique* de Rohault. »

de la possibilité du pardon, de l'annulation des effets d'une cause, par la volonté de Dieu, soit par un miracle, soit par un caprice, soit par le simple repentir ».

La grande pensée de Weill, c'est que l'idée de pardon est immorale, absurde, et même inintelligible, incompatible avec l'idée de Dieu et le principe de causalité.

Mais voici un exemple de ses prophéties.

Vers 1880 ou 1882, Weill annonçait la fin de la France, autre Pologne, qui devait « remplir son rôle de peuple destiné, par sa dispersion même et la suppression de sa nationalité étroite, à répandre certaines idées généreuses et fécondes à travers le monde et à servir la cause de l'humanité ».

§

Amicitiæ Sacrum. Livre de pensées et de souvenirs, où M. Léon Barry, sans prétentions à une philosophie particulière, nous dit les amertumes et les déboires d'une vie, que peut consoler, dit-il, « l'amour de la beauté morale, de la bonté ». Il écrit :

« Aime avec bonté ! Cela paraît une phrase naïve, mais combien n'aiment qu'avec du désir, de l'orgueil ou de la haine. »

Mais, ajoute M. Barry, « l'amour, l'effort vers le bonheur, le travail même et les trésors intérieurs que l'on amasse, tout est vanité ! » Non, parce qu'on n'amasse pas pour l'avenir, mais pour le présent. La morale chrétienne nous a trop habitués à dédaigner la vie, à la considérer comme une période de labeur où l'on récolte des provisions de bonheur pour l'autre vie.

Cette idée de l'espace infini hante M. Barry, et lui fait trouver l'existence presque inutile. Si on efface cette idée d'éternité, la vie prend une signification précise, et, comme l'écrit M. Barry lui-même :

Cramponne-toi à ces deux petites portions du passé et de l'avenir qu'on appelle le présent. Bonnes, mauvaises ou indifférentes, ne cherche jamais à t'en échapper ; épuise-les !

§

Voici encore des pensées et des réflexions sur la vie; elles sont d'une jeune fille et par conséquent très amères. Il faut avoir beaucoup vécu pour être indulgent.

Je cueille quelques-unes de ces **Paillettes** de Lucie Paul-Margueritte :

Posséder une femme, une maison ou quoi que ce soit, c'est s'enchaîner.
Et chacun veut posséder, sans voir qu'il se rend esclave.

Et ceci :

Rencontrer un être noble, et ne pas l'aimer.
Rencontrer un être médiocre et s'en amouracher.

C'est que peut-être il y a des êtres médiocres qui ont des qualités secrètes que des êtres plus nobles ne possèdent pas.

Quelques-unes de ces pensées sont d'un dogmatisme un peu gros. Ceci :

Le génie créateur, puissant, parce qu'aveugle. Le génie critique, impuissant parce qu'éclairé.

La puissance est-elle vraiment dans l'aveuglement ? Est-ce réellement l'être inconscient, quelque poète qu'il soit, qui crée quelque chose ?

§

La *Librairie Moderne* nous donne une édition illustrée de **l'Art d'aimer** d'Ovide, auquel on a ajouté *le Remède d'Amour*, *les Amours d'Ovide*, et *le Jugement de Pâris*. On s'est servi de traductions de la fin du XVIIIe siècle, dues à Renouard, le traducteur des *Métamorphoses*, et à Jean-Charles Poncelin, « ancien ecclésiastique et avocat du roi, qui avait fondé une maison de librairie, à la veille de la Révolution ». Avant cette époque, l'an VII de la République, *l'Art d'aimer* et *le Remède d'amour* n'avaient jamais été traduits en France.

Ces traductions n'ont peut-être pas la précision, l'exactitude que nous exigerions maintenant de travaux analogues ; mais elles atténuent la brutalité du latin et s'adaptent très bien à une édition de vulgarisation littéraire. Quelques passages, intraduisibles de façon décente, ont été laissés dans leur nudité latine. Ce qui prouve qu'il suffit d'avoir une culture pour être à l'abri de la pudeur.

Ovide, puisqu'il faut parler latin, enseigne aux femmes que dans l'amour « non omnes una figura decet ». Et il leur donne ces précieux conseils :

Quæ facie præsignis eris, resupina jaceto :
Spectentur tergo, quîs sua terga placent.
Melanion humeris Atalantes crura ferebat :
Si bona sunt, hoc sunt accipienda modo.
Parva vehatur equo : quod erat longissima, nunquam
Thebais Hectoreo nupta resedit equo, etc.

Les illustrations de ce volume, qui proviennent soit du cabinet des Médailles du duc d'Orléans, soit des grandes éditions du XVIIIe siècle, donnent une valeur documentaire à cet ouvrage.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURES ANTIQUES

Sylvain Lévi : *Le Népal,* étude historique d'un royaume hindou. Paris, Ernest Leroux (Annales du Musée Guimet), 1905-1908, 3 vol. in-8.

Voici un livre plein de science et d'agrément, **le Népal**, de M. Sylvain Lévi. Le premier volume de l'étude avait paru en 1905 ;

nous avons le dernier depuis quelques semaines, et nous pouvons nous rendre compte de ce qu'on sait aujourd'hui de l'étrange royaume qui s'étend aux pieds de l'Himalaya.

Les Européens sont rares qui ont eu le privilège de pénétrer au Népal : le résident anglais, son assistant et son médecin sont, en principe, les seuls Européens qui puissent résider au Népal, et la défiance du gouvernement indigène leur impose une dure surveillance. Quelques savants, néanmoins, ont obtenu l'autorisation d'entrer au Népal et d'y rester un temps toujours assez bref; on permet au savant ce que l'on interdirait au marchand : « Le marchand, dit-on au Népal, amène la Bible; la Bible amène la baïonnette. » M. Sylvain Lévi, au cours d'une mission dans l'Inde, a pu obtenir le passeport nécessaire, et il a, de son séjour parmi les Népalais, gardé les plus précieux souvenirs.

M. Sylvain Lévi, dans son introduction, nous dit pourquoi l'étude du Népal est d'un intérêt singulier :

Peuplé par des races anaryennes, converti et civilisé par le bouddhisme indien, conquis et absorbé par le brahmanisme hindou, le Népal a déjà parcouru les trois premières étapes de l'histoire de l'Inde; entré tardivement dans le cycle, il lui reste encore à connaître la dernière phase, qu'il entrevoit dès maintenant, mais où l'Inde est depuis longtemps engagée : la lutte contre l'Islam et la mainmise de l'Europe. C'est là justement le trait original et l'intérêt essentiel de l'histoire du Népal.....Le Népal, c'est l'Inde qui se fait. Sur un territoire restreint à souhait comme un laboratoire, l'observateur embrasse commodément la suite des faits qui de l'Inde primitive ont tiré l'Inde moderne.

Et, plus loin, il ajoute :

Amené au Népal en 1898 par la recherche des antiquités et des manuscrits bouddhiques, j'ai senti sur place l'intérêt imprévu du drame qui s'y joue. Familier par mes études avec le passé de l'Inde, j'ai cru le voir ressusciter dans ce duel de races, de langues, de religions qu'abrite une vallée perdue de l'Himalaya. Avant l'heure incertaine du dénouement probable, j'ai cru opportun de tracer dans un tableau d'ensemble les singulières destinées de ce coin de terre où semblent se répéter en réduction les destinées générales de l'Inde.

Le mot *Népal* ne désigne, exactement, que la vallée de la Bagmati, et le royaume dont cette vallée fait le centre s'appelle *le royaume des Gourkhas*; mais du royaume des Gourkhas on ne connaît réellement que la vallée du Népal, et le langage courant applique à tout le royaume le nom de la vallée ; seule, la pratique officielle lui garde sa vraie désignation. La vallée du Népal est fertile ; elle est saine, et la population y est d'une rare densité. Il ne semble pas que des Européens y aient pénétré avant 1662. Cette année-là, deux jésuites, le P. Grueber et le P. Dorville, la descendirent ; indirectement,

il nous est parvenu quelques renseignements sur le voyage du P. Grueber et du P. Dorville, et, par bonne fortune, des documents d'autre origine permettent d'en vérifier l'exactitude. Le P. Grueber fut, semble-t-il, un assez sagace observateur, et l'on peut regretter qu'il ne nous ait pas laissé, lui-même, une relation de son voyage.

Tavernier, pendant un de ses voyages en Orient, recueillit des détails sur le Népal, par où l'Inde commerçait avec le Tibet. Et voici comment M. Sylvain Lévi apprécie les données que nous lui devons :

On ne sait en vérité ce qu'il convient d'admirer le plus dans cette longue notice, de l'art et de l'adresse de Tavernier à s'enquérir, de l'exactitude et de la précision de ses informations et de sa fidélité scrupuleuse à reproduire les informations obtenues. La véracité parfois contestée du grand voyageur français sort triomphante de cette épreuve.

En 1703, la congrégation de la Propagande envoya des capucins au Tibet, et cinq paroisses leur furent attribuées : le Népal formait une de ces paroisses. L'histoire des capucins au Népal est assez lamentable. Ils n'y fondèrent aucun établissement durable, et le P. Joseph qui, en 1769, rencontra le capitaine Alexandre Rose, se vantait d'avoir brûlé trois mille manuscrits.

Je ne puis suivre M. Sylvain Lévi dans la critique qu'il fait de tous les documents européens, chinois, tibétains ou indigènes par où nous connaissons l'histoire du Népal. C'est, en somme, aux Anglais Kirkpatrick, Hamilton, Hodgson, qu'on dut les premières connaissances directes qu'on eut sur le Népal. Après eux, le Dr Oldfield, le le Dr Wright, le pandit Bhagvanlal, M. Minayeff, M. Bendall ont contribué à la connaissance réelle du Népal.

Des documents grâce auxquels on peut établir l'histoire du Népal, les plus curieux sont les documents indigènes. Les moins sûrs aussi : les personnages divins interviennent sans cesse dans les événements humains, même en des temps voisins du nôtre. Et, au Népal comme dans les autres contrées où domina la culture hindoue, on a, pour une chronologie rigoureuse, le plus noble dédain. Des *Vamçâvalîs*, chroniques du Népal, on ne peut guère tirer de renseignements précis ; M. Sylvain Lévi nous en avertit :

Fidèles à la méthode ordinaire de l'Inde, telle qu'elle se manifeste déjà dans la chronologie des Puranas, les Vamçâvalîs disposent à la file, en ordre de succession, tous les noms dont le souvenir s'est conservé, sans se préoccuper de leur rapport réel. Ce système de déviation, déplorable pour l'histoire, s'accommode parfaitement aux exigences de la chronologie hindoue. Il faut que le passé réel aille s'accrocher, sans solution de continuité, au passé fabuleux ; les seuls faits qui comptent sont les exploits des héros épiques ou mythiques que la poésie a consacrés. Il est donc indispensable

de remonter, coûte que coûte, jusqu'au début du quatrième âge du monde, en l'an 3000 av. J.-C.

Avec les Vamçâvalis, nous avons des *Mâhâtmyas*, poèmes écrits pour célébrer les lieux saints où se font des pèlerinages. Il est des Mâhâtmyas brahmaniques, comme il en est de bouddhiques. Ils nous transmettent des traditions curieuses, ils nous font connaître la pensée des Népalais, mais on ne peut guère s'en servir pour une histoire précise du Népal.

Heureusement, on peut, par des inscriptions, par des suscriptions de manuscrits, contrôler les données des Vamçâvalis et des Mâhâtmyas. Et qu'on ne croie pas que toutes les inscriptions népalaises soient arides. Certes, ce sont surtout des actes de donation qui nous sont parvenus, précieux par les dates qu'ils nous donnent, ou par les renseignements sur la condition des individus ou des communautés, sur la valeur de la terre ou des objets. Mais certaines inscriptions constituent des poèmes, et qui ne sont point méprisables. L'inscription que le roi Mânadeva fit graver sur un pilier, dans le temple de Changu Narayan — inscription qu'avait publiée, en partie, le pandit Bhagvanlal, et qu'a pu compléter M. Sylvain Lévi — forme une manière de ballade épique, concise et puissante; une autre, que M. Sylvain Lévi a découverte, sur un pilier isolé, au village de Harigaon, est un hymne ému à la gloire de Dvaipâyana, l'auteur du Mahâ-Bhârata; et l'on en peut déduire une interprétation neuve, et des plus intéressantes, du poème fameux : il ne faudrait plus considérer le Mahâ-Bhârata comme un poème épique, mais comme un traité didactique de morale, dont l'intrigue épique ne servirait qu'à relier, qu'à illustrer les diverses parties.

Par les documents divers qu'il a réunis, M. Sylvain Lévi a reconstitué, avec une science qui n'est jamais en défaut, l'organisation, la religion, l'histoire du Népal. Dans son livre, nous voyons quelle fut la vie politique, sociale, économique d'un royaume hindou. Nous apprenons comment le régime des castes, si sévère en apparence, peut être adouci; les lois les plus rigides s'assouplissent quelquefois; grâce à l'ingénieuse complicité de juristes subtils, des individus d'une naissance irrégulière, presque sacrilège, trouvèrent une place dans le système des castes; il est des kshatriyas dont il ne faut pas rechercher de trop près l'origine. Les brahmanes cédèrent adroitement aux circonstances; et, dans un pays comme le Népal, route de la Chine à l'Inde, ils ne pouvaient guère agir autrement.

Deux populations vivent côte à côte dans le Népal, les Névars et les Gourkhas. Les Névars sont les anciens habitants du pays, d'origine tibétaine, sans doute; ils ont le type mongolique, un peu affiné pourtant; ils parlent une langue particulière, le névari, langue assez mal

connue encore, mais qui semble parente du tibétain. Les Névars ont des mœurs peu sévères, et ils sont friands de viande. Les Gourkhas sont des conquérants; ils sont maîtres du Népal depuis 1764. Ils habitaient primitivement une principauté montagneuse, à l'ouest du Népal. Eux aussi sont sans doute d'origine tibétaine; mais leurs rois prétendaient avoir du sang hindou. Les Gourkhas sont plus farouches que les Névars; leur jalousie est cruelle; ils s'adonnent avec joie à la chasse. Ils parlent la langue khas ou parbatiya. Le parbatiya est très analogue à l'hindi.

Deux religions aussi sont pratiquées au Népal : le bouddhisme, le brahmanisme. Le bouddhisme népalais est sans grandeur ; les moines sont très ignorants ; ils n'ont de la doctrine que les notions les plus rudimentaires, et ils éludent par les subterfuges les plus grossiers les règles sacrées. Les divinités qu'ils adorent se confondent souvent avec celles qu'adorent les Brahmanes. Et il n'y a là rien d'étonnant pour un homme de l'Inde : la stricte distinction des sectes religieuses est inconnue en Extrême-Orient. Grâce à la doctrine des avatars, les cultes peuvent facilement se pénétrer les uns les autres.

M. Sylvain Lévi étudie les divinités locales du Népal, et il nous conte avec charme leurs aventures. Des dieux honorés au Népal, les plus anciens sans doute sont les Nâgas, les serpents qui gardent les trésors et qui savent l'origine des eaux. Les rivières aussi sont adorées, comme les tîrthas, les gués sacrés. Des divinités bouddhiques, Mañjucrî est la plus importante ; Matsyendra Nâtha, dont la légende, propre au Népal, est très curieuse, n'est point à négliger. Pour les brahmanes, le grand dieu népalais est Paçupati, qui est une forme de Çiva. On rend à Vishnu des cultes divers, et Vishnu, en fin de compte, s'identifie avec Çiva et même avec le Buddha. Devî est honorée sous plusieurs noms et sous plusieurs formes. Et, derrière les grands dieux, passent d'innombrables personnages, devant qui il est précieux de s'incliner.

Les fêtes sont nombreuses au Népal, et elles durent longtemps. On fait, pour les dieux, des processions, qui semblent fort belles; en leur honneur, aussi, ont lieu des représentations dramatiques. Les Népalais ont le goût véhément de la musique et du théâtre ; ils sont comédiens-nés : M. Sylvain Lévi a vu, lors de la fête du printemps, des briquetiers improviser une pastorale. Et c'est encore par des sacrifices que, dans le Népal, on manifeste aux dieux sa vénération : dans l'Inde, les sanctuaires ne sont pas ensanglantés, mais, au Népal, il n'en va pas de même. Les sacrifices humains ont, peut-être, été pratiqués jusqu'à une époque assez récente; aujourd'hui, on y a renoncé, mais on offre à la divinité des buffles, des béliers, des coqs, des canards, et l'on accroche aux murailles des temples les restes des victimes.

L'histoire du Népal, telle que l'a reconstituée M. Sylvain Lévi, est

fort intéressante. La légende — il n'est pas besoin de le dire — est constamment mêlée à l'histoire : nous voyons, même en des temps peu anciens, des rois converser avec des dieux. On arrive pourtant à se représenter ce que furent quelques-uns des hommes qui régnèrent au Népal. Pratâpa Malla, qui règna de 1634 à 1689, fut un roi savant : il a laissé une curieuse inscription, où sont employées quinze écritures diverses que, paraît-il, il avait apprises. De ces écritures, la quinzième, l'écriture *phiringî*, n'est autre que l'écriture latine. Et trois mots, dans l'inscription de Pratâpa Malla, sont tracés en écriture phiringî : AUTOMNE, WINTER, LHIVERT. Qui avait pu enseigner à Pratâpa Malla ces deux mots français, et ce troisième, allemand ou anglais? On l'ignore. On ne connaît pas d'Européen qui ait pénétre au Népal avant le P. Grueber et le P. Dorville; et l'inscription de Pratâpa Malla est antérieure de cinq ans à leur passage.

Plus tard, voici le conquérant gourkha, Prithi Narayan, un guerrier brutal et cruel ; et, tout près de nous, voici le ministre Jang Bahadur. Jang Bahadur, qui, en 1850, visita Londres et Paris, vécut, au Népal, parmi les tragédies. Les crimes ne lui coûtèrent pas pour assurer sa puissance, et par ses aventures, d'un romanesque sanglant, il nous rappelle les héros épiques, rusés et féroces, adroits et énergiques. Par sa vie, Jang Bahadur illustre singulièrement bien des poèmes d'autrefois.

M. Sylvain Lévi a su voir le Népal et il a su nous le faire voir et nous le faire comprendre, et, en nous décrivant le pays où survit un peu de l'Inde ancienne, il nous fait mieux sentir, mieux aimer l'Inde ancienne. M. Sylvain Lévi aime l'Inde ; il aime sa pensée, il aime ses poètes et ses héros. Et, quand il errait par la vallée de la Bagmati, il dut avoir de grandes joies, car il pouvait croire que, tout à coup, allait surgir devant lui Vâlmîki et Râma, et, peut-être, aussi, le singe héroïque, Hanumat.

A.-FERDINAND HEROLD.

HISTOIRE

Marcel Navarre : *Louis XI en pèlerinage* ; Bloud. — Ch. Gailly de Taurines : *Benvenuto Cellini à Paris, sous François Ier* ; H. Daragon. — Vte de Guichen : *Pierre le Grand et le premier traité franco-russe;* Perrin, — Jean Hervez : *Mignons et Courtisanes au XVIe siècle*; Bibliothèque des Curieux 15 fr. — Camille Piton : *Paris sous Louis XV ;* Société du Mercure de France, 3.50.

Louis XI en pèlerinage, par Marcel Navarre. — Parmi les nombreux ouvrages d'histoire consacrés à Louis XI et qui l'étudient sous tous les rapports possibles, à toutes les époques et dans toutes les circonstances de sa vie, on en eût jusqu'ici trouvé difficilement un, croyons-nous, consacré uniquement à sa dévotion. Eh bien ! ce

Louis XI dévot, ce Louis XI au chapeau chargé de médailles de plomb, qui paraissait sans doute dans les histoires, mais plus ou moins, et mêlé à d'autres Louis XI qui le faisaient plus ou moins oublier, ce Louis XI-là a tenté, pour lui-même, la curiosité érudite de M. Marcel Navarre ; et c'est là, certes, un sujet attachant. Que le plus grand politique du Moyen-Age en ait été peut-être aussi le plus grand dévotieux, il y a là deux aspects dont il vaut d'étudier les rapports. Ils sont peu conciliables à première vue. Louis XI n'hésita jamais à se parjurer, c'est un fait que l'ouvrage de M. Navarre n'infirme point ; et, après Péronne, le Téméraire pouvait demander : « Par quel Dieu jurera-t-il dont il n'ait déjà mérité la colère ? » Mais la vérité d'une physionomie, sa possibilité même dans l'ordre de la vie où rien n'est que ce qui est possible, et où ce qui est possible est par là même « le meilleur des possibles », gît dans la conciliation de ses aspects les plus opposés. Il sentait que le sens des choses était pour lui, ce Louis XI, ce faiseur d'unité nationale. Comme tous les esprits très capables, il sentait cela. Et ce sens des choses, — en l'espèce l'arrondissement du domaine royal, — les saints du Paradis, les reliques, Dieu le Père lui-même y étaient compris. Ils étaient pour Louis XI, parce que lui-même suivait une tendance dominante et naturelle. Et là-dessus une certaine casuistique, dont il ne faut pas médire parce qu'elle peut être du courage, disait à Louis XI que, dans ses parjures mêmes, les bons Saints étaient de connivence avec lui, puisque c'était à ce prix qu'il déjouait ses ennemis, — harde de loups désordonnés lancée sur la sagacité ménagère et thésauriseuse du renard ! — et restait fidèle à un intérêt supérieur, celui de la France, en somme. Et, entre ses négociations et ses cautèles, il multipliait les pèlerinages, du Nord au Midi, au Mont Saint-Michel, à Soulac, à Rocamadour, à Saint-Denis en France, à Notre-Dame de Hal (après l'humiliation de Péronne), à Notre-Dame de Celles, Notre-Dame de Béhuart, Notre-Dame de Fourvière, etc., etc.

Il y avait deux manières d'écrire ce livre : ou bien écrire, sur une série de faits donnée, une étude psychologique qui eût formé les principaux développements de l'ouvrage ; ou bien recueillir minutieusement les faits, tous les faits (autant que possible), classés d'après les dates mêmes de la vie de Louis XI. C'est cette dernière manière qu'a choisie M. Marcel Navarre. Si son livre y perd en profondeur, il y gagne en solidité formelle, en utilité immédiate. Tous les gestes de la dévotion de Louis XI sont là, mis à leur place dans la série de ses guerres, de ses négociations, de ses entreprises, des vicissitudes de sa fortune. De la sorte, le lecteur aura toutes les pièces en mains, — et grâces en soient rendues à M. Marcel Navarre, — qui lui permettront de conclure sur la valeur de la piété de Louis XI, sur la fonction en quelque sorte de cette piété non seulement dans la reli-

gion de l'homme, mais encore dans la politique du roi, dont, selon nous, elle ne reste pas distincte. Nous avons indiqué plus haut la conciliation que, pour notre part, nous ferions volontiers en cette matière.

Benvenuto Cellini à Paris, sous François Ier, Mémoires publiés et annotés par Ch. Gailly de Taurines. — On sait que les *Mémoires* de Benvenuto Cellini on été traduits en français par Léopold Léclanché, en 1847. M. Ch. Gailly de Taurines a revu, — il ne nous dit pas si c'est dans cette traduction, — et publié à part la portion de ces *Mémoires* qui s'etend de 1540 à 1545, et qui comprend le séjour de l'artiste à Paris, auprès de François Ier. M. Ch. Gailly de Taurines a de plus accompagné la traduction nouvelle de ce fragment de notes fort intéressantes, vrai commentaire perpétuel du texte sous les rapports historique et archéologique. Cette partie des *Mémoires* de Cellini est, en effet, « un document de premier ordre pour l'histoire de Paris à cette époque : description topographique des lieux (complétée par les notes), scènes de mœurs, etc., etc., tout y est. » C'est donc le caractère d'un vrai document d'histoire parisienne que l'éditeur a su donner à ces *Mémoires* ainsi présentés.

A côté, cet écrit donne une idée bien vivante, et d'une précision savoureuse, de l'existence que menait un artiste à la cour de François Ier. Richement pensionnés et pourvus, ces artistes avaient, d'ailleurs, du moins Benvenuto, assez mine de subalterne, il nous semble. La haute distinction d'un Léonard de Vinci, la légende de la déférence royale se retrouvent mal ici. Cette impression ressort des détails donnés. Ce n'est pas du reste la faute de Benvenuto Cellini si l'impression opposée se dégage moins. Ou plutôt c'est sa faute, en dépit de tout. Ce merveilleux artiste et vaillant compagnon était un homme trivial à force de vanité. On sourit de ses vantardises continuelles : « Il est le plus grand artiste qui ait jamais existé. » « On a fait toutes sortes de difficultés à Pierre Strozzi pour lui délivrer des lettres de naturalisation ; à lui, Benvenuto, on les a offertes spontanément. » Il adresse au roi « de grandes paroles, admirablement humbles et hautement superbes. » Etc. Peut-être aussi ne fait-il pas tout à fait le métier pour lequel on l'a pris. Le roi lui demande des travaux d'orfèvrerie, des ciselures, des « bijoux », et il apporte des colosses, où il personnifie François Ier, croyant mieux flatter par là ce Gargantua d'orgueil, d'orgueil généreux, sanguin, exubérant, qui s'y laisse prendre, — pas toujours. Bien que l'humeur à l'excès glorieuse de leur rédacteur doive nécessairement fort diminuer la valeur proprement historique de ces *Mémoires*, il se dégage de ceux-ci une vérité d'impression qu'on ne saurait négliger quand on

veut se faire une idée de la cour de François Ier. Remercions M. Ch. Gailly de Taurines de son utile contribution.

Pierre le Grand et le premier traité franco-russe, par le vicomte de Guichen. — M. le vicomte de Guichen, à qui ses fonctions de premier secrétaire d'ambassade ont donné le goût et l'expérience des questions diplomatiques, a eu l'idée d'un livre condensé, presque d'un précis, sur la politique de la France avec la Russie au XVIIIe siècle, au moment où furent jetées les premières bases de l'alliance qui, après deux siècles de vicissitudes, vient de recevoir à Revel une nouvelle confirmation. On aura la commodité de trouver, dans cet ouvrage, les motifs, clairement déduits, qui firent désirer à Pierre le Grand l'alliance de la France. On peut faire remonter à Richelieu les circonstances et idées politiques où le Czar novateur trouva l'amorce de ses plans. Recherchant un contre-poids à la puissance de la Maison d'Autriche, la France, par-delà les vastes territoires de sa rivale, avait jeté les yeux sur des états belliqueux, la Suède, la Pologne, la Turquie. Or, dès le milieu du XVIIe siècle, le Czar Alexis aspirait à donner à la Russie, au point de vue de la politique et de l'alliance françaises, le rôle qu'y occupaient la Suède et la Pologne, d'ailleurs ses ennemies naturelles. Abaisser celles-ci, prendre leur place dans les bonnes grâces de la France, c'était renverser la barrière qui arrêtait la Russie du côté de l'Occident, c'était désenliser la Russie de son Orient, de sa barbarie tartare et kalmoucke. C'est ce plan que reprit Pierre le Grand. L'argument tiré de la puissance de la Maison d'Autriche avait alors perdu de sa valeur. Cependant, la politique mégalomane d'Albéroni aidant, il faisait encore impression en 1717, date de l'alliance de La Haye entre les Etats-Généraux, l'Angleterre et la France, alliance où la France cherchait le maintien des traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bade. Pierre le Grand eut de plus l'habileté de se concilier la Prusse, dont l'influence dans le Nord s'était substituée, après Pultawa, à celle de la Suède, et qui voyait la France se rapprocher d'elle. Il n'y eut pas d'intermédiaire de la Prusse, mais il est fort possible que, du fait même de son amitié avec elle, Pierre le Grand ait vu les choses devenir plus faciles du côté de Versailles.

Cette situation du czar Pierre en Europe, au moment de son voyage en France, fait l'objet du chapitre peut-être le plus intéressant du livre, le chapitre II, précédé d'un premier chapitre et d'une introduction résumant l'histoire des relations franco-russes, depuis le mariage d'Henri Ier avec Anne de Russie, au XIe siècle, jusqu'à la date du voyage de Pierre le Grand. Le chapitre III contient le récit, bien des fois donné depuis Saint-Simon, du séjour célèbre de Pierre le Grand à Paris. Le chapitre IV, qui forme avec le chapitre II l'essentiel du livre, relate les négociations qui aboutirent au traité du

15 août 1717 entre la Russie, la France et la Prusse. Ce traité, dont le texte est reproduit, est tout entier dans ses articles secrets. Ils garantissent, par le nouvel appui de la Russie et de la Prusse, la continuation de l'état de choses créé par les traités d'Utrecht et de Bade, et laissent les mains libres à la Russie et à la Prusse dans le Nord. Cette alliance n'eut pas de conséquences très sensibles. Les hommes d'Etat français du XVIIIe siècle, une fois dissipée l'impression produite par la visite de Pierre le Grand, revinrent à leur opinion dédaigneuse à l'égard de la Russie, qui se tourna vers l'Autriche, politique suivie depuis, avec de courtes intermittences, pendant quatre-vingts ans. Le rétablissement de la puissance impériale au centre de l'Europe au profit de la Prusse, les difficultés de la maison de Habsbourg, la disparition ou l'insignifiance des Etats secondaires ont refait, entre la France et la Russie, le rapport que souligna pour la première fois la visite de Pierre le Grand. Très précis, très succinct, peut-être trop, l'ouvrage de M. de Guichen eût pu traiter avec plus de détail ce chapitre si important de notre histoire diplomatique. Mais l'essentiel y est. Et parmi les documents utilisés, nous en relevons bon nombre de sérieuse valeur, recueillis en Russie ou dans les Archives françaises.

Mignons et Courtisanes au XVIe siècle, par Jean Hervez. — L'histoire galante du XVIe est une des plus nettes qui se puisse trouver. Aucun siècle n'a mieux fait, sous ce rapport, que le siècle de François Ier, des trois derniers Valois, de la reine Margot et de Henri IV. Mais, à part Henri III, il y eut alors dans la galanterie une verdeur estimable. De plus, les mauvaises mœurs connurent peu l'hypocrisie. M. Jean Hervez, qui nous avait déjà donné des tableaux de la débauche des deux siècles suivants, a non moins congrument exercé son érudition à nous dire les habitudes érotiques de ce gaillard XVIe siècle, illustré par tant de souverains galants, de reines amoureuses et d'« honnestes dames ». La Ville aussi bien que la Cour a intéressé notre croustilleux compilateur. Il ne lui reste plus maintenant qu'à faire, pour le XIXe siècle, ce qu'il a fait pour les trois siècles précédents. Une question se pose ici : les documents sont-ils aussi accessibles, pour la galanterie au XIXe siècle, que pour les époques passées? On entrevoit, il semble, une différence profonde sous ce rapport, bien que le XIXe siècle ne le cède probablement en rien, en fait de priapées, aux temps antérieurs à la Révolution. Mais l'hypocrisie a grandi.

Paris sous Louis XV, par Camille Piton. — M. Camille Piton publie une deuxième série de ces rapports de police au Roi Louis XV, qui sont, pour le XVIIIe siècle, les véritables archives où se trouve consignée l'histoire galante de ce temps. Présentés par l'érudit éditeur, ces rapports sont, ce qu'ils apparaissaient déjà dans

la 1re série, d'excellents documents sur les mœurs de l'époque. Ils sont l'authenticité même ; et l'on n'a point recherché, dans cette publication, autre chose que les bénéfices scientifiques de cette authenticité, si précieux pour les historiens de la Société anté-révolutionnaire.

On a reproché à M. Camille Piton de ne donner, d'après ces rapports de police, que « le passé de la courtisane, un signalement banal, son état de fortune et son installation, les demandes et les offres ». Mais ne semble-t-il pas que c'était cela même qu'il fallait donner? Ce ne sont pas là seulement les petits côtés de l'histoire, auxquels M. Camille Piton a raison de tenir ; c'est aussi le côté social de l'histoire, dans un certain ordre de mœurs ; c'est le signalement que, du point de vue social, il y avait à donner, pour nous les bien faire connaître, de certains milieux de la société du XVIIIe siècle. Ce nouveau volume remplit excellemment ce but (1).

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Albert Bayet : *L'Idée de bien, Essai sur le principe de l'art moral rationnel*, Alcan. —Albert Leclère : *La Morale rationnelle dans ses relations avec la philosophie générale*, Alcan. — G. Aslan : *L'Expérience et l'Invention en morale* Alcan. — J. Grasset : *Introduction physiologique à l'étude de la Philosophie*, Alcan.

En contraste avec un titre qui semble présager quelque dissertation d'ordre idéologique, l'ouvrage de M. Bayet, **l'Idée de Bien**, renferme une étude toute positive du phénomène éthique.

L'un des mérites de cet ouvrage consiste dans le soin rigoureux avec lequel les diverses catégories de la science, de l'art et de l'action sont distinguées les unes des autres, sont astreintes à ne se prononcer, chacune, qu'à l'égard des phénomènes situés dans son domaine et selon les modes qui relèvent de sa compétence. C'est ainsi que M. Bayet fait tout d'abord justice de l'idée d'une morale scientifique dont la tâche consisterait à déduire théoriquement des principes de la raison ou de l'observation empirique une conception du souverain Bien et un impératif moral. Une telle tentative dépasserait les limites de la catégorie scientifique. Mais cette tâche pourrait être l'objet d'une science des mœurs qui consisterait à relever quelles sont, dans une société donnée, à une époque donnée, les jugements les plus accrédités à l'égard de faits touchant à la pratique. Quelle est, par exemple, dans la France actuelle l'appréciation la plus générale à l'égard du suicide, ou à l'égard du fait de la responsabilité morale ? A une question ainsi

(1) Il faut faire la part des exagérations possibles des rédacteurs de ces rapports, chargés d'amuser le priapisme cérébral de Louis XV. Mais il y a un fond de vérité indiscutable, — et des détails formels dont le caractère est apprécié ci-dessus.

posée, la science des mœurs pourra répondre, et elle pourrait nous renseigner également sur la relation qui existe, dans différents pays et à différentes époques, entre ces appréciations prépondérantes et d'autres faits individuels ou sociaux, prospérité économique, pouvoir d'échange, accroissement ou diminution de la population, augmentation du bien-être matériel. Mais il ne lui appartiendra même pas de tirer du rapprochement de ces valeurs prépondérantes des règles de morale. Une telle ingérence supposerait en effet une appréciation touchant la valeur de tel ou tel phénomène. Or, une telle appréciation, fût-elle de l'ordre le plus général, tranchât-elle cette élémentaire question : est-il bon de favoriser la vie ou cela est-il mauvais? une telle appréciation ne peut se fonder scientifiquement. Elle suppose, pour être résolue, un parti pris de la sensibilité. Aussi bien un bouddhiste n'y répondrait-il pas comme un Européen. Quant à l'art moral, il nous permettra, lorsque nous aurons fait choix d'une forme quelconque de l'idée de bien, de découvrir les moyens les plus propres à faire prévaloir cette forme et il puisera lui-même, pour se fortifier et se rendre efficace, dans les notions, dans les observations accumulées par la science des mœurs. Mais lui non plus ne nous mettra pas à même de faire un choix entre les différentes formes de l'idée de bien dont la science des mœurs nous aura fait reconnaître l'existence à une époque donnée. « Le caractère rationnel de l'art moral, dit M. Bayet, dépend du choix des moyens, non du choix des principes. » On ne saurait mieux dire pour rendre à la raison le bénéfice d'un crédit que l'usage ontologique auquel l'ont inclinée trop de mystiques menace de lui faire perdre. Donc l'art moral ne choisit pas, mais, ajoute M. Bayet, le praticien, c'est-à-dire le moraliste, l'éducateur a déjà choisi et « son choix est libre. *Il ne lui est dicté ni par l'art, ni par des prescriptions rationnelles.* Chacun choisit comme il veut, inconsciemment plutôt que consciemment : ainsi le libre choix des praticiens ne peut supprimer la diversité et la contradiction des principes qui vont animer l'art ». C'est un choix, un choix parfaitement irrationnel qui fonde la morale, et fixe à l'art moral, ses directions.

Ces conclusions, obtenues par une autre méthode, se confondent avec celles que j'ai formulées dans *la Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs*. Elles permettent de classer la morale sous la catégorie qui lui fut assignée dans cet ouvrage, sous la catégorie du *conflit*. Après cela M. Bayet reconnaît, et à juste titre, que la science des mœurs peut aussi enseigner au praticien quelles sont, parmi les tendances d'une époque, celles qui sont condamnées à disparaître. En fait, remarque-t-il, le praticien est et sera, à mesure que la science se perfectionnera, de plus en plus porté à tenir compte de ces indications. Pour ne point faire une besogne stérile, il s'atta-

chera de préférence aux tendances capables de réussir. Sous l'influence de cette circonstance, les termes du conflit tendront à diminuer en nombre.

Il est vrai, mais le conflit, réduit à l'essentiel, n'en persistera pas moins. Il faut qu'il persiste, et c'est sous cette condition, comme le remarque M. Bayet, que l'introduction des considérations sociologiques dans la morale n'aboutit pas au conservatisme politique et social. La morale, qui a évolué dans le passé, continuera donc d'évoluer dans l'avenir et sans limites, car, selon la juste formule de l'auteur, *il n'y a pas de morale vraie*. Il y a seulement des morales qui desservent avec plus ou moins de bonheur les désirs qui les dictent. Ces désirs eux-mêmes sont plus ou moins féconds en conséquences de toutes sortes, mais il n'existe pas de critérium pour décider que les uns sont vrais, les autres faux, et une telle évaluation appliquée au désir est dénuée de toute signification. Il n'y a pas de morale vraie, cela n'empêche que toute époque soit nantie d'une morale, cela n'empêche pas non plus qu'orienté par les partis pris du désir l'art moral rationnel ne soit qualifié pour favoriser la constitution de ces morales diverses et successives, dont il est vain d'ailleurs de penser qu'elles iront progressant sans cesse vers un état de perfection.

« Nous voudrions pouvoir espérer, formule M. Leclère, au cours de son avertissement à la **Morale rationnelle dans ses relations avec la philosophie générale**, être l'un des derniers à éprouver le besoin d'écrire un traité de morale théorique », et il lui semble que cette science comporte des principes absolus propres à décider des directions de la pratique. C'est dire que M. Leclère se réclame de la Raison pour fonder la morale, que, selon la tradition classique, il la réalise, y voit une entité riche de catégories desquelles la science, la science morale entre toutes, peut être déduite avec certitude. Objecterai-je que la raison, au contraire, ne me semble être qu'un mot pour signifier l'ensemble des notions sur lesquelles la mentalité humaine s'est mise d'accord avec elle-même d'une façon plus ou moins définitive? Or, parmi les éléments qui constituent cet ensemble abstrait, les uns, qui ont trait à la façon dont nous percevons les objets matériels et leurs relations, ont acquis une grande fixité et sont objets de science, les autres qui ont trait à l'action et à ses règles sont encore en voie d'évolution, sont constamment remaniés par le jeu spontané des activités. Faire croire et se persuader que cette part instable de la mentalité a la même solidité que les parties depuis plus longtemps fixées et sur lesquelles s'accorde l'unanimité du sens commun ou de la science, c'est la manœuvre par laquelle les moralistes, depuis toujours, ont tenté de donner une valeur absolue à leurs évaluations individuelles. Le rationalisme est ici un moyen d'illusion. Comme tel, il a d'ailleurs sa valeur vitale.

Après avoir constaté que l'ouvrage de M. Leclère rentre dans cette catégorie d'un rationalisme dogmatique, ce qui est mettre en garde contre sa méthode, je serai très à l'aise pour noter qu'il occupe parmi les autres ouvrages de cet ordre une place très brillante, qu'il est composé avec clarté, que la langue en est attrayante, qu'il renferme une partie historique dont tous les lecteurs, partisans aussi bien qu'adversaires de son point de vue, pourront tirer profit, qu'enfin les conclusions pratiques, orientées vers l'individualisme, auxquelles il aboutit et qu'il prétend appuyer sur la Raison, conservent toute leur force, comme pétitions d'une sensibilité donnée, et pourront être agréées par des esprits qui ne se soucieront pas de les savoir fondées en raison, si seulement elles s'accordent avec la forme partiale de leur désir.

Précédé d'une préface de M. Séailles, qui en expose le plan et en marque avec beaucoup de clarté les intentions, le petit livre de M. Aslan traite encore, comme les deux ouvrages précédents, du même sujet contagieux : la Morale. **L'Expérience et l'Invention en morale** forme un essai de conciliation entre la morale prise au sens traditionnel, et la morale prise au sens sociologique. Après un examen sommaire des divers systèmes théoriques depuis le formalisme de Kant, auquel il oppose, pour la discuter également, la thèse de M. Cresson, jusqu'à ceux de M. Durkheim et de M. Belot, sans omettre, en ses applications à la morale, la thèse des idées-forces de M. Fouillée, l'auteur constate que la conception sociologique de la morale réussit bien à définir le contenu objectif de la conscience morale à une époque donnée, qu'elle témoigne par là du caractère positif de la moralité dont la réalité ne peut plus être mise en question, mais qu'elle n'en fait pas connaître la genèse et l'essence. Elle nous met ainsi en présence d'un donné, non du *fieri* où se manifeste l'activité créatrice du fait proprement moral. Une telle activité s'exprime, selon l'auteur, dont les énonciations sont ici très voisines de celles de M. Bayet, dans le jugement par lequel l'individu tient telle ou telle coutume, telle ou telle loi bénéficiant d'une existence de fait, pour conforme ou opposée à son idéal individuel. Dans le second cas, il y a place pour une réaction de la volonté individuelle à l'encontre de la loi, réaction où se formule la part d'invention dont les apports successifs constituent la matière du phénomène moral par une modification continue de sa réalité collective. Avec ce rôle très légitime attribué à l'invention, M. Aslan restitue à l'initiative individuelle sa part de collaboration dans la genèse de la moralité, part que les sociologues ont quelque tendance à restreindre à l'excès. On peut regretter que l'auteur n'ait pas analysé avec plus d'insistance la nature de cette invention individuelle, dont il a seulement signalé l'importance, et on peut penser qu'une telle analyse l'aurait amené à

amoindrir ou à supprimer le rôle du rationalisme dans la constitution de la moralité pour faire place à une physique du désir qui suffit, semble-t-il, à rendre compte de tout ce qui entre de subjectif dans le jeu du phénomène.

L'Introduction physiologique à l'étude de la philosophie de M. Grasset peut être tenue pour l'une des manifestations les plus intéressantes d'une tentative dont M. Benoist, recteur de l'Académie de Montpellier, a pris l'initiative et dont il convient de signaler l'utilité pratique. Elle consiste en l'institution, au siège d'une même Université, de conférences au cours desquelles les titulaires des diverses chaires professent à l'usage des étudiants des autres facultés les principes élémentaires de leur enseignement spécial. A l'aide de cet enseignement ceux-ci peuvent se libérer des limites trop étroites peut-être et nécessairement quelque peu conventionnelles dans lesquelles les enferment les catégories universitaires. Ces catégories supposent, ainsi que le note M. Benoist dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Grasset, « entre les différentes disciplines qui composent l'enseignement supérieur, une ligne de démarcation plus nette que celle qui existe en réalité ». Les conférences inaugurées à la Faculté de Montpellier auront pour effet de remédier à ce défaut inhérent à tout système de classification.

Sollicité par M. Gaston Milhaud, M. Grasset composa pour les élèves de philosophie une série de leçons propres à leur faire connaître les conditions physiologiques des diverses opérations de l'esprit. L'ouvrage actuel est la réunion de ces conférences. Il est destiné à rendre les services les plus efficaces, non seulement aux étudiants en philosophie, mais encore à nombre d'esprits cultivés auxquels font défaut ces connaissances positives indispensables désormais à tous ceux que préoccupe, à quelque titre, la spéculation philosophique.

Memento. — Chez Schleicher frères ont paru récemment les premier, deuxième et troisième volumes du *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte. Cette publication, qui comprendra six tomes, est la cinquième édition de cette somme philosophique dont la première édition fut donnée de 1820 à 1842 par Comte lui-même, en même temps que se poursuivait le développement des différentes parties de son cours. Elle se distingue des précédentes par les conditions économiques auxquelles elle est offerte au public (2 fr. le volume) et ne saurait manquer de contribuer à l'expansion d'une œuvre dont l'importance, à quelque point de vue qu'on l'envisage, est considérable. Le premier tome traite de la philosophie mathématique, le second de la philosophie astronomique et de la philosophie physique, le troisième des questions relatives à la chimie minérale, à la chimie organique et aux diverses branches de la biologie.

JULES DE GAULTIER.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

P. Sébillot : *Le Folk-Lore de France*, t. IV, 8°, Guilmoto, et *Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*, in-16, Doin. — H. Lemaître et H. Clouzot : *Trente Noëls Poitevins du XVe au XVIIIe siècle*, airs notés par Aymé Kunc, in-16, G Clouzot, Niort, et H. Leclerc, Paris, 5 fr. — A. J. Verrier et R. Onillon : *Glossaire des Patois et des Parlers de l'Anjou*, 2 vol. 8°, Germain et Grassin, Angers — *The Journal of the Gypsy-Lore Society*, t. I. fasc., 2-4. — *Revue des Etudes ethnographiques et sociologiques*, Paris, Geuthner, 1908, fasc. 1-7. — Memento.

Rapidement, M. Sébillot a publié les quatre énormes volumes de son **Folk-Lore de France**, dont le dernier est consacré au peuple et à l'histoire (préhistorique, cultes et observances mégalithiques, monuments, rites de la construction, églises, châteaux, villes, gens d'église, noblesse et tiers-état, guerres, l'histoire de France dans la tradition populaire). Ce même volume contient une vaste bibliographie et un index très détaillé. A peine cette encyclopédie monumentale terminée, voici que M. Sébillot publie un volume sur **Le Paganisme contemporain chez les Peuples celto-latins.** Tout en rendant justice à la documentation de l'auteur, il me semble se placer à un point de vue qui aurait d'abord besoin d'une démonstration. Il énumère les pratiques relatives, dans l'Europe méridionale, à la fécondité, à la naissance, etc. ; à la maison, aux bateaux, à la culture, etc., aux astres, aux eaux, etc., et dans un chapitre spécial, les pratiques relatives aux églises, chapitre suivi de notes sur des points de détail. Or, ces pratiques ont bien cours aujourd'hui : mais pourquoi seraient-elles païennes? Toute pratique magique reconnue et adoptée par l'Eglise à quelque époque que ce soit est par là devenue chrétienne ; et comme il est certain qu'un travail d'invention magico-religieuse intense s'est produit au moyen-âge par des chrétiens, et avec l'approbation de l'Eglise, il est hasardé de traiter les pratiques actuelles de païennes simplement à cause de leur analogie avec d'autres effectivement usitées en Europe avant la diffusion du christianisme ou chez des peuples non christianisés. Ainsi, sonner les cloches pour écarter la grêle est chrétien, et seulement chrétien. A partir de la Réforme, il y a eu une tendance générale à « l'épuration » du catholicisme, qui n'a qu'une portée pratique, mais non scientifique. Du moins le savant doit prendre le christianisme pour ce qu'il est. Cette question théorique, qui est à la base même du livre de M. Sébillot, en rend la lecture extrêmement attrayante : car chaque petit fait excite à chercher les points de départ, la date et le milieu originel de toute la série de faits analogues. Par la comparaison des faits français avec leurs parallèles celtiques, italiens, espagnols, etc., on se trouve aussi mieux à même de discerner les divers mécanismes de l'activité magico-religieuse dans nos pays.

§

Le scrupule que je viens d'indiquer à propos des pratiques s'impose

aussi lorsqu'il s'agit d'autres formes de production populaire, par exemple des contes, des chansons, des formules, etc. Un beau jour Perrault recueille et met en œuvre des contes: on est certain qu'il ne les a pas inventés, qu'ils datent de loin, et pourtant on a pu en déterminer le lieu d'origine à l'aide des variantes modernes. C'est en dépouillant les archives, en compulsant toutes sortes de vieux recueils qu'on arrivera peu à peu à dégager l'histoire de la littérature populaire, étude dont les bases mêmes ni la méthode ne sont encore fixées. En ce sens, les **Trente noëls poitevins du XVe au XVIIIe siècle** publiés par H. Lemaître et H. Clouzot, avec un grand soin typographique, sont fort intéressants: On verra dans l'Introduction comment les danses et les chansons poitevines sont devenues bien commun de France, par emprunts collectifs ou individuels, et comment dans leurs pays d'origine les noëls ont évolué ; la plupart sont anonymes ; MM. Lemaître et Clouzot ont cependant réussi à identifier quelques auteurs ; la bibliographie explicative renseigne aussi sur les voyages de ces noëls. Or il est remarquable qu'aux thèmes de plusieurs de ces noëls ont été ensuite adaptées d'autres chansons populaires, elles aussi d'origine locale, de sorte qu'on peut déterminer ici les allées et venues du travail populaire. Trop peu de recueils anciens ont été publiés jusqu'ici pour qu'une tentative comme celle de G. Doncieux, dans son *Romancéro populaire*, de remonter aux origines d'un certain nombre de thèmes littéraires et musicaux, ait pu aboutir à autre chose qu'à un échec.

§

MM. Verrier et Onillon ont entrepris un travail considérable avec leur **Glossaire des Patois et des Parlers de l'Anjou**. Le premier volume va de A à L (inclusivement) ; chaque mot est donné avec ses diverses variantes phonétiques, strictement localisées, et expliqué étymologiquement dans la mesure du possible ; comme dans le Littré, les nuances sont indiquées par des phrases soit empruntées aux parlers, soit extraites des écrivains locaux. L'œuvre est introduite par un avant-propos qui renseigne sur la méthode de collection et les sources. Quand il y a lieu, le mot est accompagné de commentaires, où l'on trouvera souvent des renseignements intéressants sur la vie populaire dans l'Anjou. Le deuxième volume, dont les folk-loristes ont attendu avec quelque impatience la publication, comprend la fin du glossaire (M à Z) et une riche collection de chansons, coutumes, croyances, légendes, remèdes populaires, pratiques magiques, proverbes, etc., angevins (1). Les contes et récits de mœurs sont donnés en patois,

(1) On trouvera au t. II, p. 461 une variante nouvelle (*imporl*, *didol*, *karin*, *karol*, *du pied*, *bourdon*, *Joseph*, *Simon*, *Gaillard*, *tondif*) de l'*empro* (*du pied* équivaut à *Dupuis*, *bourdon* rappelle *Labordon ;* cf. au surplus Blavignac, *Empro Genevois*, pp. 29 et suiv.).

procédé de présentation, linguistique et folk-lorique à la fois, qui présente nombre d'avantages ; et l'on souhaite que chaque province de France soit peu à peu représentée par un *Glossaire* aussi soigné et aussi utile que celui de MM. Verrier et Onillon.

§

Les trois fascicules qui complètent le t. I. de la nouvelle série du **Journal of the Gypsy Lore Society** (1) témoignent décidément d'un renouveau fructueux de la tsiganologie. Je citerai, parmi les articles d'un intérêt général : une étude, par Mac Ritchie, sur la noblesse chez les Tsiganes, comtes, ducs, voïvodes, d'ordinaire choisis parmi les nobles locaux et par suite de race non-tsigane, mais jouissant cependant d'une puissance indéniable (Pologne, Lithuanie, Espagne, Ecosse, Souabe) ; le récit par J. Leland de sa découverte du *Shelta*, langue secrète des vagabonds anglais, où K. Meyers et J. Sampson retrouvèrent avec étonnement la langue secrète des anciens bardes celtiques ; une étude comparative, par A. Th. Sinclair, sur les Tsiganes Orientaux ; un grand article de T. R. Gjorgjevic (traduit du serbe par Fr. J. Krauss) sur les Tsiganes de Serbie ; des articles d'Arthur Symons « A la gloire des Tsiganes » ; de David Mac Ritchie sur leurs « privilèges » ; de E. O. Winstedt, très intéressant, sur la « Civilisation Tsigane ». La Chambre des Députés française est raillée pour son attitude à l'égard des Romanichels par Ch. Bonnier ; et M. M. Gallichan examine, dans le passé et actuellement, les rapports de l'Etat, dans les divers pays, et des Tsiganes. Des dessins, des fac-similés, des contes, chansons, listes de mots, discussions de toute sorte, et des analyses critiques complètent ce volume, instrument indispensable de travail non seulement aux spécialistes, mais à tous ceux curieux de savoir ce que sont au juste les Tsiganes, groupement fractionné d'une origine lointaine.

La **Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques** s'est acquis en peu de temps (7 fascicules parus) un rang honorable dans la série des périodiques spéciaux. On y trouvera une monographie étendue sur les Siéna ou Sénoufo de la Côte d'Ivoire par Maurice Delafosse ; une belle étude d'A. Bel sur la population musulmane de Tlemcen ; des articles de J.-G. Frazer sur S. Georges, d'Andrew Lang sur l'exogamie, d'A. Werner sur les Boschimans, de Ch. Boreux sur les poteries décorées de l'Egypte prédynastique, de G. Ferrand sur le calendrier malgache et la grande fête

(1) La Société a son siège 6, Hope Place, Liverpool, et fait appel à tous ceux qui portent intérêt à l'une des populations les plus curieuses à tous points de vue du monde, et aussi des plus malheureuses, les pays dits civilisés jouant à la balle avec ces hordes dont le droit à errer et à vivre par-dessus les amas de lois et de règlements qui nous musèlent est indiscutable.

du Fandruana ; des notes sur un curieux alphabet nègre et de W. E. Roth sur le jeu des ficelles en Guyane Britannique. On signalera enfin des articles tendant à relier la linguistique à l'ethnographie par la détermination de l'action des institutions sociales sur les diverses langues, de longues analyses critiques, de très nombreuses notices bibliographiques et des sommaires des revues.

La collection de monographies, que publie H. Constable sur les **Religions anciennes et modernes**, s'enrichit régulièrement. De premier ordre sont le manuel sur le Shinto, qui est dû à W. G. Aston, et le t. I. du Bouddhisme ancien dû à Rhys Davids ; la religion romaine a été traitée par C. Dailay et les anciennes mythologies du Mexique et du Pérou l'ont été par L. Spence. Peu à peu cette collection finit par constituer un manuel général d'histoire des religions, science qui n'est pas assez avancée encore dans tous ses détails pour qu'une synthèse, l'expérience l'a prouvé, soit possible qui serait due à un auteur unique.

§

Memento. — A signaler dans *Anthropos,* fasc. 4, un important article du savant hollandais Uhlenbeck sur les langues indigènes de l'Amérique du Nord jusqu'au Rio Grande, c'est-à-dire jusqu'au Mexique. Il distingue 45 groupes de langues irréductibles les uns aux autres, chiffre qu'il y aura lieu plutôt d'augmenter que de diminuer à mesure que seront publiés les vieux documents comme ceux que rédigèrent les Padres de Californie.

Le *Monde Oriental* (Upsal) continue à publier des articles intéressants, qui prouvent l'essor de l'orientalisme en pays scandinaves.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

J.-K. Huysmans : *Trois Eglises et trois Primitifs,* Plon, 3 fr. 50. — Gaston Duchesne : *La Place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe,* Daragon, 3 fr. — André Bellessort : *La Roumanie contemporaine*, Perrin, 3 fr. 50. — L.-P. Alaux : *Notre-Dame d'Ephèse,* Sansot, 1 fr. — G. Lespagnol : *L'Evolution de la Terre et de l'Homme,* Delagrave 5 fr. — Memento.

C'est un véritable régal que le dernier livre d'Huysmans, **Trois Eglises et trois Primitifs**, où l'on a réuni les pages colorées, mais toujours d'un art spécial, maladif et rageur, qu'il consacrait à la symbolique de Notre-Dame de Paris, ou à des églises du Moyen-Age, délicieuses encore malgré les mutilations et les enjolivements modernes, qui s'appellent Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Merry. Je ne suis pas très sûr, cependant, malgré les dissertations savantes, commencées je crois par M. Emile Mâle dans son *Art religieux du XIIIe siècle en France*, que le caractère absolument symbolique de la décoration dans les églises de ce temps n'ait pas été un tant soit peu exagéré ; en tous cas, les correspondances souvent naïves ou

puériles que l'on y veut découvrir étaient bien dans le goût de l'époque, et la théorie, au moins, aura cet avantage de servir de guide dans les réparations des édifices sacrés, et d'éviter les stupidités et les contre-sens de restaurations comme celles qui ont été commises au cours du xixe siècle, — où dans l'amour du gothique on ne tenait compte le plus souvent que du pittoresque. — Huysmans, toujours est-il et pour en revenir à notre sujet, ignorait la pondération et sacrifiait tout au plaisir d'employer une image colorée, même incongrue; il convoquait pour ses descriptions les vocables souvent les plus éloignés du genre qu'il avait à peindre, mais quand même, — à cause de ces incongruités, pourrait-on dire, — arrivait à des effets surprenants de puissance et de force. Le plus souvent, il ne discute pas; il *engueule*. Il avait l'image basse, — on dirait volontiers animale — et s'attardait à des comparaisons rappelant la cuisine de ses gargotes. Il parle ainsi dans ce volume, de gens qui « s'échenillent l'âme »; d'une Vierge de Saint-Merry, qui lui semble « trempée dans la sauce d'une blanquette de veau ». Il prenait plaisir du reste à batailler contre l'archéologie officielle, « l'Ecole des Chartes, officine de juivophiles et de protestants », et devait toujours être considéré comme un irrégulier et un fantaisiste. — Mais ses tares mêmes nous amusent ; nous prenons souvent plaisir à ses emportements, à ses criailleries excessives. Il est à son aise, du reste, dans la description de Saint-Germain-l'Auxerrois, d'un art si heureux, où curé et marguilliers en 1757 firent abattre le jubé, mais respectèrent, dans deux chapelles, des vitres de Thévenot qui sont des merveilles ; de Saint-Merry, enfin, dont la façade ancienne a gardé son cadre de vieilles maisons, son quartier d'autrefois de rues « chaudes et mal famées », clapier de « putains et de ruffians », — où le prévôt de Paris même dut intervenir en 1388, pour faire évacuer la rue de Baillehoé (plus tard réunie à la rue Brisemiche) qui était voisine de l'église et dont les ébats scandaleux troublaient les offices. — Le volume enfin est complété par deux études sur des peintures de Grunewald à Colmar, — une extraordinaire *Crucifixion* et une *Ascension* du Christ — et des tableaux de Francfort-sur-le-Mein, — un buste de l'école florentine (xve siècle) qui paraît bien être un chef-d'œuvre, et une *Vierge à l'enfant* du maître de Flémalle. — Huysmans, qui prisait surtout les curiosités de l'art, a donné sur ces peintures des pages de très pénétrante critique.

C'est la librairie Plon qui a repris l'édition de ses ouvrages, — au moins les principaux — mesure sans doute tardive, mais à tous points excellente et dont nous ne pouvons que nous féliciter.

§

M. G. Duchesme, dont nous avons eu déjà l'occasion de présenter une monographie de l'*Abbaye de Longchamp*, donne aujourd'hui une

brochure sur **la Place de l'Etoile et l'Arc de Triomphe**, qui n'est pas sans doute un travail d'un intérêt palpitant, mais pourra être utilisé par les visiteurs nombreux de Paris. Cette brochure traite de la construction de la place, de l'Arc de Triomphe, de son ornementation; donne la liste des batailles qui s'y trouvent inscrites, le catalogue des noms illustres qu'on y a gravés et le détail des événements historiques, à la vérité peu nombreux, qui se déroulèrent dans le voisinage : — entrée de l'Impératrice Marie-Louise ; retour des troupes d'Espagne (1827); funérailles de Napoléon Ier ; occupation allemande de 1871 ; funérailles de Victor Hugo, etc...

Toutefois, dans une monographie de l'édifice, on aurait compris que l'éditeur prenne soin de donner la reproduction des tableaux en relief qui s'y trouvent placés, et sont peu visibles par suite de leur élévation. Ces documents seraient en effet d'un intérêt plus grand que le portrait de l'architecte Blonet, ou un autographe de Victor Hugo, dont il a traîné partout. Il est regrettable enfin que l'auteur ait si mal revu ses épreuves et laissé subsister dans cette brochure nombre de fautes d'orthographe et même de français. — On serait assez content d'apprendre, encore, où il a pris que l'arc de Reims, — autrement dit *la Porte de Mars*, — n'est plus qu'une ruine ?

§

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des livres de voyages de M. André Bellessort. Celui qu'il a publié dernièrement sur **La Roumanie contemporaine** est attachant comme ses aînés et nous mène en des contrées quasi aussi inconnues que des terres de la lointaine Asie ou des steppes du Nouveau Monde. Il raconte la naissance de la nationalité roumaine, l'épopée nationale, encore fraîche dans les mémoires, donne le triste tableau de la domination turque avec les Fanariotes et les Boyars, et arrive à l'histoire actuelle avec la curieuse physionomie allemande du roi Charles de Hohenzollern. L'auteur, du reste, ne fait pas une promenade à la recherche du pittoresque et ne suit aucun itinéraire. Son volume est une étude, — étude consciencieuse et sagace du pays et du peuple, — d'une écriture alerte comme les précédentes, et rehaussée d'une pointe de malice. Je voudrais recommander les pages qui traitent de l'organisation politique, — du goût de la politique, plutôt, qui est le travers de toutes les nations jeunes ; celles qui donnent la physionomie de Bucarest, où tout est exotique et fantaisiste, — mais nullement roumain ; de jolis tableaux, un peu langoureux, du monastère féminin d'Agapia, en Moldavie; des scènes lugubres de synagogues et d'hôpitaux ; des études de la classe des paysans propriétaires de la terre même qu'ils travaillent; des notes sur la question juive, terriblement aiguë en Roumanie, car on y compte jusqu'à 300 000 youpins,

aussi âpres et envahissants que partout, et le livre se termine par la descente du Danube et dans les plaines de la Dobrodja, aux confins de l'empire russe.

Notre-Dame d'Ephèse, par M. L.-P. Alaux, est un pèlerinage, — un voyage plutôt, aux rêveries d'histoire ancienne coupées d'incidents journaliers — à Panaghia-Kapouli, dans le Bubul-Dag ou Montagne du Rossignol, près d'Ephèse, où trépassa la mère de Dieu selon la croyance de quelques-uns, et surtout selon les commentaires et révélations de Catherine-Emmerich, religieuse au couvent de Dulmen. Morte en 1824, Catherine-Emmerich décrit sans les avoir jamais vus le paysage et la maison où vécut la Vierge, et à Panaghia Kapouli on montre encore aux pèlerins l'endroit où près de sa couche la mère de Dieu a écrit son nom : *Méryem ;* dans le voisinage, comme si l'on y avait reproduit autrefois le décor de la Passion, on peut suivre le trajet du Calvaire ; douze tas de pierres figurent les douze stations de Notre Seigneur et l'on y a planté douze croix. Peut-être même a-t-on déplacé les scènes de la Passion du Christ ; et alors que deviennent les récits des Evangiles qui la situent péremptoirement à Jérusalem, — et la *Santa Casa* transportée à Lorette ? — L'auteur, qui a écrit sur ce sujet un petit volume délicieux, se montre quelque peu incrédule, et nous pouvons trouver qu'il n'a point tort.

L'Evolution de la Terre et de l'Homme, de M. G. Lespagnol, est un manuel de géographie générale et de physique du globe, — de *synthèse géographique* pour employer une expression du texte — amplement fourni en indications et où l'on passe successivement en revue l'histoire de la découverte de la terre et de la science géographique ; qui étudie les conditions physiques et les modifications de l'écorce terrestre ; l'état de l'atmosphère, des océans ; la vie animale et végétale ; la géographie humaine et la civilisation ; les produits du globe, son commerce, etc... Très complet et sagacement établi, l'ouvrage constitue un excellent répertoire, mais qu'un index, comme toujours, aiderait plus facilement à consulter.— Avec une illustration abondante, les vignettes toutefois ne sont pas toujours suffisammeut claires, ni les cartes assez détaillées.

MEMENTO. — Dans la *Correspondance Archéologique* (nos 169-170) on trouvera une étude consciencieuse de M. Louis Chatelain à propos de l'Arc d'Orange ; l'état des *Vestiges, en 1672, de l'Enceinte de Philippe-Auguste à Paris*, documents publiés par M. F. Bournon. — Dans les *Notes d'art et d'archéologie*, des articles de M. J. Baur sur *Sainte-Marguerite d'Epfig*, en Alsace, et de M. Alex Schürr sur *les Reliques de la Couronne de Pologne au trésor de Notre-Dame de Paris*. — Dans les derniers numéros du *Tour du Monde* : *Chez les Parsis de Bombay et de Guzarate*, par Mlle D. Ménant; *Les Touareg du Sud*, par le cap. Am. Aymard ; *Autour de l'Afghanistan*, par le commandant de Bouillane de Lacoste ; des arti-

cles sur *les Temples de Nara, au Japon*, par M. Gaston Migeon ; l'*Hokkaido, ancienne île d'Yeso, pays des Aïnos*, par le comte Maurice de Périgny ; *les îles d'Yeu et de Noirmoutier*, par M. Ch. de Foucher ; *l'Expédition antarctique du commandant Shackleton*, etc...

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Contrefaçon des œuvres littéraires par le cinématographe, 1re Chambre du Tribunal civil de la Seine. Jugements du 7 juillet 1908. — *Le Nu au théâtre*, 9e Chambre correctionnelle du Tribunal de la Seine. Jugements du 27 juillet 1708. — Memento.

La première chambre du Tribunal civil de la Seine, présidée par M. Le Berquier, a rendu, à la date du 7 juillet 1908, ses jugements dans différentes affaires où se posait l'importante question de la **Contrefaçon des œuvres littéraires par le cinématographe.**

Les procès étaient intentés par les auteurs de l'opéra de *Faust ;* — par M. Georges Courteline qui se plaignait qu'on eût reproduit *Boubouroche* sous le titre *Joseph, ta femme nous trompe ;* — par M. Pierre Wolff, dont *le Secret de polichinelle* avait été également contrefait par une représentation cinématographique intitulée *le Bon grand-père ;* — et enfin par MM. Gavault, de Cottens et Varney, auteurs du *Papa de Francine*, dont la pantomime avait été reproduite avec la dénomination *Un Cambriolage parisien.*

Me Signorino plaidait pour les auteurs de *Faust* ou leurs représentants ; j'avais l'honneur de soutenir les intérêts des autres auteurs ; et Me Millerand, Renoult, Le Roux et Perrin défendaient les fabricants de films cinématographiques et les tenanciers des établissements où les représentations avaient été données.

Dans tous ses jugements, le Tribunal s'est fondé sur les mêmes considérations de principe. Il admet intégralement la réclamation des auteurs. Voici la partie de ces jugements qui tranche la question de droit.

Attendu, en droit, que la loi des 19-24 juillet 1793 ne doit pas être interprétée dans un sens étroit et restreint ; que ses dispositions ne sont qu'énonciatives : que le législateur, en effet, n'à pas entendu protéger seulement les éditions proprement dites qui se produisent par l'impression ou la gravure, mais encore tous les modes de publications, de quelque nature qu'ils fussent, de l'œuvre qui constitue la propriété privative de son auteur ;

Attendu que la bande cinématographique, ou film, sur laquelle sont reproduites, à l'aide d'une succession de photographies, les diverses péripéties, soit d'une œuvre dramatique, soit d'une féerie, d'une pantomime, ou d'un opéra, et qui est par elle-même, en dehors de l'adaptation à un mécanisme quelconque, lisible et compréhensible pour tous, doit être con-

sidérée comme une édition tombant sous l'application de la loi des 19-24 juillet 1793 ;

Attendu, d'autre part, que si la projection cinématographique est, en l'absence de dialogue, assurément impuissante à reproduire dans toutes ses finesses et ses nuances l'analyse de caractères, l'étude psychologique auxquelles se serait livré l'auteur d'une œuvre dramatique, elle peut, cependant, dans certains cas, tout en ne reproduisant que des scènes animées, d'ordre purement matériel, constituer une représentation, dans les termes de la loi des 13-19 janvier 1791, si elle fait revivre devant les yeux du spectateur, à l'aide du développement de tableaux successifs, l'œuvre de l'auteur; qu'il en est surtout ainsi en matière de féerie, de pantomime, d'opéra avec mise en scène, qui se prêtent particulièrement à la projection cinématographique ;

Attendu, sans doute, qu'un auteur ne saurait revendiquer un droit exclusif de propriété sur une idée prise en elle-même, celle-ci appartenant, en réalité, au fonds commun de la pensée humaine, mais qu'il n'en saurait être de même lorsque, par la composition du sujet, l'arrangement et la combinaison des épisodes, l'auteur présente au public une idée sous une forme concrète et lui donne de la vie ;

Que la création sur laquelle un auteur dramatique peut prétendre à un droit de propriété privative consiste, en dehors de la forme matérielle qu'il donne à cette conception, dans l'enchaînement des situations et des scènes, c'est-à-dire dans la composition du plan, comprenant un point de départ, une action et un dénouement ;

Que toute atteinte portée à ce monopole d'exploitation, sous quelque forme qu'elle se dissimule, constitue la contrefaçon...

Cette solution est celle que je prévoyais dans une étude publiée ici même (*Mercure de France du 1er mai 1907*) :

Le fait de fabriquer des bandes cinématographiques et de les vendre constitue, à n'en pas douter, une contrefaçon, si ces bandes reproduisent des scènes composées par un auteur. Le fait de produire en public des projections de ces bandes constitue en outre une infraction à la loi des 13-19 janvier 1791, qui interdit la représentation d'un ouvrage sur aucun théâtre public « sans le consentement formel et par écrit des auteurs ».

Donc, par le cinématographe, une double atteinte peut être portée aux droits des auteurs : 1° *Contrefaçon* résultant de la seule fabrication de la bande cinématographique qui constitue une véritable édition (loi des 19-24 juillet 1793). — 2° *Représentation illicite* par projection en public de cette bande (loi des 13-19 janvier 1791).

Ce sont deux fautes distinctes; au point que l'entrepreneur de spectacle, poursuivi, ne peut prétendre s'exonérer de sa responsabilité en appelant en garantie l'industriel qui lui a vendu les bandes incriminées; de même que, l'industriel ne peut appeler en garantie celui qui a composé les scènes cinématographiées.

Précisément, il s'est trouvé que, dans les espèces soumises au Tri-

bunal, ces deux cas se présentaient. M. Vives, entrepreneur de spectacles cinématographiques, appelait en garantie la Compagnie générale des Phonographes et Cinématographes Pathé, à qui il avait acheté les films pour la représentation desquels MM. Gavault, de Cottens et Varney le poursuivaient. La Compagnie générale, de son côté, appelait en garantie M. Price, dont la troupe avait joué les scènes du *Cambriolage parisien*, devant l'objectif cinématographique.

Ces deux demandes en garantie ont été rejetées dans les termes suivants :

Sur la demande en garantie de Vives et de la Compagnie générale des phonographes et cinématographes :

Attendu que la Cie des phonographes a fabriqué les films contrefaits et les a vendus à Vives ;

Attendu que Vives se fonde sur une disposition de l'article 1626 du Code civil qui vise le cas d'éviction de la chose vendue, pour demander à la Compagnie de le garantir des condamnations qui seraient prononcées contre lui;

Mais attendu que, dans l'espèce, Vives et la Compagnie des phonographes sont recherchés ;

Que des condamnations vont être prononcées contre eux uniquement à raison de la faute qu'ils ont commise, l'un en représentant le film contrefait ; l'autre, en le fabriquant et, par suite, en facilitant sa représentation ;

Attendu que les fautes sont personnelles et que la Cie des Phonographes ne saurait être tenue de garantir Vives des condamnations prononcées contre lui, c'est-à-dire des conséquences de la propre faute qu'il a commise en ne prenant pas, avant de donner ces représentations, toutes ses précautions et tous renseignements nécessaires sur son droit de reproduction; que la demande en garantie de la Cie générale des phonographes contre Price doit être rejetée pour les mêmes motifs.

Ces décisions, conformes au droit et à l'équité, formeront certainement jurisprudence. Voilà donc les auteurs protégés contre la contrefaçon cinématographique ; et il était urgent que leurs droits fussent consacrés et défendus par une décision de justice.

En effet, non seulement les établissements cinématographiques deviennent de plus en plus nombreux et font des recettes qui, dans une certaine mesure, peuvent préjudicier aux recettes des théâtres ; mais en outre les spectacles qu'ils offrent au public se sont transformés complètement.

Au début, le cinématographe ne représentait que des scènes burlesques et rapides : les tribulations d'un ivrogne, les aventures d'un homme distrait, etc. Aucune intrigue, aucune révélation de sentiments ni de caractères; ce n'étaient ni des comédies ni des drames, ce n'étaient que des faits-divers animés. Mais le spectateur, à mesure qu'il prenait goût au spectacle cinématographique, se lassa de ces

cènes burlesques, de ces faits-divers ; il réclama davantage ; il vou-
ut voir autre chose que des cabrioles et des horions ; il voulut que le
pectacle intéressât son intelligence et son cœur ; et, lassé de la gaité
lownesque, il demanda à voir la vie, il réclama l'émotion.

Les entrepreneurs comprirent. Peu à peu, ils élevèrent, si je puis
lire, les sujets de leurs représentations cinématographiques ; aux
arces, ils mêlèrent des historiettes, puis les historiettes devinrent de
éritables récits animés, des comédies, des drames même, bien en-
endu joués en quelques minutes, où l'action était concentrée, préci-
itée, où les sentiments étaient vus en raccourci, mais comédies et
rames quand même.

Les sujets de ces historiettes, de ces comédies et drames « express »,
l fallait les trouver, et les industriels fabriquant les films, au lieu de
'adresser à des auteurs dramatiques, trouvèrent plus économique de
'adresser à d'obscurs « arrangeurs » qui, incapables d'imaginer,
illèrent simplement les œuvres des auteurs.

L'abus était devenu scandaleux ; il était temps d'y mettre fin.

§

La 9e chambre du Tribunal correctionnel de la Seine, présidée par
I. Pacton, avait été chargée de juger le procès du **Nu au théâtre**.
Par jugements rendus le 27 juillet 1908, elle acquitte les prévenus.
Ces décisions méritent d'être citées.

Le premier procès était fait au directeur des Folies-Royales et aux
emmes qui, dans cet établissement, avaient posé, nues, des tableaux
ivants.

Le jugement s'exprime ainsi :

Attendu que, dans les trois tableaux représentés, les sus-nommées parurent
omplètement nues et gardant une immobilité absolue de manière à donner
'illusion de groupes artistiques, de peinture ou de sculpture ;

Attendu, cependant, que les parties sexuelles, aussi bien que ce qui était
usceptible de les laisser deviner, étaient dissimulées par une pièce d'étoffe
ouleur chair, retenue par des fils invisibles ;

Que les mains des personnages étaient placées de façon à masquer le
ilieu du corps, voilé par une écharpe de gaze légère ;

Attendu que si l'acte matériel reproché aux prévenues peut, en l'état de
os mœurs et de notre théâtre, paraître scabreux et risqué, il convient, pour
'apprécier, de ne pas l'envisager isolément, mais de tenir compte du lieu
ù il s'est produit, des circonstances qui l'ont accompagné et du but pour-
uivi ;

Attendu que l'éloignement des personnages placés dans un cadre au fond
e la scène du théâtre, le fard dont ils étaient recouverts, leurs poses pure-
ent plastiques dégagées de tout détail procédant d'une inspiration lascive,
eur immobilité pendant la durée de la vision, le souci de faire disparaître
out ce qui était susceptible de donner aux tableaux une allure obscène et

licencieuse pour ne laisser aux spectateurs qu'une impression d'art provenant de la beauté naturelle et plastique, permettent de penser que Cohen, en faisant représenter publiquement ces tableaux, et les demoiselles Laisney, Thiery et Duhaut, en prêtant leur concours à cette reproduction, n'ont commis aucun acte immoral ou licencieux de nature à causer du scandale ou à blesser la pudeur de ceux qui en ont été les témoins ;

Attendu, au surplus, que les prévenues ne paraissent avoir eu d'intention délictueuse ;

La seconde poursuite était dirigée contre le directeur des Folies-Pigalle et Mlle Germaine Aymos, qui, dans une pantomime, apparaissait nue.

Attendu qu'indépendamment du tulle placé devant la baie où l'artiste évolue au milieu de projections électriques de nuances variées estompant le corps et les contours, les parties sexuelles étaient dissimulées par un morceau de taffetas de soie rose ;

Attendu, il est vrai, que M. le commissaire de police mentionne, selon les termes mêmes de son rapport, qu'il a pu observer que la demoiselle Aymos était « rasée aux aisselles et au pubis ».

Attendu que cette précaution constatée par ce magistrat, loin de prêter à la nudité un élément obscène, était de nature, au contraire, à atténuer son caractère licencieux ;

Attendu, d'ailleurs, que ce détail, qui n'a point échappé à la perception visuelle de M. le commissaire de police, inquiet de remplir fidèlement la mission qui lui avait été donnée, devait échapper aux spectateurs plus sensibles que lui aux impressions d'art et dont la préoccupation n'était pas exclusive comme la sienne ;

Attendu qu'il serait excessif, comme il a été dit précédemment, d'isoler l'acte matériel reproché aux prévenus Aymos et Parcelier pour ne l'envisager qu'abstraction faite des circonstances où il s'est produit et de la recherche de l'intérêt artistique qu'il pouvait présenter ;

Attendu que la demoiselle Aymos, artiste de talent, ne semble avoir été dans son jeu, dans ses gestes, dans ses poses plastiques, inspirée que par un sentiment esthétique, exclusif de toute intention obscène ou licencieuse ;

Mais attendu surtout que les précautions prises, les jeux de lumière combinés, les gazes artistement préparées et développées, l'éloignement de l'artiste évoluant en l'espèce au fond de la scène, derrière un rideau de tulle, le charme artistique qui pouvait se dégager de la grâce de ses mouvements et de l'élégance de ses attitudes, le fard dont elle était recouverte, étaient appelés à enlever toute impudeur au spectacle, en donnant l'impression qu'on se trouvait en présence d'une véritable statue animée.

Ces décisions honorent grandement M. le Président Pacton et les magistrats de la 9e chambre ; elles prouvent, non seulement leur intelligence des choses de l'art, mais aussi leur indépendance.

Car c'était l'inlassable *Ligue contre la licence des rues* qui avait contraint le Parquet à poursuivre ces faits, bien qu'ils ne se fussent, en aucune façon, produits dans la rue. Sa passion s'était excitée sur

ces jolies femmes n'ayant commis d'autre faute que d'être belles et d'avoir offert la vue de leur beauté à des spectateurs qui attendaient ce régal. Mais devant la beauté nue, ces vieillards, qui devraient être inoffensifs, deviennent furieux comme le taureau devant *la capa*. Il leur fallait ces femmes ; ils les réclamaient pour leurs gémonies.

Un lieutenant de la Garde Pudique suivait les débats. C'était un vilain vieillard, au chef branlant ; il fit voir que si le dévoilement de la beauté est un péché, l'exhibition de la laideur en est certainement un plus grand et plus affligeant. Il était là, immobile, fixant ses victimes, et on ne pouvait deviner si c'était de haine ou de concupiscence que brillaient ses yeux.

On peut être certain que la redoutable ligue est allée se plaindre en haut lieu de sa défaite ; elle voulait, paraît-il, que le parquet fît immédiatement appel de ces décisions.

Il y a donc un réel courage à résister aux prétentions de ces maniaques ; et les magistrats de la 9e chambre ont bien mérité pour avoir défendu la liberté de l'art.

Memento. — *De l'avortement. — Est-ce un crime ?* (Paris, édition Victoria) par le Dr Klotz-Forest. C'est une étude très savante et très courageuse de ce grave problème. L'ouvrage présente d'abord un exposé historique et ethnographique d'où il résulte qu'en d'autres temps et d'autres lieux l'avortement fut, et est encore, chose licite. Ensuite, l'auteur relève les tendances modernes et aboutit à cette conclusion, exacte au point de vue juridique, que l'article 317 punissant l'avortement hurle au milieu de notre Code pénal, puisque celui-ci n'est plus fait pour assurer l'observation des lois morales, mais uniquement pour protéger l'individu dont notre droit moderne a proclamé l'indépendance.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Province : M. de la Villehervé partisan du maintien de la peine de mort. Une pensée d'un marin-philosophe. — *La Revue bleue :* M. Péladan écrit sur l' « Art et la Morale ». — *La Revue :* La femme et la révolution persane. — Memento.

Dans la revue qu'il dirige, — **la Province**, juillet, — M. Robert de la Villehervé répond, à propos de *la Peine de Mort*, au chapitre d'un livre où M. Léon Chaine se déclare favorable à la suppression du châtiment capital. M. de la Villehervé entrevoit cet avenir meilleur qui réalisera, entre autres métamorphoses, celle du couperet de la guillotine en un soc. Pour le moment, M. de la Villehervé veut qu'on maintienne la peine capitale. Si je crois devoir citer ici l'opinion de ce poète — opinion contraire à celle de Hugo, par exemple, — c'est que M. de la Villehervé fut laissé pour mort, en sa propre maison, il y a quelques années, par un malandrin qui avait, dans la

même aventure, dépêché deux autres personnes. A ce prix, on peut se faire une opinion sur les choses. Imaginez ce qu'un Montaigne eût écrit dans une circonstance analogue, et de quelles citations opportunes il aurait assaisonné son chapitre. Il y a de quoi tenter un amateur de pastiche, un jeu remis à la mode cet hiver. S'il n'avait manqué périr sous les coups d'un assassin, M. de la Villehervé aurait-il eu des idées générales sur ce problème troublant du droit de mort de la société sur ses membres criminels? Il faut le croire, car il importe de faire crédit à tout le monde, et même supposer que notre poète aurait incliné en faveur du respect de la vie la moins digne de la clémence des pouvoirs publics.

Or, foin des hypothèses! et voici comme s'exprime M. de la Villehervé :

Le misérable qui, dans ma maison, après avoir tué une enfant de quinze ans, leva tant de fois sur moi son couteau et, me laissant pour mort, courut à un troisième forfait, n'avait arrangé les circonstances de son crime et n'en avait fixé l'heure que parce que, *n'ayant pas encore vingt ans*, il était convaincu — il le déclara — que la loi ne permettait pas de l'envoyer à l'échafaud. Ce préjugé fort répandu fut, aussi longtemps que des exécutions eurent lieu, une des causes principales de la multiplicité, si fréquemment signalée, des crimes commis par des mineurs.

Je passe sur un autre argument qui consiste à dire que, sans la décapitation, la Société possède des ressources, des forces défensives et répressives surabondantes pour se défendre. L'histoire criminelle de ces dernières années, de ces dernières saisons, témoigne hautement que cette idée est chimérique. Et j'en viens tout de suite à la maîtresse proposition des abolitionnistes.

Ils demandent que, pour remplacer la peine de mort qui, par définition, n'est pas une peine, — cela est entendu, — on rende le bagne plus sévère et qu'on organise un encellulement dans des conditions d'exemplarité suffisante. Eh, Messieurs, quelle humanité est-ce là? Prenez donc garde à ce que vous demandez. La seule justification des peines, au sens propre du mot, est de servir à l'amendement du condamné. Elles sont, je veux dire : elles devraient être un moyen de rachat, et vous en voulez faire, au nom de quelle diabolique vengeance? une suite d'intolérables supplices, conduisant ou aux révoltes qu'il faudra bien, quoi qu'on en ait, noyer dans le sang, ou à la folie exécrable et hideuse. Est-ce là un progrès dans la justice?

Oui, la Loi doit tendre à amender le criminel. Qu'elle ne le soumette point à un régime de longues sévérités, proclame M. de la Villehervé, qu'elle l'*amende*, même au prix de lui détacher la tête des épaules. En vérité, cela est « amender » un individu!

Notre poète n'est point pour la publicité des exécutions et il emprunte encore à sa déplorable aventure l'exemple ci-après :

C'était à Melun, le jour où l'assassin dont j'ai parlé déjà expia son triple crime. La guillotine avait été montée devant la porte du cimetière sur une

place plantée d'acacias en hémicycle. Dans l'arbre le plus proche de l'instrument de mort, deux gamins, dix-huit ou dix-neuf ans, s'étaient installés sur de hautes branches dont on ne put les déloger. Du haut de leur observatoire, ils ne perdirent pas un détail de la sanglante cérémonie. Moralité : un an plus tard et presque au même jour, dans ce même endroit, on leur coupait la tête à tous deux, pour assassinat d'un de leurs compagnons de travail à qui ils avaient volé douze sous. C'étaient deux terrassiers, ils se nommaient, l'un Mira, l'autre Vandamme. Voilà comment la publicité de l'exécution leur avait été un exemple.

Mais, où M. de la Villehervé a raison, — en admettant qu'il faille maintenir la peine de mort, ce qui est une grande et pitoyable indignité sociale ! c'est quand il demande qu'on réduise le temps d'incertitude où demeure le condamné à mort, du jour de sa condamnation à celui qui le livre au bourreau ou aux gardiens de bagnes. Ceci, du moins, démontre que M. de la Villehervé est un brave homme.

Non moins brave homme fut ce contre-amiral Réveillère, dont *la Province* publie les suprêmes pensées sous ce titre : *les Dernières pages de l'Amiral.* J'en citai naguère maint aphorisme savoureux. C'est rendre hommage à ce marin-philosophe que de reproduire encore une page de lui. Je n'ose la qualifier. Du moins, conviendrez-vous qu'elle est attendrissante et digne d'une plume de vieille demoiselle protectrice des chats errants :

Contemple cette fleur qui suit le soleil dans son mouvement diurne ; elle tourne avec amour sa corolle vers son ardent époux et s'enivre des effluves du bien-aimé pendant qu'il poursuit dans le ciel sa marche triomphale. Un rayon de soleil est la chaîne invisible qui entraîne la fleur. Voilà le fait. Pour les poètes, une mystérieuse sympathie unit la petite âme de la fleur à la grande âme du monde.

Peut-être y a-t-il une poésie plus grandiose dans l'explication du savant, nous montrant dans le mouvement de la fleur une simple transformation de l'énergie solaire. Cette énergie agit chimiquement sur le *renflement moteur*. Il n'est pas un mouvement sur la terre (à part les phénomènes volcaniques), cyclone ou œillade de jolie femme, inondations ou vibrations des molécules cérébrales accompagnant la pensée, qui ne soit une transformation de l'énergie solaire.

N'y a-t-il pas un soleil invisible vers lequel se tourne notre âme comme la fleur vers l'astre radieux ? N'est-il pas une source d'énergie morale pour nos âmes comme le soleil est la source de l'énergie physique pour le corps ?

§

M. Péladan examine dans **La Revue bleue** (18 juillet) la question de *l'Art et la Morale.* Il est de ces écrivains rares qui savent toujours ce dont ils parlent. Il est aussi de ceux qui ont le pouvoir de résumer dans la concision d'une formule claire un débat prolongé par des écrivassiers indigents d'idées et prodigues de mots pour habiller cette misère. « Il n'y a qu'une nudité légitime, la beauté »,

énonce M. Péladan et cela clôt excellemment l'oiseuse discussion provoquée dans la presse (sauf un bel article de M. Pierre Louys et la réponse malicieuse que lui fit M. Ernest La Jeunesse) par la poursuite en justice de quelques filles apparues toutes nues sur de petits théâtres, dans des pièces sottes et sales.

Lisez ces lignes de M. Péladan :

Le vieux conflit entre l'art et la morale prend son origine d'une erreur esthétique : il n'y a jamais eu d'autre impureté que le réalisme : et on s'étonne que l'identité du laid et du mal ne soit pas admise au rang des évidences !

Ce merveilleux petit livre, le catéchisme, n'a qu'une tare : le péché s'y trouve trop défini et la vertu fort peu. Tout enfant vous dira les sept péchés capitaux ; demandez-lui les vertus correspondantes, il hésitera, car on ne lui a pas appris si l'antithèse de gourmandise se nomme sobriété ou tempérance.

Le sénateur qui s'est fait une spécialité de zélateur des bonnes mœurs, comme M. Piot s'illustre par son zèle pour la repopulation, différencie-t-il comme il faut la pudeur et la morale?

Aristophane a toujours été moral ; la comédie athénienne ne représenta pas l'adultère, mais Lysistrata joue avec son mari une scène des plus vives et vraiment impudique. Sait-on ce que l'on veut? l'observation des principes ou celle des bienséances? Plusieurs quotidiens ont rendu compte avec éloge du Congrès des moralistes, tournez la page et vous lirez non seulement dans la liste des spectacles, tous les spectacles sans exception, mais aux échos des théâtres, les communiqués abondants et explicites des établissements officiellement immoraux. Il y a une quinzaine de théâtres à Paris et une quarantaine de salles ouvertement impudiques, sans rapport même éloigné avec la littérature ou la musique. Quel journal donnera l'exemple de ne plus les mentionner? La représentation d'une femme, le torse nu, constitue une indécence, puisque, dans nos mœurs, la femme ne montre que le haut du sein. Cependant la Vénus de Milo passe pour une honnête statue : elle est belle ! La beauté est le voile nécessaire de la nudité ; l'*Olympia* de Manet, la *Nana* de Zola ne sont que des filles déshabillées. A un certain degré la beauté immatérialise la forme, et paralyse la concupiscence. Il y a un abîme entre la déesse et la petite femme, entre la bacchante et la pierreuse, et ceux qui peignent des petites femmes sont justiciables de M. Bérenger.

Allez rue Louis-le-Grand, chez Braun, regardez des dessins de Jules Romain où les dieux se caressent : ce sont de pures images, de nobles rythmes plastiques. Redesssinez le même groupe d'après nature, il deviendra obscène par la vulgarité fatale qui émane du modèle vivant.

Toute expression littérale de la vie passionnelle a besoin d'amplification, c'est-à-dire d'un revêtement qualitatif.

Lorsque les rapins prétendent qu'ils honorent, en leurs fêtes, la beauté corporelle, ils se moquent de nous : la beauté n'a jamais eu lieu que dans le cerveau humain, comme la justice, la vérité et autres abstractions. La beauté n'existe pas, l'art seul lui donne l'être, la crée réellement, comme tout se crée par une simultanéité des rapports.

Si une ligue se formait contre la laideur, elle disperserait cette nuée de photogravures hideuses et la serie des exhibitions où la vulgarité éclate ridiculement. Mais les moralistes, par tradition, se méfient du Beau ; ils préfèrent méconnaître sa légitime gloire, parce qu'ils se sentent « faibles sur l'article », et capables d'avoir l'âme blessée, comme Tartufe, par certains objets. Ils sont sincères, et l'hypocrite de Molière exprime un sentiment fréquent chez l'honnête homme, qui ne se trouve pas assez cultivé pour jouir philosophiquement du rayonnement de la chair.

Le seul rapport constant entre la morale et l'art s'établit par la beauté, elle seule moralise l'instinct, en le transposant de la portée érotique à celle esthétique.

Chaque aspect sexuel est susceptible d'une expression Pandémique (Vénus Pandemos) et d'une autre Uranique : cette dernière satisfait à la morale. En vain chercherait-on une autre solution du problème : hors de l'idéalisation, il n'y a plus que le cynisme des uns et le renoncement des autres, la lascivité phénicienne ou la chasteté ascétique, et ces deux termes, également négateurs de la civilisation, doivent être écartés. Musset, l'admirable génie, a mieux senti qu'aucun autre moderne l'éclatant mystère de la nudité, son caractère de sévérité. Le vrai sermon sur les mœurs serait un cours d'esthétique ; les chefs-d'œuvre seuls savent dissuader de la polissonnerie et celui qui aime les statues recevra d'elles les meilleures leçons de pudeur.

§

La Femme et la révolution persane par Mme Marylie Markovitch (**La Revue**, 15 juillet) définit le rôle de la femme dans la société persane. Il ne la préparait guère à influer sur l'organisation politique de l'empire du shah ; et cela, pourtant, s'est produit.

Considérée comme un être frivole — et qu'est-ce qui rend la femme plus futile que le mépris de l'homme ? — la femme persane, même mariée, fut longtemps tenue à l'écart des affaires extérieures. Les bains, où l'on mange des aubergines pimentées et des friandises, les visites, les pèlerinages au saint tombeau des Imams, les récits des conteurs ou les tours de force des acrobates sur les places publiques et dans les bazars, le choix d'une étoffe ou l'achat d'un bijou, constituaient — et constituent encore pour beaucoup d'entre elles — les principaux soucis du jour. A ces plaisirs s'ajoutent les divertissements religieux, que le mois de Moharrem et de Safar ramènent chaque année : représentations des *Tazieh* en l'honneur du fils d'Ali qui rappellent assez nos mystères du moyen-âge ; audition des *Rovzé*, récits de scènes religieuses, faites dans les salles publiques des quartiers ou dans les riches hendérouns, pendant que circulent le thé, les bonbons et les kalyans (pipe persane).

Ces femmes, voilées, recluses, confinées à la vie la plus fade et vide, ont voulu s'instruire. Elles ont suivi les cours d'écoles établies en Perse sous l'influence de jeunes Persanes qui avaient fréquenté les Universités occidentales, — mais elles étaient tenues de conserver le voile.

Une d'elles pourtant le quitta. Elle n'avait plus de père, vivait avec sa mère, comme une Européenne, du produit de son travail et elle mérite de rester la personnification la plus touchante du féminisme dans la Perse

actuelle. Née à Téhéran, vers 1886, élevée à l'Ecole américaine, Agha Koutchoulou (le petit Monsieur) connaissait l'anglais, jouait du violon, du piano, du tàr (sorte de mandoline). Jolie, de cette beauté blonde si rare en Perse, rêveuse et triste, elle allait et venait par les rues, sans voile, protestant par son exemple et son attitude contre le préjugé oriental. Sans oser l'imiter, les femmes la trouvaient brave ; les hommes la respectaient. Invitée dans des réunions intimes, même où il n'y avait pas de femmes, elle y tenait sa place comme une Européenne et jamais un mot ni un geste n'éveillèrent devant elle la moindre idée d'offense. C'est assez la coutume, parmi les Persans, de boire abandamment du vin ou des liqueurs avant le repas, et de réserver pour la table les boissons anodines telles que le thé ou le sherbet. Même dans cette demi-ivresse provoquée par des boissons prises à jeun, les hommes savaient mesurer leur attitude aussitôt qu'Agha Koutchoulou paraissait. Elle mourut d'une maladie de poitrine, aggravée peut-être par sa situation de fille pauvre et vaillante, mais aussi par les longs accès de mélancolie où la jetaient l'état de son pays et l'infériorité sociale de son sexe. Une foule respectueuse et compatissante suivit sa dépouille mortelle, témoignant ainsi de sa sympathie pour les idées nouvelles incarnées dans cette exquise figure de femme.

Voilà une histoire bien touchante, n'est-ce pas? Cette jeune fille qu'on nomma si gentiment « le petit monsieur » a fait des émules. Le « plus ancien et le plus libéral des journaux de Tauri », l'*Edâlet* (la Justice), a pour directeur Mir Hosseïn Khan, qui « trouve dans sa femme un appui, un encouragement et un conseil ». Les Persanes luttent pour leur émancipation.

Qu'attendent-elles de cette révolution à laquelle elles semblent avoir voué le meilleur de leur pensée et de leur cœur? Même les plus intelligentes n'ont pas encore, je crois, envisagé ouvertement un changement immédiat dans leur état social. Ce qu'il y a de plus beau dans leur élan, c'en est précisément le désintéressement. Elles sont toutes au sentiment patriotique ; leur idéal est fait de généralités. Avant tout elles désirent que leur pays échappe aux menaçantes influences étrangères, qu'il acquière au dehors la force, au dedans la liberté, et pas une n'a encore élevé la voix au nom d'un intérêt personnel. Les hommes ne s'y méprennent pas et dans un autre article, nous verrons, par l'étude des journaux, qu'ils accueillent sans réserve et même avec fierté la collaboration cachée de leurs compagnes.

Est-ce à dire que les femmes n'ambitionnent rien pour l'avenir? Ce serait affirmer beaucoup. Le voile, dont les siècles leur ont imposé l'habitude, n'a certainement pas à leurs yeux le symbolisme outré d'esclavage qu'il prend aux nôtres ; néanmoins il commence à leur devenir lourd. Mais elles sont trop fines pour partir prématurément en guerre contre ce préjugé, l'un des plus invétérés de l'Islam. Pour le moment, elles se contentent de le battre en brèche en le tournant en ridicule, et l'une d'elles signe ses articles du nom significatif de « Assirol-Djeval-Khanoum » (Celle qui est dans un sac). La prudence les fait attendre, elles ne réclament que de l'instruction, mais, cela, elles le réclament avec une telle insistance qu'il y a lieu de supposer qu'elles y voient le prélude d'une libération.

Cette libération ne sera pas l'œuvre d'un jour. D'abord, il y aura parmi les hommes — et j'entends parmi les hommes instruits et intelligents — bien des réfractaires. Ensuite, la femme d'Orient n'a pas de la vie ni de la dignité une conception analogue à la nôtre. L'activité, si précieuse à nos yeux d'Occidentales, est pour elles la loi dure ; la journée d'une de nos travailleuses lui serait un sujet d'épouvante. En entrant dans les écoles, elle ne se doute pas dans quelle mesure elle dit adieu à sa vie de paresse et d'insouciance, ni quelles hautes et lourdes responsabilités elle se prépare. Aussi rien ne me paraît touchant comme cette femme qui, voilée, demande à franchir le seuil du mystère et qui reculerait peut-être si elle savait quels devoirs nouveaux elle ajoute aux anciens.

§

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (18 juillet). Mémoires inédits de Stanislas Poniatowski.

La Revue du mois (10 juillet). « L'invention mathématique », par M. Henri Poincaré. — « La doctrine économique des Saint-Simoniens », par M. Elie Halévy.

La Nouvelle Revue (5 juillet) publie « les Maudits », drame en 3 actes de M. Henri Fescourt. — « La Question agraire en Russie », par M. S. Rzewuski.

La Grande Revue (10 juillet). « Art et démocratie », par M. G. Trarieux.

Revue des Poètes (10 juillet) contient des poèmes de MM. G. Lafenestre, Lucien Paté, Jules Bois, L. Depont, et de Mme de Rohan.

Les Chimères (1er juillet) réunit les poètes du Costal, de Gramont, Muselli, A. Bertrand, Olivier-Gaule, C. de Bussy, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Journaux chinois (*Bibliographie de la France*, 17 juillet). — Stendhaliana (*Le Temps*, 29 juillet). — L'Esperanto (*Le Matin*, 31 juillet).

Il y a des journaux en Chine depuis plusieurs siècles, mais leur nombre, ces dernières années, s'est accru dans des proportions énormes, à peu près comme en Europe, et à son imitation. Il en paraît même un à Paris, *Les Temps nouveaux*, lequel publiait l'autre jour le récit de la visite de deux naïfs Chinois dans une maison close. Récit effarouché, mais d'une pudeur qui ne recule pas devant les crudités les plus offensantes pour la célèbre morale chrétienne.

Nous ne pouvons donc que le signaler. Il a d'ailleurs été traduit par un de nos confrères qui suit les traces mandarines de Judith Gautier, et quelque gazette médicale osera peut-être le publier. On sait en effet, et je l'ai déjà dit ici même, que les journaux de médecine sont les seuls endroits où règne la liberté de la presse.

Mais il s'agit des journaux du Céleste Empire, lui-même. Laissons

parler M. Jean Rodes dans un article que reproduit la **Bibliographie de la France**.

Après avoir expliqué l'attitude politique de la presse chinoise, M. Jean Rodes nous parle de ses tendances littéraires :

Les tendances littéraires de cette presse ne sont pas moins curieuses à connaître que son attitude politique. Elles se manifestent surtout dans les romans-feuilletons. On y voit que la fiction chinoise délaisse les vieux contes où les génies et tout le merveilleux des anciennes légendes célestes tenaient la plus grande place, pour s'adonner à des sujets entièrement nouveaux. Là aussi, l'influence européenne et les idées modernistes se font nettement sentir. De nombreuses traductions de romans français et anglais ont été publiées. C'est ainsi que le *Quouokozépao*, de Canton, a donné *Manon Lescaut*, et le *Tchenjoujépao*, de Shangaï, *la Guerre des mondes*, de Wells. *La Dame aux camélias* a eu récemment, de la même façon, un très gros succès.

Le roman d'amour plaît d'ailleurs au lecteur jaune. Plusieurs, traduits du japonais, *le Héros de l'amour*, *l'Amour* et *l'Ame*, paraissent en ce moment dans divers quotidiens. Le *Yangsingpao*, de Canton, publie même, sur un thème analogue, un roman purement chinois, avec ce joli titre : *l'Ombre de la voile*.

Mais le roman politique d'actualité et le roman à clefs, pour lesquels les Chinois semblent avoir une prédilection particulière, plaisent encore davantage. C'est dans ce genre, où les écrivains célestes apportent leurs qualités d'observation méticuleuse, d'ironie aiguë, de vérisme ingénu et cynique, que la nouvelle littérature chinoise trouvera sans doute son expression la plus originale. Parmi ces sortes de pamphlets romanesques, publiés actuellement, on peut citer : *les Mœurs récentes du peuple chinois*, dans le *Nanfanpao*, roman contre les mandarins; dans le *Tchongvaijépao*, un roman sur l'affaire de l'institutrice Tsieou King, injustement exécutée comme révolutionnaire; dans le *Binpao*, un autre roman intitulé : *la Mauvaise Fille* et dont le sujet est la récente accusation de concussion et de corruption portée contre le prince Tsing. Tous ces journaux sont de Shanghaï. Le *Tsitoi en han sangpao* (Journal commercial des soixante corporations), de Canton, publie un roman nationaliste très caractéristique : *le Lion endormi*. Le lion, c'est la Chine. Enfin il faut mentionner un roman dialogué qui, sous le titre de *les Nouveaux éducateurs*, est une satire mordante de la nouvelle couche d'intellectuels improvisés jouisseurs et arrivistes, plus habitués des lieux de plaisirs de Foochow road que des salles de conférences. Avec son extraordinaire humour chinoise, faite de malice imperturbable et cruelle, de réalisme précis et absolument dénué de nos délicatesses occidentales, c'est bien le plus piquant roman de mœurs célestes qui soit.

Il n'est pas inutile de joindre à ces notes succinctes quelques renseignements sur l'organisation et la valeur commerciale des journaux.

La plupart appartiennent à des sociétés dont les actionnaires sont de riches lettrés et des commerçants. C'est le cas des grands journaux de Shanghaï et de Canton. On a vu que les hauts mandarins ne dédaignaient pas d'entrer dans des combinaisons de ce genre, puisque le prince Tsing,

Yuan Chi Kaï et Tsen Tchoen Hien avaient des intérêts dans le *Pékingpao* de Pékin. Souvent aussi, leur fondation est due aux libéralités d'un vice-roi ou d'un gouverneur, qui a ainsi un important organe de publicité à sa disposition. C'est le cas de toutes les feuilles officielles paraissant dans les capitales provinciales. Les Japonais, également, ont des parts de propriété dans quelques-uns des quotidiens les plus lus en Chine. Certains même de ceux-ci, comme le *Fongyapao*, de Pekin, et le *Frentien-Koanpao*, de Moukden, leur appartiennent entièrement. Les étudiants et les révolutionnaires possèdent de leur côté des journaux qui paraissent en dehors de l'Empire : le *Tchoung-Kouokpao* et le *Shenougpao*, à Hong-Kong, le *Sin Che Kiai Ki*, à Paris, et l'on annonce la publication prochaine, au Japon, du *Tcheng-Foapao* (l'Ébranlement de la Chine). Il y en a encore à Singapour et aux îles malaises.

Les femmes elles-mêmes ont, à Pékin, le *Nüpao* (Journal des dames), qui est rédigé exclusivement par elles, notamment par une sœur du prince Sou. Ce journal, qui a pour but le relèvement intellectuel et moral de la femme, contient des articles sur les usages européens relatifs aux dîners et réceptions, à l'économie domestique, aux modes et aux étoffes.

§

Stendhal commence vraiment à être trop connu. Faudrait-il beaucoup d'articles comme l'article si convenable, si honnête, si modéré, si doux à la fois et si zélé, si comme il faut, enfin, de M. Paul Souday, pour refroidir quelques stendhaliens ? Mais c'est la loi. Les cultes littéraires, de même que les autres, émigrent de la grotte vers la chapelle, de la chapelle vers l'église, de l'église vers la place publique. Nous en sommes pour Stendhal à la place publique, puisque d'ailleurs son buste s'apprête à grimper sur la stèle propice. C'est un des points que M. Souday, dans **le Temps**, considère dans la publication de la *Correspondance complète* : que le produit permettra « d'ériger un buste à Stendhal dans le square Louvois ». Autre vœu : « que les publicateurs de la *Correspondance* songent à nous donner la grande édition qui nous manque, l'édition critique, définitive et vraiment complète des œuvres du Maître ». Le zèle de M. Souday m'effraie un peu. J'avoue encore lui savoir fort peu de gré de ses invectives contre Colomb et Mérimée. Là aussi le zèle l'égare, ou peut-être la peur de ne point paraître assez avancé. C'est étonnant, ce que la critique littéraire de M. Poul Souday ressemble à la critique artistique de M. Thiébault-Sisson !

§

M. Remy de Gourmont nous a conté dans *le Matin* l'aventure d'un jeune Levantin qui s'embarque pour Paris avec l'espéranto pour tout bagage linguistique. Voici la fin de l'histoire :

Mon supplice, continua Radomir, avait commencé dès les premières heures du voyage. Impossible d'obtenir le moindre renseignement. Ni un

voyageur ni un employé ne purent comprendre dans mon langage autre chose que quelques mots séparés, auxquels il leur était d'ailleurs impossible d'assigner un sens précis. L'espéranto, vous le savez, est une mosaïque de vocables empruntés à diverses langues de l'Europe ; mais, ces vocables, il les déforme avec soin, leur ôtant, soit la première, soit la dernière syllabe. On arrive à des quiproquos lugubres. N'essayez pas de dire devant des non-initiés : cela me met en colère ; il vous faudrait employer le mot *kolera*, et vous verriez tout le monde se lever et fuir avec des figures blêmes. Maintenant que je sais un peu de français, je me demande par quelle aberration ces gens-là ont osé se servir du mot *viol* pour nommer une violette ?

L'espéranto, cependant, m'avait appris un mot utile, le mot *hôtel*. Une fois logé, je n'eus plus qu'à me laisser vivre, sans ouvrir la bouche. J'écoutais. Je finirai bien, me disais-je, par entendre parler espéranto. Attente vaine. Je sortis, après deux ou trois jours bien tristes, et, malgré ma résolution, je me trouvai forcé d'adresser la parole à des passants. Or, en espéranto, « monsieur » se rend par *sinjor*, et « madame » par *sinjorino*. Avisant une jeune femme qui avait l'air des plus aimables, je m'avançai poliment vers elle, le chapeau soulevé, et, risquant un sourire, je murmurai : *Sinjorino*... Ce qu'elle répondit, je l'ignore, mais cela fut vif. J'étais déjà loin que cela sonnait encore à mes oreilles. Je ne comprends l'aventure que depuis quelques semaines. Les espérantistes me diront que je n'avais qu'à mieux savoir leur jargon, que *sinjorino* se prononce *siniorino ;* soit, mais je n'en persiste pas moins à croire qu'une langue qui prête à de telles confusions est voisine du burlesque.

Je suis tout de même, acheva Radomir, content de mon aventure. Parti de chez moi avec beaucoup d'espéranto, j'y reviendrai avec un peu de français. C'est un gain admirable. Déjà, je vois s'entr'ouvrir devant mes yeux éblouis de barbare le trésor fantastique de votre génie. Le français me donne la clef d'un monde. La pensée des siècles s'incline vers moi. Par le français, je converse avec Renan aussi facilement qu'avec la fleuriste que je ne ferai plus rougir. Ah ! Monsieur, les Français qui enseignent, propagent ou vantent l'espéranto, ne croyez-vous pas qu'ils soient un peu traîtres à leur patrie ?

— C'est, dis-je, aller un peu loin. Nous les considérons plutôt comme d'inoffensifs maniaques.

— Des méchants et des ignorants, Monsieur, des méchants, des méchants...

On s'associera, je pense, à ces conclusions.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Nouveau Théatre d'art : *Le Monsieur aux Chrysanthèmes*, pièce en 3 actes de M. Armory. Spectacle précédé d'une récitation d'œuvres de quelques poètes du Nouveau Théâtre d'art (17 juin). — Théatre aux champs d'Aulnay-sous-Bois : *Prologue : Le Berger aux trois Déesses*, poème en vers de Mme Lucie Delarue-Mardrus. *Le Mauvais grain*, un acte en vers libres de M. Maurice de Faramond. *Le Guérisseur*, pièce en 4 actes en vers de M. Jules Princet (12 juillet). — Théatre de

VERDURE DU PRÉ-CATELAN : *Dalila*, pièce de Miss Lounsbéry, adaptation en vers de M. Gabriel Nigond, musique de M. Tiarko Richepin (26 juillet). — THÉATRE ANTIQUE DE LA NATURE DE CHAMPIGNY-LA-BATAILLE : *Les Maudits*, pièce en 3 actes de M. Henri Fescourt (19 juillet). — Deux beaux vers.

C'est une pièce tout à fait curieuse qu'a donnée le Nouveau Théâtre d'art pour clore sa saison. **Le Monsieur aux Chrysanthèmes** est un personnage qui tient à la fois d'un écrivain du boulevard disparu récemment, d'un poète anglais célèbre par ses malheurs, et de M. de Phocas et du Vicomte de Courpière, les héros de Jean Lorrain et de M. Abel Hermant. Dans la pièce de M. Armory, il s'appelle Gill Norvège, et c'est un journaliste influent et redouté. Son élégance, ses goûts d'artiste sont célèbres, ses « potins » font parler tout Paris, et il n'est pas de jeune écrivain qui n'ambitionne de lire son nom dans un de ses articles. Délicat, fin, précieux, efféminé, froid, singulier, anormal, sec et roué en apparence et peut-être tendre au fond, il est attirant et déplaisant, il intéresse et il éloigne. Bien des gens, — ils m'ont bien amusé, — en le voyant mis ainsi à la scène faisaient la petite bouche et s'indignaient. Quand il vivait, ils lui faisaient la cour. Je ne sais pas si vous avez compris que ce monsieur, — il ne m'a choqué en rien, — ne professe qu'un goût très modéré pour les dames. Les jeunes gens lui disent davantage, sont même seuls à lui dire quelque chose, et il en a toute une petite cour, — un petit sérail, si l'on peut dire. Cependant, à court d'argent, tout près de la dégringolade, et se sachant aimé d'une belle jeune femme riche, il s'efforce de jouer auprès d'elle l'homme épris, l'amoureux entreprenant même, dans le but de rétablir par là ses finances. Qu'il est gauche, dans ses paroles comme dans ses mouvements! Le cœur n'y est pas, et l'on voit bien qu'il n'a pas l'habitude de ce genre de cour et que les femmes ne lui sont pas d'un usage courant. Finalement, il lui faut quitter la place, la partie étant au-dessus de ses moyens. M. Armory a dressé ce personnage à merveille. Toute la pièce, d'ailleurs, pleine de sous-entendus, d'allusions, de détails seulement indiqués, — il le fallait, avec un tel sujet, pour ne pas tomber dans la grossièreté, — est menée avec une adresse, un tact remarquables. Il faut croire, d'ailleurs, qu'on ne s'attendait pas à tant de M. Armory. Selon mon habitude, en me promenant dans les couloirs pendant les entr'actes, j'écoutais ce qu'on disait, et c'était partout le même propos : « Hein? mon cher. Cet Armory, tout de même. Convenez qu'on n'aurait pas cru cela de lui. Elle est tout à fait très bien sa pièce. » Je ne sais pas si M. Armory a eu une bonne presse. Probablement quelques sottises de nos habituels critiques bien-pensants? Mais je puis le renseigner sur ce point : il a eu une bonne salle.

Le rôle de Gill Norvège était joué par M. Jean Ayme, un jeune comédien tout à fait inconnu à Paris, je crois, mais fort expert.

Le Monsieur aux Chrysanthèmes était précédé d'une récitation d'œuvres de quelques poètes du Nouveau Théâtre d'art. MM. Jacques Roullet, Fernand Gregh, Alfred Mortier, Paul Souchon, — encore qu'on ait choisi de lui une bien mauvaise pièce, un conte en vers, la chose la plus éloignée de la poésie, — ont du talent, MM. Edmond Coutances, Raphaël de La Grillière, Michaud d'Humiac, Henri Martin, Léon Néel, Louis Payen, Henri de Riberolles, Gaston de Raisme, Achille Richard et Mme C. de Vylars en auront peut-être un jour, et Mmes Cœcilia Vellini et Olga Demidoff en ont montré comme interprètes. Mais que dire de Mlle Renée du Minil, sociétaire de la Comédie-Française, qui nous a récité des vers de M. Fernand Gregh? Il faut être une grande artiste pour transformer une œuvre à ce point. Deux simples poèmes, nuancés, de rêverie tout intérieure, presque métaphysique! Mlle du Minil changeait de ton, faisait des mines, gesticulait, souriait, grondait, s'adressait au public puis semblait se parler tout bas. C'était beau comme des monologues.

On sait combien se sont multipliés, ces dernières années, les « Théâtres de la Nature ». Je ne connaissais encore que celui de Champigny, qui n'est pas, à proprement parler, un « Théâtre de la Nature » puisqu'on y joue sur une scène et dans un décor. Celui fondé en 1906 par M. Jules Princet à Aulnay-sous-Bois répond plus exactement à son titre, et son fondateur y montre de plus cette intelligence de n'y jouer que des pièces adéquates au cadre. Dans ce décor le plus « nature » qui soit : comme scène une pelouse touffue avec une cabane de cantonnier, comme fond un petit bois, avec toute la campagne à l'horizon, on a joué là le mois dernier deux pièces rustiques, *Le Mauvais grain*, de M. Maurice de Faramond, et *Le Guérisseur*, de M. Jules Princet lui-même. M. de Faramond excelle dans ce théâtre de mœurs campagnardes, dont il rend les rudesses, les couleurs crues et dures, la poésie rêche, avec autant d'art que de sobriété, nous communiquant, pourrait-on dire, comme une odeur de terre. J'avais déjà vu jouer de lui autrefois *La Noblesse de la terre*. **Le Mauvais grain** n'a entamé en rien mon estime pour son talent. M. de Faramond a mis à la scène une famille de paysans : d'un côté le père et la mère, de l'autre leur fils et sa femme. Les deux vieux, qui ont fait don, par contrat, de tout leur bien à leur fils, se sont mis à avoir un autre enfant, dont ils ne savent comment révéler l'existence au jeune ménage. Il le faut pourtant, et les deux jeunes gens arrivés, — par une vraie route, dans une vraie carriole, tirée par un vrai cheval, — nous assistons à leur colère égoïste et jalouse devant ce nouveau venu, ce grain tardif, le mauvais grain, l'autre héritier avec lequel ils sentent qu'il leur faudra un jour partager ce qu'ils pensaient avoir à eux seuls. Toute l'avarice paysanne, l'amour du « bien » sont exprimés là, en un court tableau, dans toute leur

vérité. **Le Guérisseur**, de M. Jules Princet, n'est pas de ton si âpre. C'est un long tableau de mœurs paysannes au temps de Henri IV, avec de grandes tirades philosophiques sur les devoirs d'un roi, les abus des seigneurs, les besoins du peuple, l'avenir et la force de la France. Je ne dis pas cela en mauvaise part. La pièce de M. Princet est intéressante, il s'y trouve plusieurs scènes très réussies, d'un agrément simple et naturel. Je suis seulement d'avis qu'elle eût gagné à être moins longue et écrite en prose.

Ces deux pièces ont eu une interprétation satisfaisante : M. Georges Wague, même très adroit dans un rôle d'innocent muet et amoureux, M. Henry Perrin, qui a imité de son mieux, comme d'habitude, M. Paul Mounet, M. Teste, un Henri IV à s'y tromper, et Mlle Rose Ferrand, — elle m'a fait bien plaisir, — qui a chanté d'une fort jolie voix la *Romanesca*. Je m'en voudrais d'oublier Mlle Irma Perrot, pleine de naturel dans deux rôles de vieille femme.

Le spectacle débutait par un poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. Arrivé en retard. Je l'ai manqué. Je ne m'en consolerai jamais. Il est vrai qu'un monsieur à côté duquel j'étais placé et qu'on m'a dit être M. Henri Martin, chef adjoint d'un cabinet de ministre, me l'a bien remplacé. « Exquis... beauté... sensation d'art... l'âme... grandiose ... profondément remué... Shakespeare... chère madame...éternité.. » disait-il sans cesse. Il a eu un succès fou.

J'adresserai aussi une prière à M. Princet. C'est de ne plus gâter ses entr'actes par des vers de M. Richepin, dits par Mme Caristie-Martel.

Voulez-vous un écho des représentations de la **Dalila** de Miss Lounsberry et M. Gabriel Nigond, au Théâtre de Verdure du Pré Catelan ? Voici ce qu'un spectateur en disait à côté de moi : « Les vers sont bien bêtes, mais au moins le sujet est neuf. »

J'aurais été volontiers voir au Théâtre de la Nature de Champigny **Les Maudits**, de M. Henri Fescourt. Mais l'invitation qu'il a bien voulu m'adresser pour le dimanche 19 juillet n'est arrivée au *Mercure* que le lendemain lundi 20.

Laissez-moi vous citer, pour finir, deux bien beaux vers d'amour de Mme Hélène Picard :

> Il n'était plus pour moi que vous et le silence
> Et je pris mon bonheur comme une urne, par l'anse.

MAURICE BOISSARD.

ART ANCIEN

Louis Hourticq : *La Peinture des origines au XVIe siècle* (H. Laurens). — Arnold Goffin : *Pinturicchio* (H. Laurens). — Henri Hauvette : *Ghirlandaio* (Plon), 3.50 — Paul Lafond : *Murillo* (H. Laurens).

Je n'entreprendrai pas de faire un résumé en quelques lignes du

résumé qu'a lui-même fait M. Hourticq de nos connaissances sur **la Peinture des origines au XVIe siècle** : je me bornerai à dire que ce travail, écrit avec soin et goût, est un des plus précieux manuels publiés jusqu'ici sur ce sujet. Voici du reste un exemple de la manière de M. Hourticq :

La peinture italienne par excellence est la fresque, et les conditions toutes matérielles dont elle dépend n'ont pas peu contribué à constituer le grand style italien. La fresque rend un certain idéalisme obligatoire, ses couleurs peuvent être pures, gaies, elles ne sauraient avoir la richesse ni la souplesse voulues pour égaler la nature. Les meilleurs paysages de l'école italienne sont l'œuvre des Ombriens et des Vénitiens, parce que ceux-ci peignaient surtout à l'huile ou à la détrempe. Un fresquiste, Benozzo Gozzoli, a composé des paysages fort attrayants, parce qu'il les a transformés en effets de tapisseries ; jolies taches cousues ensemble, bigarrure nette et sans profondeur. Mais la plupart renoncent à ces effets de la lumière et de l'air, ou y échouent. Quand Masolino place des montagnes derrière les curieuses anatomies d'un *Baptême du Christ*, sa couleur jaunâtre et ses lignes sèches rendent aussi mal que possible la transparence bleutée des Alpes lointaines ; il a pu les contempler pourtant, lorsqu'il allait exécuter ses fresques à Castiglione d'Olona. D'autres estompent le paysage en un effet de couleurs neutres et de contours vagues, à moins qu'ils ne préfèrent dresser de belles architectures aux lignes savantes et précises.

La peinture italienne, d'ailleurs, s'accommode aisément de ce naturalisme limité, parce que le rendu exact de la nature ne fut jamais son unique ambition. Le peintre du Nord semble nous demander seulement de reconnaître ce qu'il nous montre et l'habileté avec laquelle il imite ; dans l'œuvre du peintre italien, il y a toujours des intentions dramatiques ou décoratives ; l'Adam et l'Eve de Jean van Eyck sont un homme et une femme nus, d'une vérité brutale ; à la même date, les mêmes personnages, dans la fresque de Masaccio au Carmine de Florence, sont avant tout des images émouvantes du désespoir et de la honte ; Masaccio ne copie la réalité que pour lui emprunter des formes expressives ; or les gestes expressifs sont bien plus souvent imaginés qu'observés. Les plus violents des maîtres italiens ne concevront jamais une figure agitée de passions véhémentes, sans équilibrer harmonieusement le désordre : en des architectures symétriques ils aiment à disposer des attitudes rythmées, et l'obsession des spectacles réels ne fut jamais suffisante pour que fût sacrifiée en eux cette discipline de la beauté décorative qui leur était naturelle. Le réalisme italien ne sera pas, comme celui des Flamands, familier ; même quand ils racontent une histoire vraie, ces artistes parlent une phrase cadencée et qui, aux motifs traditionnels de l'art religieux, donne assez de noblesse pour remplacer la poésie disparue des vieilles peintures ; en copiant la nature, ils conservent une manière qui généralise, efface les particularités de la matière, dégage des formes idéales et, dans la laideur même, évite la vulgarité.

Pinturicchio fut certes un artiste inégal et M. Arnold Goffin dans la belle monographie qu'il lui a consacrée ne le dissimule pas.

La vie ajoute tous les jours à l'art d'un maître comme le Pinturicchio ; elle retire tous les jours à celui d'un maître comme le Pérugin. Celui-ci a créé un poncif manifesté dès ses premières œuvres certaines : quelques figures d'un sentiment ineffable... Semblable fléchissement ne s'observe point chez le Pinturicchio. Bien au contraire, il s'augmente et se renouvelle; vient avec des imaginations fraîches — le réservoir n'en était-il pas inépuisable? — à des tâches plus difficiles. C'est un conteur et qui s'amuse de sa propre verve, d'autant plus abondante que sa « matière » est riche. Les récits illustrés par lui sur les parois de l'appartement Borgia et de la *Libreria* de Sienne, ne les a-t-il pas transformés en contes où la réalité fait escorte à la légende et la fantaisie à l'histoire?...

Le Pinturicchio c'est l'homme des apparences, et qui se réjouit et se complaît en elles. Son domaine est là. Il a reçu de la nature les dons propres, non à attendrir, mais à éblouir; non à faire de son art le véhicule de ses indignations ou de ses souffrances, mais seulement le reflet diapré du monde extérieur. Ce reflet il n'est partout, ni toujours d'un égal attrait. L'entrain trop expéditif de l'évocateur a failli, quelquefois, à la sérénité nécessaire de l'art. La collaboration, dans l'exécution des grands cycles de fresques, d'un nombre considérable de compagnons et d'aides a dû nuire aussi, il faut le constater, à la réalisation parfaite des projets élaborés par le maître. La généralité de ses œuvres de petit format le montrent fidèle à la tradition ombrienne, tandis que ses fresques, nous l'avons dit, témoignent de l'étude fructueuse des décorations florentines. Car, en dépit du silence des textes, on peut croire, ou plutôt on doit croire qu'il connut Florence, les fresques de S. Maria Novella, de S. Marco, du palais Médicis. Le conseil de l'Angelico, de Gozzoli et de tant d'autres, admirables et subtils, était bon à entendre pour lui. Il est regrettable qu'il lui ait manqué de travailler dans cette cité et d'en subir les salutaires disciplines. Il serait entré en défiance de sa facilité en subissant la critique de ces Florentins d'esprit prompt et de langue acérée, qui, peu enclins à se contenter d'ouvrages passables, ne ménageaient le blâme à personne, fût-ce aux artistes les plus réputés...

Mais il ne faut rien exagérer. Pinturrichio, malgré sa facilité, sait aussi, quand il le veut, traiter admirablement le morceau : il suffit de rappeler tels détails de ses fresques, comme le portrait de S. Maria Maggiore à Spello, comme le portrait d'Alexandre VI de l'appartement Borgia; le portrait de jeune homme du musée de Dresde est d'une fermeté digne des meilleurs Florentins, et la *Madone de la paix* d'un charme comparable aux plus séduisantes œuvres ombriennes. Sans doute son contemporain **Ghirlandaio** l'emporte encore en puissance réaliste; c'est que, comme l'écrit M. Henri Hauvette, Ghirlandaio est, avec Botticelli, l'expression la plus brillante du tempérament florentin dans le dernier quart du quinzième siècle. Domenico Ghirlandaio eut pour collaborateurs son frère David, plus jeune que lui de trois ans, et son beau-frère, Bastiano Mainardi, de sorte qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui revient à chacun d'eux.

Domenico lui-même étudia auprès d'Alesso Baldovinetti que MM. Berenson et Londi ont remis en lumière, et il put en retenir le métier serré et savant. Néanmoins il demeura surtout fresquiste et c'est dans ses œuvres de San Gimignano, de la chapelle Sixtine, et de S. Maria Novella qu'il a donné l'entière mesure de son génie. Cela ne doit pas d'ailleurs faire négliger le mérite de ses admirables portraits, comme ceux du *Vieillard avec un enfant* du Louvre et de *Giovanna degli Albizzi* de l'ancienne collection Rodolphe Kann.

L'art de **Murillo** est un singulier mélange de vérisme banal et d'idéalisme fade. Son imagerie religieuse manque de caractère; son réalisme immédiat n'en a guère plus. Certes, je préfère le *Jeune pouilleux* du Louvre à l'*Immaculée Conception*, mais, à dire vrai, cette savante peinture ne m'émeut pas. Dans le pays de Vélazquez, de Zurbaran, de Goya, Murillo ne peut être qu'un homme de second plan. Ce n'est pas tout à fait l'opinion de M. Paul Lafond ; la voici :

De tous les artistes de sa nation, Murillo est celui qui a suscité la plus grande somme d'admiration, étant le plus pénétrable et le plus compréhensible. Avec Vélazquez, Ribéra et Zurbaran, il est un des quatre grands maîtres que la péninsule ait produits, le dernier venu, car après lui commence la décadence. Il n'a pas la puissance de Vélazquez, il n'atteint pas les hauteurs inaccessibles où se place l'auteur des *Meninas ;* il n'a pas la fermeté de Ribera, la sérénité de Zurbaran; en revanche il possède un charme à nul autre pareil, une souplesse exceptionnelle, une suavité de rendu dont rien ne peut donner une idée. Il est le peintre des âmes tendres, rêveuses, caressantes et sentimentales. On peut parfois lui reprocher de manquer d'accent, d'atteindre plus souvent le joli que le beau ; il se montre, certains jours, banal, pire même, doucereux et fade ; mais comment lui tenir rigueur de ces défaillances, comment résister à l'enchantement de ses harmonies se condensant et se fondant les unes dans les autres, aux transparences de son clair obscur, à l'éblouissement de son coloris vainqueur fait du chatoiement des émeraudes et des rubis sortis dans d'impalpables parcelles d'or ? Comment surtout résister à l'appel amoureux que vous adressent les acteurs de ses compositions?...

La technique du maître ne prétend à aucune originalité. Son exécution a sensiblement évolué d'époque en époque et a sans cesse été progressant ; parvenu à son apogée, elle est restée simple, précise, sans sous-entendus, sans particularisme. Dans la seconde partie de sa vie, elle est devenue superbe, d'une souplesse exquise, d'une habileté consommée, fluide, transparente, osée, prestigieuse, d'une matière sans pareille. Le ton en est toujours frais, pittoresque et riche. Murillo pousse au point culminant la valeur d'une ligne heureuse, d'un effet dramatique. Sa composition est sinon d'une beauté morale absolue, tout au moins d'une piété ineffable, d'une tendresse infinie.

Memento. — C'est encore M. Paul Lafond auquel nous devons tant d

travaux intéressants sur les artistes espagnols, qui nous donne dans la revue *Monatshefte für Kunstwissenschaft* ces renseignements sur la maison du Greco à Tolède : « Un peu au-dessous de l'ancienne synagogue de Nuestra Senora del Transito, non loin de l'Eglise de San Tome qui abrite l'*Enterrement du comte Orgaz* du Greco, juste à l'opposé du pont d'Alcantara, sur la pente ravinée et abrupte qui descend au nord-ouest vers le fleuve où s'agrippent de misérables bicoques branlantes, couleur de safran ou de poussière, selon les heures du jour, au milieu des éboulements et des pans de murailles croulantes — ruines de l'ancien Ghetto — se trouve ce qui reste du palais de Samuel Lévy, le célèbre argentier de Pierre le Justicier, d'autres disent le Cruel. C'est une partie ou une dépendance de cet édifice aménagé à son usage que Domenikos Theokopuli habita, ainsi que le démontrent les documents découverts par M. Cosio... Le Greco a passé la plus grande partie de son existence dans cette demeure, qu'il ne quitta guère; des petites fenêtres grillées de son unique étage regardant le Tage, d'où la vue s'étend sur la campagne environnante et la sierra voisine, il a étudié le fleuve tumultueux, ces terrains maigres parsemés de rares touffes de thym, ces déchirures de rocs, ces sentiers étroits dévalant entre les pierrailles, ces croupes de montagnes sauvages et sombres plantées d'oliviers et de chênes-liège qui servent de fond à ses compositions les plus dramatiques et les plus contrastées. »

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Fedor von Zobeltitz : *Trœst-Einsamkeit*; Berlin ; Egon Fleischel u. C°. M.6. — Maria Schlumpf : *Der Weibermann* ; Berlin, ib. id., M. 3. — Max Alexis von der Ropp : *Elkesragge* ; Berlin, ib. id., M. 3,50. — Richard Huldschiner : *Das adlige Schützenfest* ; Berlin, ib. id., M. 3. — Max Steinitzer : *Musikalische Strafpredigten* ; Munich, Süddeutsche Monatshefte, M. 2,50. — Richard Muther : *Courbet Die Kunst*, vol. 48) ; Berlin, Marquardt u. C°, M. 1,50. — Memento.

Trœst-Einsamkeit. — M. Fedor von Zobeltitz a écrit un roman romanesque avec des péripéties variées, des intrigues multiples, une foule de personnages et une abondance considérable de détails. Toutes les contradictions de l'Allemagne moderne se reflètent dans ces pages : le goût des expéditions lointaines et des aventures industrielles, la volonté d'adopter les besoins de la vie moderne à un certain traditionnalisme féodal, le désir de justifier par des principes philosophiques un arrivisme un peu vulgaire, et, par-dessus tout, une sentimentalité naïve qui concilie tous les antagonismes. Il y a dans cette *Consolation de la Solitude* un crime, un suicide, deux accidents et trois mariages. Mais on aurait tort de croire que nous sommes en présence d'un simple roman-feuilleton. M. de Zobeltitz écrit un style nerveux et très littéraire, sa facture est extrêmement habile et il sait observer avec justesse, noter d'un trait de plume tel détail pittoresque, ce qui donne à son récit énormément de relief. Ses personnages vivent d'une vie propre et il s'entend à les camper

de façon à leur conserver leur individualité à travers 450 pages d'un texte serré. Du reste, l'auteur est un vieux routier du métier littéraire. Depuis quelques années, il a su se moderniser sans tomber dans la mièvrerie.

Ne nous heurtons pas au titre un peu bizarre du roman. Nous en lisons la moitié sans comprendre ce qu'il signifie et il ne s'applique, à vrai dire, qu'à la troisième partie. Mais le goût est aujourd'hui au romantisme des premières années du dix-neuvième siècle et M. de Zobeltitz s'est plu à introduire dans son livre des souvenirs du doux poète Eichendorff et à faire vivre ses héros dans le paysage qui servit de cadre aux rêveries de ce solitaire.

Il y a plusieurs intrigues superposées dans *Trœst Einsamkeit* et il serait oiseux de vouloir les démêler toutes. Le héros, Heinz Hansen, héritier d'une grosse fortune qu'un père roturier a gagné dans le commerce, dépense tour à tour son activité et sa fortune dans des entreprises industrielles, des œuvres humanitaires et des plaisirs d'art. Grand collectionneur, il offre à des musées les trésors qu'il a découverts avec un flair exceptionnel. Il fait des conférences populaires et organise des réceptions grandioses. Dans la haute société on vante la richesse de sa table. Légèrement contrefait de nature, indécis de caractère, exploité par ses inférieurs et jalousé par ses semblables, Hansen n'est pas heureux. De plus il aime passionnément une jeune fille d'une beauté extraordinaire et d'une intelligence remarquable, la comtesse Aline Dahlum, noblesse d'origine hollandaise, établie en Prusse depuis un siècle. Le père favoriserait leur union, car ses terres sont hypothéquées et la marque d'automobiles dont il a lancé les actions ne vaut rien. Mais Aline s'est éprise de M. de Torda, ancien officier tombé dans la spéculation, nature énergique et entreprenante, mais à qui toutes les affaires craquent entre les doigts.

Il y a encore le prince Gœrries, qui revient d'Abyssinie, et qui compte y retourner, mais qui s'accroche en Europe pour essayer de faire le bonheur de Hansen. On se retrouve en Hollande, après une réunion de famille des Dahlum où on a essayé de marier Aline à son beau cousin Wary, gentilhomme de la reine. Ici les péripéties romantiques se multiplient. Wary doit convoler en justes noces avant quinze jours pour pouvoir toucher un héritage de quatre millions, que lui a laissé une tante. Il presse Aline, qui refuse, mais comme il est blessé mortellement par une fausse manœuvre sur son yacht, elle l'épouse *in extremis*, tous deux songeant avant tout à sauver les millions.

Hansen est désespéré. Sa vie lui paraît plus inutile que jamais et il songe à disparaître. Confiant la gérance de sa fortune à Torda, définitivement ruiné, il simule un départ pour l'Afrique et s'établit avec le prince Goerries, bon terre-neuve, dans le moulin de Trœst-Ein-

samkeit, en Silésie, qu'il restaure et consacre aux muses romantiques. L'épisode est délicieusement conté. Si Hansen ne trouve pas le bonheur, il découvre du moins le sens de la vie, qui est de se vouer à une activité précise.

Aline passe six mois avec le beau cousin, son nouvel époux, plus mort que vif depuis son accident et faisant de la paralysie générale. Elle sent que sa vie a été gâchée parce qu'elle a cédé à un mouvement de pitié en se liant à un moribond, et Wary allant mieux, elle réclame la séparation. Mais le jeune Hollandais essaye avec elle un suicide en traîneau sur un étang mal pris de glace. Torda la tire de l'eau et il l'épousera. Il faut pouvoir édifier son bonheur même sur les morts.

Nous avons négligé les aventures du prince Gœrries avec son oncle et ces cousins, voisins du moulin d'Eichendorff. C'est un des plus jolis morceaux du livre. Il eût fallu s'étendre aussi sur les détails de la réunion de famille en Hollande où il y a d'exquises choses. Le comte Dahlum est un type d'une seule pièce qui eût réjoui le vieux Théodore Fontane. D'autres figures comme celles du vieux prince Gœrries ou de la comtesse Cossmannsdorf sont merveilleusement tracés. Le récit, très inégal parfois, vaut surtout par l'abondance des détails et des situations. En somme, excellente lecture de vacances, pour ceux qui veulent trouver une peinture peut-être plus attrayante qu'exacte de la vie allemande.

§

Der Weibermann. — Une femme de lettres suisse, morte récemment, Marie Schlumpf, a laissé ce seul roman que préfacie M. Ernest Zahn. « Ce n'est pas une grande œuvre, dit cet écrivain, mais il y a quelque chose de grand dans le fait que quelqu'un a pu l'écrire au milieu d'une vie difficile. Ce livre est une trace qu'une femme courageuse au front pur a suivie avec un cœur qui battait pour toutes les belles choses. » L'auteur nous montre un homme qui s'abandonne à toutes les femmes faciles jusqu'à ce qu'il trouve celle qui parvient à l'attacher. Mais alors un revirement se produit et c'est la femme qui quitte l'homme. Ce problème psychologique est étudié avec une extrême finesse et la vie rustique des montagnes suisses lui sert de cadre.

Elkesragge. — M. von der Ropp appartient à une noble famille allemande des provinces baltiques. Il s'est inspiré de certains événements de la Révolution russe pour décrire la lutte des siens contre les paysans lithuaniens. Cette terrible tragédie de famille est écrite d'une façon très poignante, et elle se termine par une terrible catastrophe, où l'incendie succède au crime.

Das Adlige Schützenfest. — Une douce ironie traverse ce

récit d'une époque charmante et ridicule où l'Allemagne se plaisait à imiter les mœurs de la Cour de France. M. Richard Huldschiner nous conduit en plein « rococo », et les allures compassées de ses héros font sourire, car leur âme paraît aussi artificielle que leur costume. Dans ce livre, où tout le monde porte perruque, l'héroïne seule paraît avoir quelques sentiments vrais. Elle se croit tendrement aimée, mais son soupirant l'abandonne quand il apprend que sa fortune est médiocre. C'est d'une inspiration un peu courte, mais tout le charme du livre est dans les détails. Nous nous étonnons cependant que l'auteur, qui semble bien connaître son XVIIIe siècle, fasse faire de si terribles fautes de français à ses héros. Quelques incorrections sont peut-être voulues, mais personne, dans la noblesse autrichienne de jadis, n'eût été capable d'écrire le charabia qu'il met dans sa lettre de la page 77.

Musikalische Strafpredigten. — Un critique musical qui manie l'invective avec presque autant de violence que notre déjà classique Ouvreuse. Ces mercuriales pleines d'humour avaient été publiées il y a huit ans déjà dans une gazette musicale rhénane et, au dire des connaisseurs, avaient obtenu le plus vif succès. Les voici réunies en un coquet petit volume. Nous avouons humblement que leur esprit un peu spécial nous échappe le plus souvent. Elles font allusion à des choses trop particulièrement allemandes pour être goûtées au dehors. Mais louons-en du moins le style solide et la bonne humeur.

Courbet. — Les études de M. Richard Muther sont toujours brillantes. Le célèbre critique d'art évite les épineuses discussions d'esthétique picturale et se contente de faire des développements accessibles au grand public. Son portrait de Courbet, vivement dessiné, témoigne cependant d'une connaissance profonde du grand maître de l'art moderne. M. Muther ne cache pas l'admiration profonde qu'il voue au révolutionnaire. Ce qui nous intéresse dans cette monographie abondamment illustrée, ce sont les comparaisons que l'auteur fait de Courbet avec les peintres allemands. Il note l'influence du maître français sur Hans Thoma, influence qui a son origine dans le séjour que fit Courbet à Francfort en 1858. Le *Gemüt* allemand a rendu Thoma célèbre. Mais ceci est une chose à part. « Dans les temps futurs, quand on aura appris en Allemagne à voir *du point de vue pictural*, on appréciera dans l'œuvre de Thoma surtout les paysages, les tableaux de paysans et d'animaux qu'il peignit aux environs de 1870, sous l'influence directe de Gustave Courbet. » Chez Wilhelm Leibl, lui aussi, bien que ce peintre munichois ait eu instinctivement la manière du grand Français, l'influence de Courbet est manifeste. Pour conclure, M. Muther voit en Courbet l'inspirateur de tout le mouvement artistique qui passa sur l'Europe depuis 1860.

§

Memento. — Dans la *Neue Rundschau* (juin) M. Carl Scheffer publie un article intitulé *Kommandierte Ideale* qui fit grand bruit et dont M. Henri Lichtenberger donne dans *l'Opinion* une analyse suivie d'un intéressant commentaire. « La psychologie de l'Allemand, dit M. Scheffer, présente deux traits fondamentaux, contradictoires en apparence, en réalité complémentaires. Il est d'une part l'idéaliste intransigeant, épris de liberté, radical dans ses revendications, résolument individualiste et aristocrate, qui à l'aurore des temps nouveaux a tenté l'aventure périlleuse de la Réforme religieuse et au début du dix-neuvième siècle a travaillé à réaliser l'idéal humanitaire et cosmopolite élaboré par ses grands philosophes. Il a d'autre part un instinct inné de discipline, de subordination, un besoin profond d'obéir à un commandement, à une autorité supérieure. Et ces deux tendances doivent normalement s'équilibrer en lui, l'empêcher d'aboutir soit à l'anarchisme individualiste, soit au servilisme byzantin. Or, leur adaptation est généralement assez imparfaite. Tantôt, dans les périodes d'abaissement extérieur et de détresse matérielle, l'idéalisme prévaut ; et alors il est souvent peu pratique, témoin le rêve humanitaire au début du dix-neuxième siècle qui se conciliait mal avec les nécessités pratiques du développement *national* allemand. Tantôt au contraire dans les périodes de puissance politique et de prospérité économique, le sens idéaliste s'oblitère et il ne reste qu'un matérialisme épais et vulgaire fermé à toute pensée généreuse, uniquement épris de richesse et de pouvoir. Et alors, dans le silence de l'idée, l'instinct de discipline, volonté d'obéissance passive, subsiste seul chez l'Allemand et engendre le plus lamentable, le plus répugnant servilisme. C'est le phénomène que nous voyons s'épanouir dans toute sa beauté au seuil du vingtième siècle. L'Allemand ne croit plus à rien si ce n'est à l'Argent et à la Force. Il a perdu toute foi politique, sociale, religieuse ; il ne sait plus se commander à lui-même. Mais il obéit avec volupté. Il accepte avec une docilité satisfaite toutes les consignes qu'on lui impose d'en haut. Il est idéaliste « par ordre », sans élan personnel, avec une assurance d'autant plus imperturbable qu'il se soumet aux injonctions de ses supérieurs sans prétendre les discuter et obéit au commandement, non en vertu d'un sentiment intérieur, mais par respect aveugle du maître... »

M. Henri Lichtenberger rapproche des idées de M. Scheffer les théories que Nietzsche professait à l'endroit de l'Allemagne moderne. Nous eussions aimé voir l'éminent professeur développer davantage ce parallèle. C'eût été un chapitre intéressant à ajouter à son volume sur l'évolution de l'Allemagne. Nous voudrions que cette conclusion nécessaire prît place dans les éditions futures, comme une sorte de *meâ culpâ*.

La *Zeitschrift fur Sexualwissenschaft* (juillet) contient une intéressante notice de M. Max Katte sur les *Chevaliers de Malte*, œuvre inachevée de Schiller que l'auteur appelle « un fragment de drame homosexuel ». Schiller recula probablement devant les difficultés du sujet. Il parle de « chevaliers qui s'aiment », qui sont « préoccupés de la vie de leur bien-aimé ». Si Schiller avait mis son projet à exécution, la vertueuse Allemagne l'eût-elle encore considéré comme son poète *par excellence* ?

M. Paul Bornstein publie en tête du *Literarisches Echo* (août) une étude

sur *Hebbel et Wagner*. Pour conclure il réclame « justice pour Friedrich Hebbel, messieurs de Bayreuth ! »

Morgen (24 juillet) contient un fragment des *Souvenirs* de Georges Brandes et la suite du très curieux roman alsacien de M. René Schickelé : *l'Etranger*.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Maurice Hewlett : *Amours charmantes et cruelles*, Mercure de France, 3.50. — Maurice Hewlett ; *The Spanish Jade*, Cassell, 6 s. — H.-G. Wells : *La Burlesque équipée du Cycliste*, Mercure de France, 3.50. — Memento.

En moins de quinze ans, Mr Maurice Hewlett a conquis une place de premier rang parmi les auteurs de langue anglaise. Si nous devions ici rédiger un long essai, il nous serait loisible, sans doute, de tenter un parallèle entre le succès des *Waverley novels* et celui des *Forest Lovers* et des *Little Novels of Italy*, toutes proportions gardées, bien entendu. Pour les qualités respectives des deux écrivains, nous accorderions plus de fantaisie, plus de dévergondage d'imagination à Sir Walter Scott, mais plus de souci de la vérité historique et plus de conscience artistique à Mr Maurice Hewlett. Et nous conviendrons aussi que son style a des mérites qu'on refuse d'ordinaire à l'auteur d'*Ivanhoe*. « J'abhorre également la description de Walter Scott et l'emphase de Rousseau », lisons-nous dans la *Vie de Henri Brulard ;* ailleurs, dans une lettre à Balzac, du 30 octobre 1840, Stendhal dénigre encore « le style bourgeois de Walter Scott », et comme à l'époque où Stendhal écrivait ces phrases sévères le baronet d'Abbotsford avait beaucoup d'admirateurs et peu de juges, on est heureux de trouver un lecteur aussi clairvoyant. Cela, non pas tant que nous redoutions pour Mr Maurice Hewlett la concurrence que pourrait être la popularité obstinée des *Waverley novels*, mais simplement parce que nous triomphons de ce qu'on ne saurait adresser à l'auteur des **Amours charmantes et cruelles** des reproches aussi alarmants. A moins que, de parti-pris, et pour le plaisir de dénigrer, on ne lui accole des étiquettes désobligeantes. Je ne prétends pas que le génie de Mr Hewlett oblige universellement à l'admiration, et il faut bien qu'aux louanges autorisées qu'on lui décerne se mêlent les récriminations grincheuses de certains soi-disant critiques qui déclareront, par exemple, d'un air entendu, que « ça ne vaut pas les conteurs italiens ». Mais à ce compte-là que dirons-nous de Shakespeare, de Corneille, de Racine, de tous ceux qui ont pris leurs sujets et leurs personnages ailleurs qu'à leur propre époque? Certes, il est permis de sourire quand on entend des balourdises aussi pesantes, car on n'empêchera pas certains myopes de prendre des vessies pour des lanternes et de ne voir

en l'auteur des *Little Novels of Italy* qu'un piètre imitateur de Boccace. Respectons l'ignorance et le manque de goût, et passons. Rien de ceci, du reste, ne fait allusion à Stendhal. Les deux opinions que nous avons citées de lui sur le compte de Walter Scott pourraient n'être que des boutades, si, dans un parallèle entre Walter Scott et *la Princesse de Clèves*, il n'exposait nettement les raisons de son antipathie.

Faut-il décrire les habits des personnages, le paysage au milieu duquel ils se trouvent, les formes de leur visage? demande-t-il. — Ou bien fera-t-on mieux de peindre les passions et les divers sentiments qui agitent leurs âmes?... L'habit et le collier de cuivre d'un serf du moyen-âge sont plus faciles à décrire que les mouvements du cœur humain. On peut imaginer ou peindre mal un costume du moyen âge (nous n'avons qu'une demi-connaissance des usages et des costumes que l'on portait dans l'antichambre du cardinal de Richelieu), tandis que nous jetons le livre avec dégoût si l'auteur peint mal le cœur humain, et donne à un homme illustre, compagnon d'armes du fils de Henri IV, les sentiments ignobles d'un laquais.

Ouvrez maintenant les livres de Mr Maurice Hewlett, et il n'est pas besoin d'un sens critique bien extraordinaire, ni d'une imagination spécialement brillante pour supposer que Stendhal aurait parlé de lui en d'autres termes. Mr Hewlett ne se propose pas seulement d'apprendre « quelques petites choses sur l'histoire aux gens qui l'ignorent ou qui la savent mal », et tout comme Stendhal il peut avancer « qu'il est infiniment moins difficile de décrire d'une façon pittoresque le costume d'un personnage, que de dire ce qu'il sent, et de le faire parler ». Que les gens sachent l'histoire ou qu'ils l'ignorent, je suis absolument convaincu que Mr Maurice Hewlett professe à cet égard la plus sereine indifférence, de même qu'il est parfaitement dédaigneux de la vogue de ses œuvres et de leur popularité. Je ne connais guère d'écrivain qui écrive davantage pour lui-même, pour satisfaire son goût personnel et nullement le goût du lecteur. Mr Hewlett a la hautaine fierté de l'artiste, et rien ne lui serait plus désagréable, j'en suis persuadé, que d'être confondu avec le troupeau des industriels de la littérature. Il est par tempérament, et non par pose, à coup sûr, un gentilhomme de lettres, et aux époques qu'il reconstitue si prestigieusement, il eût porté l'épée. À ces affinités, nous devons le *ton* très spécial de ces récits, et c'est pourquoi les traducteurs, soucieux de ne pas trahir l'auteur, se sont efforcés de reproduire la même note, de donner le même ton : et si nous avons, mon ami Kozakiewicz et moi, réussi à mimer la même attitude et à prendre le même ton, sans les déformer et sans nous préoccuper des scrupules et des susceptibilités de la foule, notre récompense est suffisante. Qu'importe si, après avoir hâtivement parcouru ces beaux

récits du quattrocento, des esprits d'autant plus présomptueux qu'ils sont plus superficiels profèrent de ridicules opinions ? Nous avons acquis une autre conviction basée sur une longue intimité avec l'œuvre entier de notre auteur, et nous avons la prétention de le connaître et de le comprendre mieux que les dénigreurs ne le peuvent. Et pour ne négliger aucun argument dans ce plaidoyer *pro domo*, que l'on compare le texte de ces récits tels qu'ils parurent l'an dernier, ou il y a sept ou huit ans, dans *le Mercure de France*, *le Siècle, la Revue de Paris*, *le Temps*, *l'Européen*, avec le texte du volume et l'on se rendra compte du soin avec lequel l'original anglais a été calqué pour respecter justement le caractère de cet original. Le traducteur serait téméraire s'il ambitionnait d'ajouter des mérites inédits à son auteur, et gardons-nous de l'outrecuidance de l'abbé Desfontaines qui, ayant traduit Gulliver, écrivait à Swift : « Vous trouverez, Monsieur, en beaucoup d'endroits, une traduction peu fidèle... J'ai voulu donner aux Français un livre qui fût à leur usage : voilà ce qui m'a rendu traducteur libre et peu fidèle. » Et il avoue ingénuement : « J'ai même pris la liberté d'ajouter, selon que votre imagination échauffait la mienne. » Dans sa préface, il terminait en disant : « Au reste, je me suis figuré que j'étais capable de suppléer à ces défauts et de réparer ces pertes par le secours de mon imagination, et par de certains tours que je donnerais aux choses qui me déplaisaient. » Je confesse que ni mon collaborateur Kozakiewicz, ni moi, n'avons à nous congratuler de la même manière. Notre traduction est rigoureusement fidèle, et si, dans quelques endroits, elle s'écarte du texte original, ces modifications ont été soumises à l'approbation de l'auteur, qui, connaissant admirablement notre langue, a bien voulu revoir les épreuves. Mais j'ai hâte d'en finir : si j'ai traduit les *Little Novels of Italy* en leur donnant ce titre d'*Amours charmantes et cruelles*, choisi avec l'auteur, c'est que ce volume m'avait, dès qu'il parut, inspiré une admiration profonde, et c'est à ce titre de lecteur et d'admirateur, auquel j'ajoute la dangereuse responsabilité du traducteur, que je défends contre des appréciations inintelligentes ou improvisées le beau livre de Mr. Maurice Hewlett. Du reste, je suis en bonne compagnie. Voici ce qu'en dit M. Alfred Mortier :

Pour ma part, j'ignorais jusqu'au nom de M. Hewlett et après avoir lu ces nouvelles italiennes, je reconnais que cet exquis écrivain méritait de nous être révélé. L'auteur de ces jolies histoires d'amour est un conteur délicat, pittoresque, ému, ironique et spirituel; sur l'armature invisible et légère d'une érudition serrée, il a su tendre les riches tapisseries de ses paysages, de ses fictions colorées ; il a su évoquer à merveille l'âme du xve siècle italien ; Hewlett excelle à dessiner un type, à le faire vivre et à recréer ce milieu galant, cruel et dévot de la Renaissance. Pour tout dire, Hewlett est un parfait artiste et il est fait pour nous plaire, car il possède

une grâce et une vivacité toutes françaises, et il n'est point jusqu'à son immoralité qui ne le sépare des pays d'Outre-Manche, étant entendu que l'immoralité des présentes aventures n'est point un parti pris et ne constitue qu'un appoint de plus à la véracité des tableaux.

Ailleurs, M. Jules Bertaut applaudit : « Ces cinq petits romans, dont l'action se passe dans l'Italie du quattrocento, sont cinq petits chefs d'œuvre d'émotion, de pittoresque et de reconstitution des milieux... Si vous aimez cette époque autant que l'aimait Stendhal, qui en était fou, n'hésitez pas à lire le livre de Maurice Hewlett. » Enfin, du très complet et très bel essai que M. Georges Grappe consacre, dans *l'Opinion*, à M. Maurice Hewlett, nous sommes heureux de citer le passage qui suit :

En les lisant, on pense à Stendhal, à Gebhart, à M. Anatole France et cela est bien un éloge. Mais cet éloge deviendrait un reproche si la personnalité de l'écrivain ne dépassait ces comparaisons. Alors que, le plus souvent, la grande critique que l'on peut adresser aux écrivains anglais est de composer leurs œuvres de manière trop lâche et en un style abandonné, plus intéressantes par le fond que par la forme, M. Maurice Hewlett a vêtu sa pensée de parures charmantes. Ses personnages, à quelque plan qu'ils se trouvent, sont dessinés avec justesse et pittoresques. Jeunes filles, courtisanes, grandes dames, moines et curés italiens, condottieri, tyrans, scribes et alchimistes, tout ce petit monde d'autrefois surgit de ce livre comme du tombeau et ressuscite. Le moindre détail est exact, restitué sans appareil d'érudition. Les paysages sont lumineux. Lisez cette description rapide d'un jour d'été en Italie : « C'était un de ces après-midi chauffés à blanc où les ombres semblent taillées dans l'ébène et où il est, croirait-on, interdit aux vieux murs de rester immobiles. » Ceux qui ont passé des après-midi d'août en Italie, dans les petites villes, revivront leurs sensations à lire cette seule phrase et verront surgir devant leurs yeux ces sombres palais, qui semblent étincelants dans leur matité, tant la lumière est hallucinante et puissante...

A relire ces romans, comme je viens de le faire, à l'occasion de cet essai, les uns après les autres, on voit mieux se dessiner l'admirable personnalité de cet artiste, puissant et délicat, formé à l'école italienne des belles-lettres et de la beauté, doué d'un tempérament magnifique, en qui s'unissent les grâces classiques et le sens romanesque des races du nord. On peut tout attendre de la maturité présente de ce robuste écrivain qui, à côté de Kipling, de Wells et de Hardy, domine le mouvement de la littérature anglaise d'aujourd'hui. Et on ne saurait trop le répéter, il est, lui, plus près de nous, de notre esthétique et de notre culture. A ce titre, il rencontrera toujours en France, à mesure qu'on le connaîtra davantage, plus de sympathies que ses grands confrères. Nous le considérerons toujours quelque peu comme l'un des nôtres...

Cette conclusion de M. Georges Groppe nous apparaît comme extrêmement juste. « Les mouvements de l'âme, qui d'abord coûtent tant de peine à trouver, et qui ensuite sont si difficiles à exprimer

avec justesse », selon Stendhal, Mr. Maurice Hewlett n'en ignore aucun, de même qu'il a, pour ses descriptions, sur sa palette, toutes les couleurs et dans sa technique toutes les subtilités. Et, en nous servant encore des termes de Stendhal, nous dirons qu'il plaira « davantage aux âmes élevées, qui, à la longue, décident de tout en littérature, car, dans la peinture des passions, il a admis *le plus grand nombre de traits de nature.* »

Il me reste, à présent, juste assez de place pour indiquer aux lecteurs un admirable récit paru récemment : **The Spanish Jade.** Cette antique et toujours nouvelle histoire d'amour et de vengeance, Mr. Hewlett en fait, se dérouler les péripéties dans l'Espagne splendide sordide et passionnée, dans la Castille d'il y a un demi-siècle. C'est profond, poignant et infiniment trop court.

§

Nous nous contenterions de signaler brièvement **La Burlesque équipée du cycliste,** de H.-G. Wells, la toute récente traduction à laquelle le public fait un accueil des plus empressés, s'il n'était nécessaire de préciser, ici, certains points, afin d'éviter des conclusions fâcheuses. On s'est plu à voir, dans l'humoristique récit de Wells, une histoire à la Tristan Bernard (et l'on n'en peut faire de plus flatteur éloge), en même temps qu'un cas de *bovarysme* des plus caractéristiques. Or, il est bon de fixer à ce sujet des dates.

La Burlesque équipée du Cycliste paraissait en volume, en anglais, au printemps de 1896, c'est-à-dire longtemps avant que M. Tristan Bernard, ne nous ait fait faire la réjouissante connaissance de son *Jeune homme rangé*, et que M. Jules de Gaultier n'ait si merveilleusement défini le bovarysme.

Memento. — Le professeur Churton Collins publie dans la *Fortnightly Review* un très intéressant article sur *The Literary Indebtedness of England to France.*

Dans le *Cornhill Magazine*, deux bons articles : *Ruskin College : an Educational Experiment*, par M. Charles Sydney Buxton, et *England's Neglect of Mathematics*, par le prof. G.-H. Bryan ; avec une nouvelle de W. E. Norris : *The missing Links.*

Dans le *Harper's Magazine*, *My Discoveries in Tibet*, par Sven Hedin.

Au sommaire de *The Atlantic Monthly*, *The Jew and the Currents of his Age*, par Abram S. Isaacs et *Literature and Society of New Japan*, par K. Asakawa.

La trimestrielle *Quarterly Review* se préoccupe des questions du jour, comme de menaces qui s'obstinent à assombrir l'horizon. S'occuper de l'avenir est toujours un bon signe et c'est en commentant les prophéties de Wells que le premier article pronostique des *Forecasts of To-Morrow.* Puis ce sont : *The Revival of Egypt, the Old-Age Pensions, Canadian Problems and Parties, The Unrest of India, The German Peril,* avec

des articles sur l'époque homérique et sur la redécouverte de Rome.

Les questions de l'heure présente inquiètent moins *The Edinburgh Review*, qui se contente de nous offrir une série d'essais sur Port-Royal, sur l'histoire de la ville de Liverpool, sur l'Hymnologie et le Bréviaire romains, sur Mars et ses canaux, sur Fénelon à Cambrai, sur la vie d'Herbert Spencer, sur le duc et la duchesse de Choiseul, d'après une série d'ouvrages publiée par la Librairie Plon ; sur l'expédition d'Egypte, sur la photographie en couleur, sur le Canada, sur la politique coloniale, et sur les droits électoraux des femmes.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Ferdinando Paolieri : *Venere Agreste*, Nerbini, Florence. — Peppino Carnesi : *I, Canti dell'Agonia*, Sandron, Palerme.- Luciano Zuccoli : *L'Amore di Loredana*, Treves, Milan. — Leo G. Sera : *Sulle tracce della vita*, B. Lux, Rome. — Carlo Del Balzo : *L'Italia nella letteratura francese*, Soc. Tip. Ed. Nazionale, Turin. — M. Fansto Torrefranco : *Il futuro genio della critica musicale italiana*, Rivista Musicale Italiana, Bocca, Turin. — F. T. Marinetti : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, Sansot. — Memento.

Je suis étonné de ne pas avoir vu la critique italienne annoncer et saluer l'apparition d'un jeune grand poète, M. Ferdinando Paolieri. La revue de M. Marinetti nous avait donné la première, je crois, quelques strophes de cet artiste singulier, qui s'était montré, jusqu'ici, seulement peintre et critique d'art. Le long poème **Venere Agreste**, qui vient de paraître, le révèle poète, et grand poète.

Il faut naturellement s'entendre sur l'adjectif de grandeur, dont on abuse autant que du mot : génie, appliqué en général par chaque critique à ses propres amis, ou autant que du mot : héros, décerné comme une quelconque décoration à tout individu qui, par le hasard de sa carrière ou de son chemin, se trouve une fois en face de la mort. J'appelle M. Paolieri un grand poète, parce que j'entends le placer ainsi à part de la production littéraire ordinaire de nos jours ; j'entends désigner son œuvre très particulière, par un mot particulier, qui en affirme les qualités d'originalité, aux deux points de vue de la pensée et de la forme, c'est-à-dire de l'harmonie réalisée entre la nouveauté et la noblesse de l'inspiration et l'efficacité de la forme. Les littératures contemporaines, en général très médiocres, appellent grands poètes ceux qui semblent les plus talentueux parmi tous. Nous en connaissons, de la génération qui précéda la nôtre, qui ne mériteront pas toujours leur gloire présente. Mais parmi les plus hautains, les plus purs poètes de la jeune littérature italienne, M. Paolieri est sans nul doute un grand poète, prêt, ce me semble, à nous montrer par des œuvres nouvelles ses titres sûrs à une gloire très durable.

Son poème de la Vénus des Champs a une importance certaine,

qui s'affirme par un intérêt lyrique des plus puissants. Tandis que les jeunes poètes italiens sont tourmentés par la recherche de la forme neuve, capable d'habiller et de représenter, sinon d'animer une pensée neuve, un sentiment nouveau de la vie des choses et des choses de l'âme, M. Paolieri demeure dans ce calme florentin qui semble affluer vers lui des lointaines oasis humanistes de sa patrie même. La limpidité de la strophe du Politien retrouve des lumières identiques dans la strophe du jeune poète. Et l'esprit élégamment géorgique des antiques Orti Oricellari, berceau fleuri et parfumé de la pensée humaniste, anime le dernier chantre.

J'ai déjà remarqué ici même la différence des différents esprits poétiques contemporains de l'Italie. *Poesia* nous les a montrés, en groupant les différents poètes des pays italiens, qui demeurent si différents malgré l'unité politique. L'esprit florentin du Quattrocento a été celui de la clarté, de l'ordonnance, de l'élégance svelte et calme des formes (Saint-Georges de Donatello, ou le Printemps de Botticelli), de l'assurance lumineuse des attitudes psychiques. Il est identique à l'esprit français, ou à celui qu'on est convenu d'appeler, d'un terme assez vague : l'esprit latin. La lumière même de Florence est identique à la lumière de Paris et à celle d'Athènes. Et si la littérature française, surtout celle du Midi, est dominée, d'une façon même quelque peu tyrannique, par l'esprit de Versailles, par l'eurythmie stylisée du grand siècle, la littérature purement florentine est dominée par l'esprit du Quattrocento. M. Paolieri en reprend les formes après en avoir ressenti la profonde émotion. Les octaves de son récit se déroulent amples et précis, dénouant noblement la chaîne mélodique de leurs rythmes. Toutes les recherches harmoniques contemporaines, tout le contre-point du tourment poétique contemporain, laissent indifférent M. Paolieri. L'esprit florentin le retient dans son immensité calme. Et ce n'est pas pour un récit de romantisme épique qu'il a choisi, tel l'Arioste, la strophe italienne fondamentale du récit, l'octave. Il ne l'a pas choisie non plus en la modifiant un peu, pour une évocation d'élégances romantiques, à la manière de l'*Isotteo* de M. d'Annunzio. La *Vénus des Champs* est un récit florentin plein de cette sensualité des Fêtes de mai, où le grand Roi poète, un Médicis, chantait des chansons au peuple, qui s'aimait en saluant le printemps renaissant. D'autres poètes, à Florence, s'expriment dans ces rythmes, doux et sensuels, dont le Stornello, la Ritournelle toscane, demeure a forme rudimentaire. Je nommerai le poète Domenico Giuliotti, encore un jeune qui ne tardera pas à nous donner un recueil tout vibrant aussi de l'âme du Quattrocento.

L'octave italienne est la strophe la plus populaire et en même temps la plus pure, la plus définitive des longs récits. Elle n'a pas l'angoisse sans cesse renouvelée, calmée seulement par le dernier

vers du chant, de la terza-rima, que Dante, esprit essentiellement gothique, choisit pour dérouler en elle la mathématique de ses calculs lyriques.

L'octave est simple, sans heurts, toujours close, à la fin, sur les deux vers rimant entre eux, qui reposent l'esprit du lecteur en le charmant. Elle est parfaitement mélodique, comparable à la « mélodie carrée », parfaitement symétrique, alors que le terza-rima semble plutôt le parallèle poétique de la « mélodie continue ». M. Paolieri, en choisissant l'octave, en écrivant dans cette forme son long poème, s'est placé donc volontairement, ou sentimentalement, en dehors des rythmes généraux contemporains. Son œuvre en acquiert un éclat plus vif. Elle s'impose ainsi avec une douce violence, pleine de charme. La lecture en est une joie reposante.

Mais cette forme est admirablement modernisée par le lyrisme particulier de M. Paolieri. Ce lyrisme est géorgique et charnel. La nature, toute la nature, a ici une valeur d'émotion sensuelle très profonde. La *Vénus des Champs* est l'exaltation de la chair en rut, de la campagne luxuriante, de l'animalité luxurieuse. Une vision de l'amour de toute la terre est celle de ce récit. Le poète dit :

Je chanterai les amours des chevaux
et des taureaux Pasiphaéens lunés,
les voix des cerfs dans les vallons,
les mugissements longs, les tremblants bêlements,
les recherches haletantes dans les demeures,
les rappels éclatants dans les bois ombragés,
les accouplements des plantes, et les profondes
voluptés qui serpentent dans les ondes.

Et il conçoit toute la vie de la nature comme un immense amour, et les épisodes de la vie des paysans comme les épisodes de la bonne guerre éternelle. Il décrit ainsi l'amour de deux êtres humains dans une tempête :

Serrés l'un contre l'autre, comme frappés
d'épouvante, ils restèrent enlacés dans le foin,
unissant à chaque souffle du vent
leurs têtes, aux rares éclats de l'éclair.
Et lorsque le concert triomphal
s'éloigna vers les montagnes et s'évanouit,
elle était à lui, ainsi que la brune
forêt ouvre son giron à la naissante lune.

Et il décrit la marche des paysans vers la moisson, à l'aube, comme vers une bataille :

Il arriva le premier. Contre le soleil
il se leva, la grande tête droite,

et le tumulte des paroles éclata :
Il fait déjà chaud. En avant ! nous sommes pressés,
Et les glaneuses sont déjà dans la plaine.
La faux reluisit comme une foudre
dans le poing de bronze, lui répondit l'éclair
de cent faux, et ils descendirent au champ.

Ce grand sentiment presque religieux, certes très noble, de la nature, émeut M. Paolieri et lui fait chanter tous les épisodes champêtres de l'amour, des moissons, des vendanges, de la mort. Ses visions sont toujours comme des fresques originales, bien que rarement fleuries d'images neuves. Et par ce sentiment pieux de la beauté de la chair et de la nature, le poète italien se rattache particulièrement à notre esthétique la plus récente, à notre esthétique nouvelle, poétique et musicale, qui est inspirée par un sens de la vie totale profond, nouveau, sexuel et géorgique, et par là se renouvelle et s'apprête à donner l'œuvre superbe de notre génération de précurseurs, l'œuvre qui marquera son étape et indiquera un chemin.

§

Toute autre est l'inspiration lyrique de M. Peppino Carnesi, qui publie **I Canti dell' Agonia**. Le vers libre de ce poète contraste avec l'octave rigide de M. Paolieri, bien moins que ne le fait l'esprit même de l'œuvre. M. Carnesi est un véritable poète, jeune peut-être, mais plein d'ardeur, plein d'angoisse pensive, et sûr de ses rythmes étranges, étrangement harmonisés. Son recueil est de ceux qui impressionnent et nous laissent au moins un vers au fond de nous-même, un vers qui devient un rappel nostalgique longtemps après; c'estl'œuvre d'un poète, œuvre psychologique agitée, inquiète, exprimée parfois pardes clichés éternels de l'éternel pathétique de l'amour et de la mort, mais œuvre forte, œuvre de passion.

O tourbillon d'une passion,
je reviens comme ivre à la vie !
je n'éprouve plus ni faim ni sommeil.
Je n'éprouve plus le besoin
de rien. Je sens, dans la pluie, encore,
ma voix qui me fait peur,
et je pense que je suis tombé,
et je sens que je suis perdu
pour toujours,
dans cette orageuse nuit obscure !

§

Après avoir loué ces deux poètes si divers, il me plaît de saluer l'œuvre élégante et complexe, malgré ses apparences très simples, d'un prosateur, M. Luciano Zuccoli. Les lecteurs du *Mercure* con-

naissent depuis fort longtemps ce fier ironiste et savant sceptique, duquel je pris ici même l'agréable succession de chroniqueur. M. Luciano Zuccoli, directeur d'un des plus grands quotidiens de la péninsule, la *Gazzetta di Venezia*, est en marge de tous les mouvements littéraires, et il l'a toujours été, même à l'heure du stérile engouement des premiers disciples de M. d'Annunzio. Depuis quelque dizaine d'années, M. Luciano Zuccoli promène à travers les champs littéraires sa silhouette très fine, très noble, très triste même malgré le sourire perpétuel des lèvres aristocratiques, ou à cause de ce sourire indéfinissable des ironistes qui sont presque toujours des grands enfants mélancoliques. On n'oublie jamais la silhouette un peu arabe de M. Zuccoli, après l'avoir vu une fois passer devant les seuils des cénacles, sans jamais s'y arrêter sinon pour l'éclairer d'un rapide éclair ironique de son éternel monocle. Et cette élégance qui passe, qui sait glisser, sans jamais appuyer, qui sait être légere, ailée, tout en laissant une trace imperceptible, mais ineffaçable sur ce qu'elle touche, est tout l'esprit de l'art de ce conteur. J'ai eu cette impression, très vivement, en lisant, il y a quelque temps, une nouvelle de M. Zuccoli : *Pasquina et Pif*, parue dans la *Nuova Antologia*. L'émotion profonde, le pathétisme savamment distribué de cette nouvelle, crée deux types, la jeune fille devenue courtisane et l'oncle sévère inconscient et douloureux, deux types qui composent une seule navrante douleur que le lecteur garde pendant longtemps dans les archives obscures de ses tristesses crépusculaires. Par le style, rapide, sec, essentiel, par les raccourcis psychologiques, et par l'évocation des petits milieux où le grand souffle tragique de la vie tourbillonne et passe, M. Zuccoli est un conteur de race. Il rappelle Maupassant, il rappelle les qualités puissantes de J.-J. Tharaud, et il reste lui-même avec son élégance et son émotion. Son dernier roman, **L'Amore di Loredana**, qu'il faut souhaiter voir bientôt traduit en français, est une fresque de la vie des Vénitiens de Venise, une fresque pleine d'intimité, un intérieur plein de relief et de charme. Cette fresque est animée par amour de Lorédana, femme humble par sa naissance et divine par sa beauté, pour un noble descendant des Doges, auquel elle se sacrifie, en le trompant malgré son ardente et exclusive passion, pour qu'il ait la force de s'éloigner d'elle et de reprendre la vie pour laquelle il était destiné.

§

M. Leo G. Sera est un critique philosophe. Sa critique s'exerce sur la vie, et sur la trame mystérieuse de la pensée contemporaine. Dans les Essais réunis sous le titre **Sulle tracce della vita** (*Sur les traces de la vie*), il expose une conception de la vie basée sur le caractère des espèces idéales et matérielles. Les chapitres sur Sten-

dhal, sur Nietzsche, sur « les rythmes sociaux », sont d'un penseur moderne, nerveux, mais terriblement et sûrement analyste, qui ne pèche que par sa confiance dans le « progrès » des individus, des sociétés, des civilisations, mais qui sait voir beaucoup de choses avec des yeux nouveaux.

On peut considérer aussi comme un livre de critique, mais point philosophique, et simplement documentaire, le dernier volume de **l'Italie dans la littérature française** de Carlo Del Balzo, l'écrivain politicien qui vient de mourir, et qui consacra cette publication avec d'autres au rapprochement spirituel et politique des deux peuples dits latins.

M. Fausto Torrefranco élève une voix d'un sarcasme quelque peu douloureux contre les affirmations d'un journaliste romain, qui a prétendu prophétiser l'avènement du génie futur de l'opéra italien. M. Fausto Torrefranco, qui se révèle musicien et esthéticien de la musique, très sérieux, montre en quelques pages rapides combien le génie musical italien est loin d'apparaître à l'horizon de l'art contemporain. L'opériste italien, mélodique, populaire, prime-sautier, n'est plus soutenu par les élites des autres pays qui assistent à l'évolution très récente de la Musique, le plus ancien et le plus jeune des arts, et la comprennent. M. Fausto Torrefranco, ainsi que M. Ildebrando Pizzetti, qui publie dans la même Revue une très importante étude sur Debussy, invite, en somme, ses compatriotes musiciens de sortir de leur engouement traditionnaliste vain, pour se jeter avec une ardeur féconde dans l'étude de la musique contemporaine d'outre-monts qui a hérité du sceptre de la domination.

En même temps que son poème, *la Ville charnelle*, M. F. T. Marinetti publie un livre de critique : **Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste**, fait de verve imagée, d'anecdotes et d'analyse, dont je rendrai compte prochainement.

Memento.—Ildebrando Pizetti : *La Musica per La Navedi G. d'Annunzio*, Rivista Musicale Italiana, Bocca, Turin.— Guido Muoni : *I drammi dello Sheakespeare e la critica romantica italiana,* Nuova Rassegna, Florence. — G. Vannicola : *Distacco. Liturgia della terza persona,* B. Lux, Rome. — E. A. Marescotti : *L'Orribile fascino, Roman*, A. de Mohr, Milan. — Yolanda : *Le donne nei poemi di Wagner*, A. Solmi, Milan.— Carol. Prosperi : *La Profezia,* S. Lattes, Turin.— Ettore Magni : *Canti nomadi*, « La Vita Letteraria », Rome.— Massimo Bontempelli : *Costanza*, Biblioteca del « Piemonte ».— Giuseppe Bocchi : *Il libro delle Evocazioni* (illustrations de L. Bistolfi), C. Cassone, Casale. — F. I. Giuffré : *Ideali umani*, B. Lux, Rome. — Giulio Gianelli : *Intimi Vangeli*, Streglio, Turin. — Arrigo Lidi : *Candida notte,* Streglio, Turin.— L. A. Villari : *Memorie di Oliviero Oliverio*, M. Giannotta, Catane. — *** : *Lettere di un Prete Modernista*, Libr. Ed. Romana, Rome. — Francesco Cazzamini Mussi : *Piccole Prose*, C. Fossatara, Naples.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

Explorations maritimes. — Faustino da Fonseca : *A Descoberta do Brasil* ; Gomes de Carvalho, Lisboa. — Damasceno Vieira : *O Descobrimento de America* ; Reis e Comp., Bahia. — Xavier Marquès : *Pindorama, romance brasileiro da espocha do descobrimento (nova ediçao)* ; Teixeira e Cie, Lisboa. — Alberto Rangel : *Inferno Verde, Scenos e scenarios das Amazonas* ; Bacigalupi, Genova. — Memento.

Arrivé au terme de sa carrière, l'homme se plaît à interroger les souvenirs de sa jeunesse ou de sa maturité ; ainsi les peuples vieillis aiment à discuter des points d'histoire, contrôler des faits en les précisant d'expresse documentation, authentifier les titres plus ou moins légendaires de la gloire. En pareille matière, la portée de certaines démonstrations augmente à mesure que le problème à résoudre dépasse les frontières de la nation qui en a fourni les bases, et le corollaire philosophique ajoute son intérêt à celui de l'histoire.

Le Portugal n'ayant que médiocrement recueilli le fruit de ses entreprises, et ses ressources ne s'étant pas trouvées à la hauteur de ses ambitions, on a mal reconnu jusqu'ici les mérites réels de ses initiatives en matière d'**explorations maritimes**, et l'on a, sans mûr examen, repoussé l'orgueil de ses revendications, sous prétexte d'exagération sentimentale. Théophilo Braga a magnifiquement exposé, au début de son *Camoens*, la force de dénationalisation propagée en Portugal par l'unitarisme castillan, en même temps qu'il restituait à son pays la gloire d'avoir inauguré par les grandes découvertes tout le mouvement scientifique moderne. De fait, le Portugal devait un instant succomber dans sa lutte inégale contre un voisin trop puissant et, depuis lors, sa politique évolue constamment autour d'un sentiment unique et presque maladif : la peur de l'Espagne ; mais est-ce une raison pour lui refuser le premier rang, en un domaine qu'il a incontestablement défriché? Pareil effort est unique dans l'histoire, et on peut bien le proclamer haut ; car la plupart des Portugais sont d'accord pour déclarer que les entreprises maritimes furent une pure folie, la cause directe d'un long malaise dont la nation n'est pas guérie. Il reste au Portugal d'avoir fondé le Brésil, et d'avoir assuré ainsi la continuité de sa langue, de ses mœurs, de sa civilisation. Aussi la célébration du quatrième centenaire de la Découverte fut-elle le prétexte de nombreux travaux plus ou moins consciencieusement documentés, mais invariablement pénétrés d'un patriotisme quelque peu mécontent et pointilleux. C'est que certains historiographes, appuyés uniquement sur les documents officiels, avaient prétendu faire du centenaire la consécration des navigateurs espagnols, compagnons et continuateurs de Colomb, ravalant ainsi de parti-pris le rôle de Pedro Alvares Cabral. C'est pour combattre ces prétentions, jugées avilissantes pour sa patrie, que

Faustino da Fonseca entreprit de dépouiller les diverses archives ayant trait à la découverte du Nouveau Continent, et d'en comparer les significations avec la logique des faits et le récit des chroniqueurs contemporains. Il s'efforce ainsi de montrer que la **Découverte du Brésil** — tel est le titre de son beau travail — n'est que le couronnement d'une œuvre de longue haleine, embrassant tout le xve siècle, et exclusivement portugaise.

Açorien d'origine, comme Anthero do Quental et Theophilo Braga, il observe avec une parfaite vraisemblance que les Portugais ne craignaient point de s'aventurer au large et d'abandonner à l'occasion la navigation côtière, puisque, dès 1439, ils étaient en possession de l'archipel des Açores, à mi-chemin d'Europe et d'Amérique et « pareil à des galions fermes sur leurs ancres au milieu de la mer ». Comme il était impossible, en naviguant de ce côté, de ne pas rencontrer la terre en quelque endroit que ce fût à l'ouest, M. Faustino da Fonseca en conclut que le plan portugais de chercher le chemin de l'Inde, ayant reçu un commencement d'exécution en deux directions différentes, il s'imposait que l'exploration fût poursuivie des deux parts, en sorte que la terre d'Amérique, qui était la plus rapprochée, fût touchée la première. Les Portugais n'ignoraient ni Marco Polo ni Toscanelli et, quoique le projet de contourner l'Afrique semble avoir eu les préférences de l'infant Dom Henrique, les encouragements prodigués aux explorateurs de l'Ouest témoignent d'une attention non douteuse à leur égard. La part du hasard est médiocre dans la réussite des expéditions portugaises, et M. da Fonseca se plaît à insister sur leur caractère méthodique et pratique. Au fait, il s'agissait de donner le coup de grâce à l'Islam, en le privant de son monopole, qui était le trafic de l'Inde. Remplacer la caravane par le navire, telle était l'idée géniale qui avait germé dans le cerveau de l'infant Dom Henrique après l'inutile prise de Ceuta. Le but précis était donc d'atteindre l'Inde par mer et, en admettant que la chose fût possible par la route de l'Occident, « le problème n'était pas de toucher une côte nouvelle, mais bien d'ouvrir un passage. » Ainsi, selon M. da Fonseca, les Portugais apprirent longtemps avant Colomb que la terre d'outre-mer n'était pas l'Inde, et s'en désintéressèrent. Documents en mains, à l'appui de son raisonnement, le savant historien nous prouve la réalité précise des expéditions portugaises en Amérique à partir de 1447, du Labrador au Brésil. Vingt ans avant Colomb avaient été découvertes les Antilles et, loin d'avoir devancé les Portugais, le célèbre Génois n'aurait fait que les copier en se servant de renseignements puisés chez eux. Certaine carte qui fait partie du trésor royal est, paraît-il, probante à cet égard. Les Portugais gardaient soigneusement pour eux les secrets de leur expérience maritime et ils durent connaître le Brésil avant la prise

de possession officielle opérée par Cabral en 1500, pour répondre aux stipulations du traité de Tordesillas. Les grandes phases de la découverte de l'Amérique leur appartiendraient donc : le premier voyage des Açores à Terre-Neuve et du Cap Vert au Brésil, l'indication des terres de l'Occident à Colomb, qui mourut dans son erreur d'avoir trouvé l'Inde, la révélation de l'Amérique du Sud et la première réalisation pratique du passage vers l'Orient par l'Occident, la découverte du détroit de Magellan.

Nous n'avons point à juger ici la valeur d'une telle argumentation. On sait que les Scandinaves connaissaient de longue date les côtes du Groenland et de l'Amérique du Nord, où se rendirent également de bonne heure et dans le plus grand secret les aventuriers dieppois.

Peut-être même l'historien de *la Découverte du Brésil* se laisse-t-il entraîner quelque peu à diminuer les mérites réels de Christophe Colomb qui, s'il ne fut pas réellement le *découvreur*, fut du moins le *divulgateur* d'un continent nouveau. Par cela même, son initiative allait livrer toute une part ignorée de la planète à la concurrence colonisatrice, ce qui n'aurait pu s'accomplir que beaucoup plus tard, si les Portugais avaient réussi à conserver le monopole des explorations maritimes. Mais M. Faustino da Fonseca a le don de convaincre et, parce qu'il est enthousiaste en même temps que précis, on songe moins à le discuter. Rocha Pombo fait grand cas, dans son *Histoire du Brésil*, de telles investigations, que néglige Damasceno Vieira dans sa plaquette *la Découverte de l'Amérique*, où précisément la grandeur indéniable de Colomb est mieux respectée.

De même, pour échafauder son pittoresque roman, l'auteur de **Pindorama** ne pouvait utiliser que ce qui est plus généralement admis.

L'intrigue débute avec l'expédition de Cabral et la plantation de l'arbre symbolique de la Croix sur la Terre de Vera Cruz, en signe de fondation d'une civilisation nouvelle et de perpétuité des grands rêves chevaleresques. L'âme de Fernand Cerveira est toute imprégnée d'un souhait d'aventures et d'apostolat généreux. Une croisade nouvelle et plus lointaine le requiert.

Les échos de la prise de Ceuta se répercutent jour et nuit à son oreille, et il a cessé d'être « le simple envoyé de son roi pour l'établissement de factoreries asiatiques; il est devenu vraiment l'ambassadeur du Christ » ; il faut que « flotte sur les eaux du Tage la bannière de la première nation du monde, annonçant en même temps le triomphe universel de la Croix, et la conquête définitive du véritable royaume de Colchos !... ». M. Xavier Marquès suppose que les caravelles de Peralvares Cabral cherchaient l'Orient, quand elles abordèrent à la Terre des Palmiers. Du moins, espéraient-elles atteindre le royaume enchanté du Prêtre Jean.

Nous avouons volontiers, pour notre part, que la thèse de M. da Fonseca nous paraît ici plus vraisemblable. En 1500, et quelles qu'aient pu être les expéditions antérieures outre Atlantique, la flotte de Cabral ne pouvait aller vers l'Inde. Au demeurant, il n'y a là rien qui puisse déprécier le livre.

C'est avec une richesse incomparable de couleurs, une profonde connaissance des êtres et des choses de la nature tropicale que M. Xavier Marquès nous peint l'émerveillement des nouveaux venus parmi les luxuriances d'une végétation sans rivale et la rudesse naïve des tribus aborigènes.

L'auteur de *Pindorama* nous fait revivre ces dernières avec d'autant plus de naturel qu'il connaît à fond leurs descendants, les *caboclos* modernes.

Puis ce sont les difficultés de la colonisation, l'audacieuse cupidité des premiers trafiquants, les jalousies, les luttes mesquines, les incursions bretonnes et normandes sur la côte contrariant de leur concurrence déloyale l'expansion lusitanienne. Au premier voyage, un mousse, Pero Mendes, avait déserté; Fernand Cerveira le retrouve enrichi et puissant, avec ses fils qui sont de sang mêlé. Lui-même unira le sang des hidalgos d'Europe au sang des chefs indigènes, et, quand il aura triomphé au nom du Christ de la race inférieure, que verra-t-il? Ses propres fils, « avec une visible ostentation d'irrévérence », démolissant et profanant le trophée offert au succès de ses armes.

C'est une jeune nation qui vient de germer sous les palmiers onduleux que domine la croix. Le songe du chevalier a pris racine dans la réalité, mais ce n'est pas sans douleur. Tout le Brésil palpite en cette œuvre, dont le caractère de reconstitution historique ne détruit pas l'actualité; ses qualités littéraires sont de premier ordre, et il faut féliciter la librairie Teixeira d'avoir songé à l'éditer en Portugal; car les détails n'en sont pas moins poétiques que ceux d'*Iracema*, le chef-d'œuvre d'Alencar, et ils sont souvent empruntés à une réalité plus directe.

Peu à peu les écrivains du Brésil essaient de mieux interpréter les splendeurs inexprimées de leur pays et ils ont raison; car leurs œuvres n'auront de signification profonde qu'autant qu'elles s'établiront sur des rythmes neufs, dégagés de la nature même. C'est avec les yeux scrutateurs de l'homme de science qu'Alberto Rangel s'est approché des mystérieuses fermentations qui peuplent d'une vie énorme et toujours changeante l'indescriptible région amazonique, et tout à coup le vertige du poète a saisi le curieux; il a voulu peindre l'inouï frisson qui l'étreignait jusqu'à la terreur, devant la furieuse magie du tableau, et il a écrit **Inferno Verde**, où habite une inspiration qui égale celle du *Sertão* de Coelho Netto, avec quelque chose de plus

tragique; car, en ces onze récits symboliques, toute une humanité misérable agonise. Cette humanité n'est mieux peinte nulle part que dans *Obstination*, où l'on voit un *caboclo* s'enterrer vivant, pour ne pas céder sa terre au parvenu cupide qui va l'en déposséder.

Souventefois l'éblouissement communique de la fièvre au style de l'écrivain, dont le grand mérite, ainsi que le déclare fort justement dans sa préface Euclydes da Cunha, est de laisser voir un tempérament neuf à travers une nature vierge.

Memento. — Nous avons lu avec un vif intérêt les chroniques que l'éminent humoriste Paulo Osorio vient de réunir sous le titre de *Lisboa*. Nous en rendrons compte prochainement avec *Rosas de todo o anno* et *Mater Dolorosa* de Julio Dantas, *Corja* d'Alvaro d'Oliveira, *Os partidos que se partem e repartem* de V. de S. de F., etc.

A l'*Instituto* de Coïmbre, Affonso Ferreira poursuit et termine son étude magistrale sur l'*Alliance anglaise*, et le Vicomte de Villa Moura, à propos du *Journalisme*, incline à d'instructives réflexions.

A Paris, le 23 mai dernier, l'éminent poète et critique João de Barros fit une remarquable conférence sur la *Poésie portugaise contemporaine*.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

A. Madra : *Galathia*, drame en deux actes d'après Vassiliadis; Sansot, éditeur, Paris. — Christos Papazaphiropoulos : *I Chiraphetimeni*, drame en trois actes; Alexandrie.— D. Tangopoulos : *I Alysides*, drame en trois actes; « Le Noumas », Athènes. — *O Ptochodromos*, par Jean Polemis.— *Tragoudia tou Vlami* ; Athènes. — Alex. Pallis : *Tambouras ké kopanos, tragoudia* ; « La Hestia », Athènes. — Pol. Dimitracopoulos : *I Ayenniti*, Athènes. — Memento.

Les sursauts de l'indépendance grecque communiquèrent au mouvement poétique, qui lui fut contemporain, un caractère de vie exaltée assez différent de la désespérance et du doute chagrin, qui imprégnent le Romantisme européen de même date. C'est ce qui a pu justement faire dire à M. Roïdis que la Grèce ne connaissait point le mal du siècle et n'avait point assez vieilli pour être désenchantée. Elle eut bien pourtant ses désillusions à subir; mais la sève du jeune arbre l'emporta chaque fois sur les coups de la tempête. Et puis n'y a-t-il pas autre chose dans le Romantisme qu'un cri d'angoisse? Dans son expression la plus saine ne traduit-il pas une aspiration éperdue de liberté, un appétit de création, de régénération? Quoique son côté maladif soit resté le plus frappant, nous ne saurions non plus souscrire à l'opinion de M. Madra qui, dans la notice de son récent drame **Galathia**, considère les poètes Vassiliadis et Paparrigopoulos comme les deux seuls representants du Romantisme en Grèce. Ce sont, en effet, deux élégiaques, morts jeunes tous deux, après avoir réellement souffert.

L'imitation des modèles étrangers — en l'espèce Byron, Lamar-

tine, Musset— les inclina à l'exagération d'un sentiment de tristesse, qu'ils eussent traduit plus simplement, s'ils n'avaient écouté battre que leur cœur. L'âge peut-être les eût assagis; car ils étaient remarquablement doués; mais le milieu « puriste » ne devait guère les aider à se retrouver. Quoiqu'ils aient laissé assez d'eux-mêmes pour ne point disparaître, ils ne sauraient représenter pour nous autre chose que le déclin du Romantisme; car les véritables romantiques néo-grecs sont fils de l'inspiration populaire, jusques et y compris le grand Aristote Valaoritis. En dépit de leurs préoccupations linguistiques rétrogrades, les deux Soutzos d'autre part ne peuvent être considérés comme classiques; leurs sujets sont grecs, leur manière ne l'est pas, et leurs vers, malgré le sentiment passionné qui les anime, sont l'écho de ceux de Byron, de Lamartine, de Victor Hugo, de Barthélemy. Alexandre, plus fougueux, demeure aussi plus grec, voire dans sa langue; son ardeur de tempérament le porte à la satire, à la comédie; Panayotis, au contraire, reste exclusivement élégiaque.

Paparrigopoulos, avec plus d'art, est son successeur direct.

Il ne serait pas exact de dire que Vassiliadis — d'autres transcrivent Basiliadès — continue de la même façon Alexandre Soutzos; mais il est certain que son talent complète celui de Paparrigopoulos dans le sens de la vigueur, et c'est une confirmation d'analogie. Des quatre, et malgré la brièveté de sa carrière, il apparaît comme le plus foncièrement créateur. Quarante années durant, sa *Galathia* triompha sur la scène grecque, et c'est avec justice que M. Truffier voulut en faire admettre la belle traduction, due à M. d'Estournelles de Constant, dans le répertoire de ses élèves du Conservatoire.

Œuvre étrange, d'une misogynie singulièrement aiguë, mais dont l'expression passionnée ne détruit pas le charme, ce drame réalise une imprévue combinaison de légendes et sa variété est surprenante.

Dans l'adaptation qu'il nous en offre aujourd'hui, M. Madra s'est efforcé de simplifier cet enchevêtrement, d'élaguer tous gongorismes pour ne laisser parler que la passion pure et humaine. C'était le vœu de Mme Adam.

M. Madra reprend en sous-œuvre le drame grec, dont il conserve l'essentiel et nous donne une tragédie, dont les événements se succèdent avec rapidité, à travers des scènes qui ne disent que l'indispensable.

Tout ce qui pouvait être accusé de ne viser qu'à l'effet est supprimé: tels, malgré leur beauté réelle, le monologue de Rennos, où ce dernier ne peut plus se défendre de convoiter la femme de son frère Pygmalion, et sa rencontre avec Galathia, qui, sur son propre récit mensonger, le prend pour le meurtrier de Pygmalion. Dans la pièce de M. Madra, Galathia reconquiert au dénoûment notre pitié; elle meurt de sa

propre passion. Seule, dans l'attente du vainqueur et toute anxieuse de voir paraître Rennos qu'elle ne sait pas s'être réconcilié avec son frère, elle voit Pygmalion venir à elle et s'empoisonne, en prononçant le nom de Rennos. Pygmalion devine tout et regrette que son frère ne l'ait pas tué. — C'est très impressionnant, et ces deux actes dégagent une réelle grandeur tragique. Cette *Galathia* fait songer à *Phèdre* et, si M. Madra l'a quelque peu dévêtue d'un surcroît d'ornements, sa beauté, désormais mieux conforme à la raison classique, n'y saurait rien perdre.

Malgré ses mérites, le drame de Vassiliadis ne réussit point à montrer aux Grecs quelles devaient être les véritables bases d'une renaissance du théâtre; nul ne vit quel parti on pouvait tirer de la légende, pour l'interprétation des vicissitudes de la vie moderne. Cet honneur devait revenir à Kambysis, dont toutefois les ébauches teintées d'ibsénisme furent beaucoup mieux remarquées que *la Bague de la Mère*. **L'Emancipée** de M. Papazaphiropoulos ne pouvait, du reste, qu'emprunter la voie ouverte par *la Farce de la vie* et *le Secret du mariage;* car le conflit sur lequel repose l'intrigue ne prend sa source que dans les novations d'idées contemporaines à l'encontre des traditionnels préjugés sociaux.

Au lieu de s'embarquer dans les spéculations artificielles, qui, dans la pièce à thèse, n'aboutissent le plus souvent qu'à faire mouvoir des pantins sans âme, M. Papazaphiropoulos s'attache à nous montrer des personnages vivants et réels, encore que peu grecs. Ayant choisi un sujet très analogue à celui de *la Femme nouvelle*, de Mme Callirrhoé Parren, il devine que son héroïne ne saurait demeurer inflexible. Il la veut souffrante et repentante, avouant sa folie, c'est-à-dire l'impossibilité d'appliquer d'un seul coup la théorie généreuse d'émancipation. Ainsi le dramaturge vise autant à nous émouvoir qu'à nous faire réfléchir, et il a sagement compris son rôle; car les pensées actives ne se nourrissent que d'émotion. Au reste, le dialogue est d'un grand naturel, et la femme qui redevient mère au dénouement, quand l'enfant qui ne pouvait que mourir est déjà mort, est infiniment plus proche de nous — confessons-le — que sa sœur Nora, l'héroïne de *Maison de poupée*. M. Papazaphiropoulos appartient au groupe alexandrin de la revue *Néa Zoï* et lui fait grand honneur.

Prétexte audacieux à d'instructives polémiques, **les Chaînes**, de M. Tangopoulos, attaquent de front le préjugé et proclament la nécessité de la vérité en toutes choses, sa vertu rédemptrice et sociale, son indispensable hégémonie. Le conflit dramatique repose ici sur un cas de conscience particulier, d'ordre à la fois individuel et national; car en Grèce le préjugé revêt surtout la forme linguistique ; mais, ainsi que l'a fort bien démontré Petros Vasilikos, la question de langue enferme une question sociale, et le mouvement démotique

signale un réveil du peuple, en conformité des besoins modernes. L'âme nationale doit être rendue capable d'embrasser la vérité pour son salut ; elle en est digne, et c'est ce que vient démontrer Strôtos, quand il verse en l'âme d'Astroula le ferment des fécondes métamorphoses. « Cette philosophie n'est pas de chez nous ! » ont déclaré les adversaires du théâtre d'idées, indisposés par l'absence d'émotion strictement sentimentale, qui est peut-être le défaut capital de l'œuvre. Force est de reconnaître, toutefois, que l'intérêt existe, en dehors des coutumières scènes d'amour, et que la crise est des plus hautes, puisqu'il y va de l'avenir même d'un peuple. Il est donc permis de croire avec l'auteur qu'une telle forme de théâtre, avec les améliorations qu'elle peut comporter et que le génial auteur de *Kurdes* avait pressenties, est plus proche, dans son ibsénisme instinctif, de la conception d'Eschyle, c'est-à-dire de la vie, que les fades reconstitutions scéniques, dont l'histoire de Grèce fait habituellement les frais.

Au demeurant, ce fut pour le « Malliarisme » excellente occasion d'affirmer des prétentions politiques, et ses adversaires feront bien d'y réfléchir. Il ne suffira pas toujours de dénoncer ses partisans comme antipatriotes, ce qui est faux. A force d'ostracisme et pour vouloir s'opposer trop longtemps aux lois de la vie, on provoque les exagérations, on fait couver les révoltes. Il serait fâcheux pour la Grèce que la langue populaire enfonce un jour les portes de l'Université avec les armes de la révolution.

M. Jean Polémis cherche poétiquement de plus rassurants compromis. Ce qui pour d'autres serait matière à peinture de réalité, il le transpose et tourne en agréable fantaisie. Son **Prodrome** est une sorte de Gringoire du moyen-âge byzantin, personnage historique du reste, et qui est plus riche de songes que de victuailles. Il rappelle à sa moitié que la femme doit obéissance à son mari. A quoi celle-ci répond fort à propos que l'époux doit d'abord « nourrir l'épouse ». « Les poètes ne sauraient s'astreindre à cette règle vulgaire », rétorque l'ingénieux Prodrome, qui reste toujours sur sa faim. Par endroits la comédie s'aiguise de mélodrame, grâce au caprice d'un courtisan pour la fille pauvre du poète. La pièce est en vers et l'auteur de *la Coupe enchantée* a déployé là, dit-on, son habituelle délicatesse, sa finesse de style et de pensée. On lui a reproché de faire par endroits songer à Rostand ; nous attendrons, pour juger définitivement cette œuvre nouvelle, d'en avoir sous les yeux le texte intégral.

Fantaisistes également les **Chansons** de Vlamis et, sans viser au grand art, pleines de verve aimable. Ce sont des vers de jeune Don Juan en quête d'une belle à séduire, et le style peint le personnage. Mais cela peut se passer ailleurs qu'en Grèce.

Au contraire, les menus poèmes que nous module la **Guitare** de l'incomparable Pallis sont l'expression parfaite de l'âme grecque, et

ils pourraient être empruntés à quelque recueil de folk-lore. Langue et style, choses et sentiments, tout est essentiellement grec, comme si la lumière qui baigne les montagnes d'Hellas s'était transmuée à travers ces rimes légères, proférées par la gorge de quelque rossignol du Pinde. Par miracle, les pièces qui sont empruntées à quelque texte étranger prennent le tour grec, et pourront demain être retenues par cœur, comme des productions autochtones.

Pallis trouve une digne émule en Markos Avgéris, dont **le Chant de la Table** semble un fragment d'Homère transcrit par le chantre de *l'Erophile*. Cette histoire de femme et de guitare, qui sont le butin du pallikare victorieux, possède la saveur d'une rhapsodie composée en l'honneur de quelques exploits dans les montagnes, et l'on peut à son gré l'interpréter en symbole. Les poètes grecs auraient tort, d'ailleurs, de se restreindre à l'imitation des chants populaires ou autres. Imiter n'est jamais créer. Et la création seule vaut. C'est pourquoi j'admire infiniment le superbe hymne mystique que M. Dimitracopoulos adresse à l'Ame-Sœur. Ce poème de **l'Increée**, d'un envol surprenant, n'a guère d'équivalent dans les autres langues, et l'on ne peut le comparer, nous l'avons dit, qu'à l'*Epipsychidion* de Shelley. Cela résume toutes les aspirations idéales de l'Homme. Pareille inspiration depuis Dante n'était venue visiter un poète méridional. Au reste, en ses autres œuvres, M. Dimitrocopoulos est plutôt un écrivain satirique, et nous étudierons bientôt son talent multiple, sous la forme qui lui est le plus habituelle.

Memento. — La jeune poésie néo-grecque est nombreuse et variée ; elle a un grand souci d'art et de juste expression personnelle. *Igissô* et *Néos Rythmos* publient les poèmes de Romos Phylyras, de Cambanis, d'Apospéritis, de Calamas, de Varnalis, de Carvounis. Les œuvres nouvelles de Jean Pergialitis, d'Hermonas, de S. Skipis, etc., nous seront prétexte à déterminer les caractéristiques du mouvement.

Le numéro de mai du *Néa Zoï* nous apporte de beaux vers de Costis Palamas, un conte de Carcavitsas, des proses de Vlakhoyannis,

Panathinœa publie des vers inédits de Valaoritis, de nouveaux poèmes de Jean Polémis.

Le Monde Hellénique fait suivre *les Pêcheurs d'Eponges* d'Ange Tanagra d'une traduction de *la Mer*, du maître Carcavitsas. Nous y reviendrons avec éloges.

Au *Noumas*, il faut lire les discussions critiques de Petros Vasilikos, de Paulos Nirvânas et la suite des captivantes variations historiques d'Argyris Ephtaliotis.

Au *Néon Asty* a paru un roman à la fois mystique et réaliste de C. Christomanos, *la Poupée de Cire*, d'une grâce achevée.

A *Patris*, on attaque le bien fondé de ces chroniques. De deux choses l'une : ou elles condensent les « renseignements envoyés d'Athènes par des amis complaisants » et leur partialité possible ne saurait leur enlever toute

valeur d'information, ou elles sont réellement le fruit de lectures consciencieuses, et alors c'est que leur signataire sait se faire une opinion personnelle. La vérité est que celle-ci ne saurait contenter tout le monde.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Géographie, Voyages

Fernand Bournon : *Blois, Chambord et les Châteaux du Blésois ;* Laurens. 4 »

E. D. : *Vichy. Son traitement et ses attractions ;* Bibliothèque coopérative de l'Armée et la Marine. 1 50

Jules Huret : *De Hambourg aux marches de Pologne ;* Fasquelle. 3 50

Histoire

René Pinon : *L'Europe et l'Empire Ottoman ;* Perrin. 5 »

Albert Savine : *L'Abdication de Bayonne ;* Michaud. 1 50

Albert Savine : *L'Assassinat de la duchesse de Praslin ;* Michaud. 1 50

Baron Albert Verly : *Les Etapes douloureuses (L'Empereur, de Metz à Sedan) ;* Daragon. 6 »

Médecine

Dr J.-K. Williams : *L'Art d'être heureux ;* Daragon. » 90

Musique

Lionel Dauriac : *Le musicien poète Richard Wagner ;* Fischbacher. 3 50

Richard Wagner : *Œuvres en prose,* traduites par J.-G. Prod'homme et Dr F. Holl. T. II ; Delagrave. 3 50

Questions juridiques

Edouard L. de Kerdaniel : *Les Animaux en justice ;* Daragon. 1 50

Roman

Henri Ardel : *L'Eté de Guillemette ;* Plon. 3 50

Énée Bouloc : *Les « Pagès » ;* Plon. 3 50

Frédéric Boutet : *Histoires vraisemblables ;* Société générale d'éditions. 3 50

Prosper Dor : *Au bord de l'Idylle :* Sansot. 3 50

Max et Alex Fischer : *Les Bateaux de l'année ;* Ambert. 3 50

Myriam Harry : *L'Ile de Volupté ;* Fayard. 1 50

Gustave Kahn : *Contes Hollandais ;* Fasquelle. 3 50

Philippe Maquet : *Mademoiselle Don Quichotte ;* « Monde Illustré ». 3 50

G. de Narval : *Le Vaccin de l'Amour ;* Librairie universelle. 3 50

Jean Rovida : *Comment on les capte ;* Méricant. 3 50

Henri Sébille : *Vierges de Lycée ;* Publications artistiques. 3 50

Théâtre

Paul Bourget et André Cury : *Un divorce ;* Plon. 3 50

L. Michaud d'Humiac : *Le Roi Charmant ou la Chevauchée lointaine ;* Bibliothèque générale d'éditions. 2 »

Alfred de Musset : *Les Caprices de Marianne ;* Introduction par G. Michaut ; Société d'Edition française et étrangère. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Calvin et Servet. — Le monument Charles van Lerberghe. — Une symphonie inédite de Nicolaï. — Wagner et Bizet. — M. Pierre Mille et le Document exact. — Richard Wagner à Wurzbourg. — Le onzième Hohenzollern. — Le Sottisier universel.

Calvin et Servet.

Mon cher Vallette,

Aux inexactitudes que j'avais relevées dans les articles publiés par la

presse à l'occasion de l'inauguration du monument Servet, Mme Charlotte Chabrier-Rieder, dans le dernier *Mercure*, croit bon d'en ajouter d'autres que je me vois obligé de relever à leur tour.

En 1553, époque du procès Servet, Calvin n'était nullement, comme le pense Mme Chabrier-Rieder, maître de Genève et du Petit Conseil. Le réformateur se trouvait alors en pleine lutte avec les Libertins, qu'il ne réussit à vaincre que deux ans plus tard. Au moment de l'affaire Servet, c'étaient les Libertins qui avaient la majorité au Conseil, et leur chef, Ami Perrin, était premier syndic. Ce ne fut qu'aux élections de février 1555 que les Perrinistes perdirent le pouvoir, tant à la suite du favoritisme dont ils faisaient preuve dans leur administration que par le fait des nombreuses admissions d'étrangers à la bourgeoisie, surtout de Français, qui tous venaient fortifier le parti de Calvin.

Pendant le procès, Calvin dirigeait si peu les séances du Petit Conseil qu'il n'y assista personnellement que trois fois. Quant aux débats, ils eurent lieu non en latin, mais en français.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'une fois pris et convaincu d'hérésie, Servet ne pouvait pas ne pas être condamné, par n'importe quel tribunal, catholique ou protestant. Il l'avait été à Vienne, il devait l'être également à Genève. Le seul endroit où il eût eu quelque chance d'échapper était Bâle, comme je vais l'indiquer.

S'il est certain que ceux des Perrinistes qui étaient le plus hostiles à Calvin eussent désiré sauver Servet, il ressort non moins certainement de la lecture du procès qu'ils n'osèrent pas prendre ouvertement sa défense. Leur mécontentement se traduisit simplement par le vote de cinq d'entre eux qui, sur vingt membres présents à la dernière séance, le 26 octobre, au sujet de la peine à appliquer, votèrent contre la mort, ainsi que par une tentative de Perrin pour faire transférer le jugement au Conseil des Deux Cents. Cinq autres membres, sans doute également Perrinistes, n'assistèrent pas à cette séance.

Cela n'est d'ailleurs nullement pour diminuer la responsabilité de Calvin, qui fut l'ouvrier du procès, rédigea l'acte d'accusation et fournit la plupart des pièces et des arguments qui entraînèrent la condamnation.

Cette responsabilité doit d'autant moins lui être enlevée qu'il la partage avant tout le protestantisme officiel de l'époque, qui ne s'était pas encore débarrassé de cet héritage du catholicisme et qui, par les consultations préalables des églises de Berne, de Schaffhouse, de Zurich et même de Bâle, participa à la condamnation.

Et ici j'aborde une nouvelle confusion de Mme Chabrier-Rieder. La révolution protestante ne s'est pas faite, comme elle semble le croire, sur la question de la liberté de pensée. Ce qu'on trouve à l'origine du protestantisme, c'est la substitution à la tradition et à l'autorité de l'Eglise catholique, de l'enseignement direct des deux Testaments. Pas autre chose. Par contre, ce qu'il faut dire, c'est que la liberté de pensée est née du protestantisme, et c'est justement le procès Servet qui détermina cette évolution d'où est sorti tout le libéralisme moderne. Voilà en quoi cette affaire offre un intérêt capital.

Dès le lendemain de l'exécution, en effet, des protestations isolées s'élevaient de divers côtés, chez les réformés. C'est par une de ces protestations,

celle d'un ami de Calvin, le chancelier Zurkinden, de Berne, que nous apprenons que le Sénat de Bâle avait déjà renoncé à prononcer des peines capitales pour cause de religion. C'est à Bâle enfin qu'un an plus tard, par la plume de Castellion, la thèse de la liberté de conscience était éloquemment défendue et que, pour la première fois dans le monde chrétien, le mot de tolérance était prononcé. »

Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Le monument Charles van Lerberghe. — Le comité français a reçu les sommes suivantes :

André Gide	30	Sébastien Voirol	2
Henri de Régnier	10	B. Reynold	2
L. Hemma	5	Eugène Fayolle	2
Paul Méran	5	Paul Dronot	2
Mlle Le Gentilhomme	3	Jean Florence	2
Maurice Canu-Tassilly	3	Eug. Sulger-Buel	2
J. de Bardy	3	Roger Frêne	2
Tristan Klingsor	2		84
Louis Norac	3	Report de la première liste	636
André Spire	3		
Touny-Lérys	3	Total	720

Les souscriptions sont reçues à *la Phalange* et au *Mercure de France.*

§

Une Symphonie inédite de Nicolaï, le compositeur des « Joyeuses Commères de Windsor », vient d'être exécutée pour la première fois à Wildungen-les-Bains, sous la direction de M. G. R. Kruse, qui l'a découverte dans les archives du Gewandhaus à Leipzig. Nicolaï l'écrivit à 25 ans et on lit dans son journal qu'il y travailla d'enthousiasme; il la plaçait lui-même bien au-dessus de sa première symphonie. L'audition lui a donné raison et tout porte à croire que l'œuvre prendra bientôt une bonne place aux programmes des concerts d'orchestre. Le 1er mouvement est peut-être le moins symphonique et correspond plutôt à une ouverture; mais l'adagio est d'une belle musicalité et le scherzo, d'une forme parfaite, pétille de trouvailles amusantes, autant dans le rythme que dans l'instrumentation. Le finale dénote de l'adresse et une pleine possession de tous les moyens du musicien. Cette symphonie, en ré majeur, passait pour perdue depuis l'exécution de 1845 à Vienne.

§

Wagner et Bizet. — Si l'on croit la statistique studieuse d'un docteur ès-science musicale et librettiste, l'auteur le plus joué pendant l'année 1907 en Allemagne a été Richard Wagner, mais la pièce qui a le plus souvent tenu l'affiche a été *Carmen;* avec les *Contes d'Hoffmann,* elle l'a cette fois tenue plus souvent même que *Lohengrin.* Wagner, grâce à ses neuf pièces qui sont aujourd'hui à tous les répertoires, fait à lui seul le chiffre respectable de 1700 représentations. Les autres compositeurs ne le suivent que de loin, Lortzing avec 737, Verdi avec 721, Mozart avec 514; les Offenbach, Flotow, Thomas, Weber ne dépassent pas 300; Richard Strauss, Mascagni, Leoncavallo, Gounod, Auber, Donizetti, 200; tandis que Meyerbeer,

Beethoven, Saint-Saëns, Rossini, Nicolaï, Halévy, Puccini, Humperdinck n'atteignent pas la centaine. En tout on compte 5.500 représentations d'œuvres allemandes, 2.092 d'œuvres françaises et 817 d'italiennes.

§

M. Pierre Mille et le Document exact. — Nous lisons dans *Un Divorce*, publié par M. Pierre Mille dans *le Journal* du 26 juillet :

— Il faut que ton mari vienne me voir et m'apporte ses livres. Dis-lui... Mais je vais te donner une note, tu t'expliquerais mal.

Il prit une plume et commença d'écrire. La nuit, durant cette conversation, était presque entièrement venue. Fauli traçait les mots presque à l'aveugle, et sa fille, pour lui donner de la lumière, allongea la main vers le commutateur électrique. Subitement, comme paralysée par une injonction venue des profondeurs de son inconscient, elle la laissa retomber. Fauli eut dans les yeux un éclair de satisfaction.

— Sonne la *goyé*, petite, dit-il doucement.

On ne doit pas allumer de feu un samedi, et c'est pourquoi il est nécessaire d'avoir des serviteurs appartenant à une autre religion, qui puissent rendre aux fidèles l'indispensable service de frotter une allumette ou d'appuyer sur le bouton d'un commutateur. Berthe s'était rappelée à temps, devant son père, l'antique interdiction rituelle. La joie de Fauli en fut si grande que, malgré l'embarras d'argent qu'il allait s'imposer, il se prit à sourire.

Le « vieux Fauli » est donné par M. Pierre Mille comme un homme qui « observait rigoureusement, malgré d'innombrables difficultés,... les rites de sa religion ».

Or, « la religion juive, dans son rude formalisme, ne fait guère de différences » entre *parler d'affaires*, *écrire*, ou *allumer une lampe*, le samedi. Ce sont là d'également rigoureuses prescriptions, dérivant du commandement qui ordonne le repos hebdomadaire.

Par conséquent, le vieux Fauli aurait, en réalité, commencé par faire observer à sa fille que le jour était mal choisi pour parler d'affaires. Ensuite il se serait bien gardé de toucher à une plume pour « donner une note ».

Il est fort excusable d'ignorer ces détails et de n'avoir pas lu... Erckmann-Chatrian, par exemple.

Mais lorsque l'on semble viser à la documentation exacte...

§

Richard Wagner à Wurzbourg. — Il y écrivit *les Fées*, dans une maisonnette que les pèlerins de Bayreuth ne pensent guère à aller voir et où il a habité en 1833-34. Une bien modeste demeure, Kapuzinergasse ; Wagner y était chez son frère Albert, le chanteur, acteur et régisseur au théâtre local, auquel il dut son instruction théâtrale, sa pratique de la scène. Il écrivit pour ce frère, qui avait une voix de ténor très élevée, un finale du *Vampyre* de Marschner en 142 mesures au lieu des 58 de l'original, et c'est la première de ses productions qu'il ait entendu exécuter. Le *Liederkranz* de la ville donna encore en 1833 l'introduction, chœur et septuor de son opéra inachevé *le Mariage*, détruit par la suite, parce qu'il n'avait pas plu à sa sœur Rosalie. Wagner n'arrivait jamais à l'heure exacte des repas ; une de ses nièces était chargée de le prévenir qu'il aurait son dîner froid ; un jour, la fillette, qui devait être plus tard la fameuse cantatrice Johanna Jachmann-Wagner, le trouve plus pensif et préoccupé que d'habitude dans sa chambre encombrée de livres ; il ne la voit ni ne l'entend ; elle répète

son message : pour toute réponse, l'oncle Richard se lève furieux et lui envoye une gifle.

C'en devait être une pour lui de ne jamais voir ses *Fées* représentées. Le théâtre de Leipzig les lui refusa, et la première n'eut lieu qu'en 1888, à Munich.

§

Le onzième Hohenzollern sera le dernier des Kaiser. C'est le moine Hermann qui l'a prédit et quelques-uns de nos journaux l'ont rappelé tout dernièrement.

Mais le 11e Hohenzollern, c'était Frédéric-Guillaume III, et le présage l'avait effectivement si bien ému qu'il ordonna une enquête sur le fameux *Vaticinium* de Lehnin. Il en résulta la preuve évidente que ces mauvais vers latins, soi-disant émanés d'un couvent cistercien du XIVe siècle, ne remontaient pas plus haut que la fin du XVIIe. La prédiction n'est connue en effet que de 1690; or, jusqu'à cette date, la liste chronologique des Hohenzollern est parfaitement exacte et complète, tandis que tout ce qui suit n'est plus que confusion et désordre. Frédéric-Guillaume recouvra la paix et la dynastie ne chut point avec lui. Plus tard on s'avisa que Frédéric II et Frédéric-Guillaume IV, étant morts sans héritiers directs, ne devaient pas entrer en ligne de compte et l'on reporta la prophétie sur Guillaume I, qui ne la réalisa pas... précisément. C'est maintenant au tour de Guillaume II. Il n'a pas sujet d'être bien inquiet.

§

Le Sottisier universel.

Déplacements à l'étranger : MM. Bonaparte Wyse, La Bourboule ; Butsch, Cosne. — *L'Eclair*, 28 juillet.

Elle lui conta les diverses péripéties de son enlèvement, son arrivée à Genève [Suisse] dans une maison de santé, où l'on aura à expliquer comment elle y fut reçue, sans les garanties, cependant bien insuffisantes, de la loi [française] de 1832. — *L'Eclair*, 29 juillet.

Accidents du travail :

Gouton Antoine... s'est donné par erreur un coup de marteau à l'index gauche.

Conorton Jean, mineur... s'est fait une douleur à la fesse en glissant par la tranche. — *La Tribune Républicaine* (Saint-Etienne), 24 juillet.

Mignard, l'adversaire de Le Brun,... est un portraitiste séduisant, d'une facture timide et pédante; on parle encore aujourd'hui de *mignardises*. — SALOMON REINACH, *Apollo*, p. 272.

Après une intéressante causerie de M. Camille Bellaigue sur M. Boris Godounow... — *Le Figaro*, 13 mai.

Comptable, 29 ans, marié, parties doubles, libre de suite, demande place. — *Courrier de la Champagne*, 31 juillet.

Alors, féroce, la Gauloise fait saisir la Romaine par les Gaulois, et voilà la victime qu'elle immolera elle-même sur la pierre sacrée du menhir. — CATULLE MENDÈS, dans *Le Journal*, 29 mai.

Nous vendons à l'Allemagne plus de marchandises qu'elle nous en achète. — LUCIEN COQUET, *le Commerce franco-allemand*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

AGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. ortrait de Fréderic Nietzche, gravé sur bois par Julien Tinayre. 1 fort vol. in-18. 3.50

ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, aduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18 .... 3.50

NSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Etudes istoriques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18 .... 3.50

JMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrousaux. Un volume in-18 .... 3.50

VOYAGEUR ET SON OMBRE (Humain, trop humain, 2e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-8 .... 3.50

RORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert, n volume in-18 .... 3.50

GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert. n volume in-18 .... 3.50

NSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Un volume in-18 .... 3.50

R DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18 .... 3.50

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Un volume in-18 .... 3.50

CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le cas Wagner, Nietzche contre Wagner, L'Antéchrist, traduits par Henri Albert. Un vol. -18 .... 3.50

VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation toutes les valeurs, traduit par Henry Albert. Deux volumes in-18 .... 7.00

SOUS PRESSE

NSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série) .... 1 vol.

EN PRÉPARATION (volumes gr. in-18) :

RE ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE. — DE L'AVENIR DE NOS ÉTABLISSEMENTS PÉDAGOGIQUES, etc .... 1 vol.

HILOSOPHIE PENDANT LA PÉRIODE TRAGIQUE DE LA GRÈCE, etc. .... 1 vol.

ES ET FRAGMENTS .... 1 vol.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en **France**. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archeologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.